DU TYPHUS CONTAGIEUX.



DU TYPHUS CONTAGIEUX,

SUIVI

DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LES MOYENS D'ARRÊTER OU D'ÉTEINDRE LA PESTE DE GUERRE ET AUTRES MALADIES CONTAGIEUSES;

PAR J. VAL. DE HILDENBRAND,

Conseiller Impérial et Royal, Professeur de Médecine-Pratique à l'Université de Vienne, Membre correspondant de la Société Royale de Gœttingue, de la Société Sydenhamique de Halle, Membre honoraire de la Société Physico-Médicale d'Erlangue:

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

Avec un Discours préliminaire, des Notes et un Fragment sur les Collections d'eau dans le cerveau, qui sont une terminaison fréquente du Typhus, par ER. HORN, donné comme Supplément;

PAR J.-CHARLES GASC,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Médecin des Armées de S. M. Impériale et Royale en Allemagne, Membre de plusieurs Sociétés de Médecine.

A PARIS,
Chez CROCHARD, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, N°. 3.

1811.

A

Monsieur GILBERT,

MÉDECIN EN CHEF DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE,
DOCTEUR ET ANCIEN PROFESSEUR EN MÉDECINE,
MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR,
ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, etc., etc.

Comme un témoignage de mon attachement et de mon respect.

J.-Charles GASC.

POUR

LE BIEN DE L'HUMANITÉ.

Εγὼ δὲ οἷόν τε ἐγίγνετο λέξω, καὶ ἀφ' ὧν ἄν τις σκοπῶν εἴποτε καὶ αὖθις ἐπιπέσοι, μάλιστ' ἂν ἔχοι τὶ προειδὼς μὴ ἀγνοεῖν, ταῦτα δηλώσω, αὐτός τε νοσήσας, καὶ αὐτὸς ἰδὼν ἄλλους πάσχοντας.

Θουκυδίδου ξυγγραφῆς το δευτερον.

Ego verò, et cujusmodi fuerit dicam; et quæ sibi quisque ob oculos proponens, si quando rursus etiam hic morbus ingruat, jam prædoctus aliquid habeat, ex quo præcipuè eum cognoscat, hæc declarabo; tum *quia ego ipse hoc morbo laboravi*, tum etiam *quia alios hoc laborantes ipse vidi.*

THUCID. DE PESTE, l. II, ed. Oxoni. Shel., p. 111.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DU TRADUCTEUR.

Le Typhus contagieux est une maladie fort commune, et qui a coutume de paraître surtout dans les hôpitaux militaires. Il n'y a point de guerre à la suite de laquelle il ne se manifeste plus ou moins; et l'on sait la mortalité qu'il occasionna parmi nos troupes après les campagnes de Prusse et de Pologne, en 1806 et 1807 (1), et celle qui a régné dernièrement dans les hôpitaux de l'armée, après la campagne d'Autriche. Combien de maladies graves et d'épidémies décrites par les auteurs sous

(1) Voyez *Tableau historique* des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la Grande Armée dans les campagnes de Prusse et de Pologne, par *N. P. Gilbert.*

Observations sur les fièvres nerveuses, par *Chr. Wilh. Hufeland*, traduites de l'allemand par *J. V. E. Vaidy*. Berlin, 1807.

diverses dénominations, et qui ont exercé leurs ravages à différentes époques, qui n'étaient vraisemblablement, ainsi que l'observe M. de *Hildenbrand*, que le Typhus contagieux ! Il était donc important de fixer ce qu'on doit entendre par ces mots, et de donner une description exacte de cette maladie. C'est la tâche que l'auteur s'est imposée dans l'Ouvrage dont j'offre aujourd'hui la traduction, et il me paraît l'avoir parfaitement remplie. Cet Ouvrage est remarquable par les idées neuves et profondes qu'il contient, par l'exactitude du tableau de la maladie, et par les détails intéressans qu'il renferme, soit sur la méthode de traitement, soit sur les moyens prophylactiques.

Ainsi, parmi les monographies les plus propres à répandre du jour sur quelque point de doctrine, et à faire faire des progrès à la médecine-pratique, on distinguera désormais l'Ouvrage sur le Typhus contagieux, autant par l'importance de son objet, que par la manière dont il est traité. L'auteur s'y montre partout le digne élève de *Stoll*, dont il a sagement modifié la théo-

rie ; il a réduit à sa juste valeur la doctrine de *Brown ;* il a préféré l'étude de la nature et l'observation aux brillantes conceptions des systèmes modernes qui font tant de bruit en Allemagne. Je saisis avec empressement cette occasion de rendre hommage à un praticien aussi sage qu'éclairé, à un professeur dont les leçons de clinique ont pu être dignement appréciées par les médecins de l'armée française qui ont eu le plaisir de l'entendre à Vienne.

J'ai tâché, autant que j'ai pu, dans ma traduction, de conserver à l'Ouvrage son caractère original, en sacrifiant le plus souvent à la clarté et à l'exactitude, l'élégance du style. Je n'ai eu d'autre but dans ce travail que le désir d'être utile, en faisant passer dans notre langue un Ouvrage qui manquait à la médecine.

Cependant *Pringle, Monro,* et plusieurs autres pathologistes, avaient parfaitement décrit les maladies des prisons ; le caractère contagieux de ces maladies était suffisamment connu et trop prouvé par des exemples épouvantables ; mais elles n'avaient pas été considérées sous leur véritable point

de vue. J'ai eu occasion de me convaincre par ma propre expérience, surtout depuis que j'exerce la médecine aux armées, de la vérité de la doctrine de M. de *Hildenbrand* sur le Typhus. Je développerai dans ce discours quelques réflexions qu'elle m'a suggérées, et qui pourront servir comme d'introduction à l'étude des fièvres contagieuses.

Par une erreur funeste à la théorie de la contagion, on a trop souvent confondu les constitutions épidémiques avec les fièvres contagieuses ; on a attribué quelquefois à des épidémies simples un caractère de contagion, et d'autres fois on a nié la contagion lorsqu'elle existait réellement.

Les maladies contagieuses se distinguent des constitutions épidémiques, en ce que la contagion ne dépend point de l'action, ni de l'état de l'atmosphère, mais bien d'une matière particulière engendrée dans un corps déjà malade, d'où elle peut se communiquer à d'autres corps et produire des maladies analogues à celles d'où elle résulte.

Les constitutions épidémiques, au con-

traire, dépendent, en général de l'état de l'air et d'une foule d'autres causes qu'il est impossible d'analyser; mais elles ne sont point contagieuses. La contagion, lorsqu'elle s'y rencontre, en est un accident ou un produit; et dans ce cas elle ne fait que se joindre aux causes de l'épidémie pour la propager et la répandre. On appelle épidémique, toute maladie qui, par quelque cause que ce soit, se répand dans un pays et attaque plusieurs individus à la fois. Or, d'après cette définition, toute maladie constitutionnelle, catastatique ou de saison qui devient générale, est épidémique; et de ce nombre sont quelquefois les fièvres catarrhales, les fièvres bilieuses, les fluxions de poitrine, les maux de gorge, les dyssenteries putrides, les fièvres intermittentes, etc., etc.

Lorsque ces constitutions ou ces épidémies manifestent de bonne heure ou par la suite un caractère de malignité qui les rend meurtrières, il est rare qu'elles ne produisent point la contagion, surtout lorsque le nombre des malades augmente, et qu'il y a encombrement dans les hôpitaux ou dans

les maisons particulières. C'est dans ces circonstances, comme l'observe M. de *Hildenbrand*, que le Typhus contagieux peut se développer et rendre plus ou moins meurtrière l'épidémie régnante.

C'est une règle générale pour les fièvres contagieuses, la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, le Typhus, etc., ainsi que pour les autres maladies qui paraissent durant les constitutions épidémiques, de prendre plus ou moins la forme ou le caractère de l'épidémie régnante. Ces maladies alors, sans rien perdre de leur activité, ni de leur caractère principal, se cachent sous l'apparence des maladies épidémiques, et offrent une multitude d'anomalies. C'est ainsi que le Typhus paraît quelquefois sous forme de fièvre catarrhale, de pleurésie, de péripneumonie, de diarrhée, de dyssenterie, etc., etc., comme nous l'avons vu dans la dernière campagne d'Autriche, durant la constitution catarrhale qui faisait le caractère prédominant des maladies de cette époque. C'est pour cette raison, sans doute, que quelques médecins ont nié alors l'existence d'un Typhus contagieux, quoi-

que plusieurs individus, des médecins surtout qui fréquentaient les hôpitaux, eussent péri de cette maladie. C'est aussi dans des circonstances de cette nature qu'on a dit que la dyssenterie était contagieuse.

C'est faute d'avoir réfléchi sur le mode de développement et de propagation des miasmes contagieux qu'on a tout confondu et qu'on a eu tant d'idées différentes sur les contagions. Pourquoi les uns n'ont-ils admis de maladies contagieuses que la siphilis, la gale, etc., et sont-ils allés jusqu'à nier la contagion de la peste ? Pourquoi les autres ont-ils cru que les maladies contagieuses n'étaient produites que par certains germes analogues à ceux des plantes et des animaux, et que ces germes s'étaient répandus sur la terre tout formés, comme s'ils étaient sortis avec tous les autres maux de l'humanité de la boîte de Pandore? D'après cette opinion, toute maladie contagieuse ne serait produite que par un germe formé hors de l'individu, indépendamment de lui et de toute altération de la part de l'économie animale. Ce germe n'aurait besoin que d'être introduit dans l'homme

ou dans les animaux pour y prendre racine et s'y perpétuer à l'infini.

Pour juger combien cette hypothèse est erronée, il suffit de jeter un coup-d'œil sur la manière dont les maladies en général se développent. Ce sont des causes mécaniques, chimiques ou morales qui les produisent; ce sont les surcharges de l'estomac d'alimens indigestes, les lésions, les solutions de continuité, les compressions, le déplacement des parties, le défaut de rapport des élémens de l'air dans lequel nous vivons, les changemens divers qu'il subit, les altérations qu'il éprouve, sa chaleur, sa froideur, sa sécheresse, son humidité, etc.; les impressions vives, les mouvemens brusques de l'ame, la colère, la crainte, les affections de l'esprit, etc.

Voilà pour les causes générales des maladies, mais les virus contagieux n'en sont qu'un résultat : c'est un travail de la nature qui les produit dans le corps humain malade. Hors de là, il n'y a point de germe de contagion; je n'en excepte pas même la siphilis, parce que, quoique cette maladie soit aujourd'hui plus constamment et peut-

être

être uniquement produite et entretenue par un virus contagieux, il n'en est pas moins vrai que le premier qui en a été affecté et qui l'a répandue ensuite sur l'espèce humaine, l'avait contractée spontanément et sans l'action d'aucun virus particulier. Il avait paru d'abord une maladie quelconque accidentelle et primitive, d'où le virus vénérien a tiré son origine. C'est l'action des organes, c'est le concours des phénomènes de la maladie qui ont servi à le produire et qui lui ont imprimé le caractère de fixité qui le distingue, et qui fait qu'aujourd'hui il paraît être l'unique cause du développement des maladies vénériennes.

Or, il en est de même des autres virus connus ; ils sont en quelque sorte un extrait de la maladie qui les forme : c'est une représentation en petit des phénomènes de cette maladie, qui se reproduiront lorsque le virus introduit dans un corps sain ou déjà malade pourra y prendre racine et s'y développer sans obstacle.

La manière dont les virus se forment, indique que la nature, après une foule de

combinaisons, perfectionne son ouvrage, et tend sans cesse à produire ses phénomènes par la voie la plus simple et la plus courte. Qu'on jette un coup-d'œil, par exemple, sur ce qui se passe dans la fermentation panaire, on verra qu'elle a lieu d'abord spontanément d'après certaines conditions nécessaires; mais si l'on prend une certaine quantité de matière fermentée, et qu'on la mêle exactement aux matériaux qui servent à faire le pain, la fermentation panaire se fera d'une manière plus facile, plus prompte et plus parfaite. Dans ce cas, le levain, qui favorise la fermentation, me paraît agir comme les levains morbifiques qui produisent les maladies contagieuses. Or, tous ces levains sont le résultat des changemens, des combinaisons que la nature met en jeu dans ces diverses opérations. Je ne dirai pas cependant de quelle nature sont ces levains, si c'est l'oxigène, l'hydrogène ou l'azote qui en font la base: je laisse à d'autres la gloire de nous révéler ce merveilleux mystère. Il me suffit de considérer les miasmes contagieux comme un résultat des maladies, et de suivre leur

action dans l'économie animale, lorsqu'ils y sont introduits.

Le point de vue sous lequel nous envisageons les virus, peut rendre plus facilement raison des maladies qui paraissent tout-à-coup avec des caractères particuliers, qui les font regarder comme nouvelles. Par exemple, lorsque les anciens ne font pas mention de la siphilis, ni de la variole, c'est peut-être parce qu'elles étaient alors inconnues, et que pour se produire, ces maladies ont eu besoin du concours des circonstances qui devaient se rencontrer plus tard. Ce n'est pas que la nature n'ait eu dans tous les temps une manière uniforme d'agir; mais les innombrables combinaisons qu'elle met en jeu, et la multitude des circonstances qui les accompagnent peuvent être telles que des résultats nouveaux inconnus jusqu'alors soient produits. Il faut croire que c'est ainsi que se sont formés les virus de la siphilis et de la variole; par la même raison, on conçoit la possibilité de la formation de maladies que nous ne connaissons pas encore : du moins tout indique que, dans la

nature, il se produit des modifications nouvelles, et les maladies même qui nous sont les plus familières, et qui sont connues depuis des siècles, semblent avoir subi quelques changemens. C'est ainsi, par exemple, que les maladies inflammatoires paraissent aujourd'hui plus rares ou moins franches qu'autrefois, et que nous avons recours bien moins fréquemment à la saignée. Ce n'est pas sur le compte des systèmes qu'il faut rejeter l'application de ce changement, c'est réellement sur le caractère des maladies.

Quoi qu'il en soit, les virus connus sont de différente nature, et nous en jugeons par leurs différentes manières d'agir. Les uns portent leur action sur les membranes muqueuses et les parties dépourvues de poils, comme le virus vénérien, et affectent successivement le système lymphatique et les glandes; les autres agissent principalement sur les parties garnies de poils, et affectent de préférence l'organe cutané, comme les virus de la gale, de la teigne et des dartres. Il est vraisemblable que le virus de la petite vérole agit sur une cer-

taine espèce de glandes cutanées ; celui de la rougeole affecte les racines des poils de la surface du corps; celui de la scarlatine, le raiseau vasculaire de malpighi. Cette différence de siége est cause sans doute que ces maladies ne se confondent jamais, et qu'il est rare que le même individu soit atteint en même temps de deux exanthèmes différens, comme de la petite vérole et de la rougeole (1). D'autres, tels que les virus de la peste, de la fièvre jaune et du Typhus, agissent d'abord sur le système cutané en général, et successivement ensuite sur les systèmes nerveux, lymphatiques et glanduleux.

Il y a des virus qui paraissent être permanens et indispensables pour la propagation des maladies auxquelles ils appartiennent, tels sont les virus de la siphilis, de la gale, de la variole, etc. Il en est d'autres qui ne conservent leur propriété contagieuse qu'un certain temps, et s'éteignent tout-à-fait, pour ne reparaître que lors-

(1) L'apparition simultanée chez le même individu de la variole et de la vaccine, indique l'analogie de nature dans les deux virus qui les produisent.

qu'une maladie quelconque non contagieuse primitivement leur donnera de nouveau l'existence. De ce genre sont les virus de la peste, de la fièvre jaune, du Typhus, etc. Il est difficile cependant d'établir une démarcation bien sensible entre les virus de l'une et de l'autre espèce, d'après cette circonstance ; car il n'est pas bien démontré que la gale, la petite vérole, et même la siphilis et la gonorrhée ne puissent se produire encore spontanément.

Je ne reconnais point de virus particulier pour le pemphigus, l'éruption ortiée, la miliaire et les pétéchies. Ces exanthèmes sont des accidens des maladies dans lesquelles ils se rencontrent. Ils sont excessivement variables, et nullement essentiels dans ces maladies ; ils n'observent en général aucune époque déterminée pour leur apparition ; leur marche est irrégulière ; on ne distingue point de période tranchée d'invasion, d'éruption, d'efflorescence et de desquammation, comme dans la petite vérole, la rougeole et la scarlatine. D'un autre côté, les fièvres qui se rencontrent avec ces exanthèmes ne sont nullement

dépendantes de ces éruptions, si j'en excepte le léger mouvement fébrile qui résulte quelquefois de l'irritation produite à la peau à l'époque de l'éruption. Ces fièvres sont ou catarrhales, ou pituiteuses, ou bilieuses, ou putrides, etc. Telle est la différence capitale qui existe entre ces exanthèmes et ceux de la petite vérole, de la rougeole, de la scarlatine, qui sont produits par contagion. Cependant des médecins ont admis un virus pétéchial, auquel ils ont attribué la faculté de produire les maladies des prisons, les fièvres d'hôpital, dans lesquelles les pétéchies sont loin d'être un phénomène constant.

Relativement au miasme du typhus, son existence est suffisamment prouvée par la contagion fréquente de cette maladie. Cependant des médecins ont prétendu qu'elle n'est point contagieuse, et ils donnent pour raison, que puisque cette maladie peut se produire spontanément, il n'est pas nécessaire de supposer un virus pour expliquer sa propagation. Ils ajoutent que tous les Typhus d'hôpital ou des prisons sont occasionnés par le mauvais air, la malpropreté,

l'humidité, un excès d'azote, d'hydrogène, etc. D'accord, le mauvais air, joint à d'autres causes, et surtout aux dispositions individuelles, suffit pour produire le Typhus ; mais bientôt dans cette maladie, suivant les modifications qui vont s'opérer, il se développera un miasme qui aura la propriété de propager la maladie à l'infini.

L'existence de ce miasme est attestée, non-seulement par la mortalité considérable dans les hôpitaux et dans les villes où le Typhus règne quelquefois, mais encore par le développement de cette maladie et les ravages qu'elle exerce dans les lieux où elle a été apportée par le passage ou le séjour de quelques prisonniers, ainsi qu'on en a une foule d'exemples (1).

Qui nierait que la contagion n'a point régné dans les hôpitaux de l'armée pendant et après la dernière campagne d'Au-

(1) Voyez Précis historique sur la maladie contagieuse qui a régné au hameau de la Valentine, dans le courant du mois d'avril 1810, par M. *Dugas*. Journal de médecine, chirurgie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer* : octobre 1810, vol. xx, pag. 298.

triche, lorsque nous avons à regretter un grand nombre de nos camarades qui en ont été les victimes? N'est-ce pas dans les hôpitaux, sur ce champ de bataille des médecins et des officiers de santé, quelquefois plus fatal que celui où le canon gronde, que les malheureux Surguier, Decout, L'hospital, Mandin, Leschenault, Cournier, Salomon, Trevaux, Bonioti et Macagno ont trouvé la mort? Les officiers de santé de toutes les classes et les employés des hôpitaux n'ont-ils pas perdu aussi beaucoup de leurs camarades par suite de la contagion? Nier ces faits serait vouloir se refuser à l'évidence.

L'hôpital des Pères de la Charité, dans lequel je faisais le service à Vienne, était l'établissement le plus voisin du camp de Spitz. Tous les malades fournis par ce camp, et qu'on portait en ville, demandaient à entrer dans cet hôpital, et on était obligé d'y recevoir les plus malades, qui ne pouvaient aller plus loin. Quelques-uns mouraient sur la porte ou en entrant dans les salles. On avait été obligé d'en placer dans des corridors, et il était difficile d'après

ces circonstances d'éviter l'encombrement. Lorsque je pris le service, je trouvai beaucoup de blessés mêlés avec les fiévreux; les salles étaient mal tenues; les distributions se faisaient mal, et toutes ces circonstances étaient très-propres à faire naître la contagion.

Quelques malades atteints de Typhus et répandus çà et là dans les salles ou dans les corridors avaient succombé: cependant la contagion n'était pas encore manifeste. Les principales maladies s'étaient montrées avec le caractère de fièvre adynamique ou de fièvre nerveuse compliquées de diarrhées opiniâtres.

Un jeune pharmacien, M. *Pelleport*, qui suivait ma visite, tomba malade dans le mois d'août. Après deux ou trois jours de mal-aise, de perte d'appétit, d'abattement, de douleurs de tête, il éprouva un frisson considérable, suivi de chaleur intense et de tous les symptômes d'un embarras gastrique. Je lui prescrivis de la limonade, un bain de pied, un lavement et la diète; le 5e. jour de la maladie, deux grains de tartrite de potasse antimonié, qui

procurèrent une évacuation abondante de matière bilieuse. Vers le soir, léger mal de gorge, accompagné d'une rougeur générale à la surface du corps, qui aurait pu induire à erreur, et faire prendre cette maladie pour une fièvre scarlatine, si l'exanthème avait été plus rouge et par plaques, comme il a coutume de l'être dans cette fièvre. La nuit fut agitée, inquiète, le sommeil troublé par des rêves fatigans, et une sorte de délire. Le 6e jour l'abattement et la faiblesse étaient plus considérables, les traits de la face commençaient à s'altérer, la rougeur de l'organe cutané presque dissipée, un peu de difficulté d'avaler et de gêne dans les mouvemens des muscles masséters; le pouls plus faible, plus petit, mais aussi fréquent que la veille; il battait plus de cent fois par minute. Désir de la part du malade d'être transféré à l'hôpital. Je le fis placer au n°. 1er. de la salle des officiers. Là je pouvais lui donner mes soins avec plus d'assiduité; je le voyais trois fois par jour. Le délire et les autres accidens nerveux se développèrent vers le 7e. jour. Je lui fis appliquer les véficatoires

aux jambes, et administrer intérieurement des potions avec la serpentaire de Virginie, le camphre et l'éther, et pour boisson une légère infusion de valériane vineuse. Je passe sous silence les accidens qui sont survenus durant la période nerveuse; il me suffit de dire que le délire, les soubresauts dans les tendons, le tremblement des mains, la carpologie, les pétéchies, et le développement d'une quantité considérable de poux ont caractérisé cette période jusqu'au 14e. jour, époque à laquelle une diarrhée abondante s'étant déclarée, les accidens nerveux ont diminué, la langue auparavant sèche s'est humectée, et l'amélioration a été assez sensible pour faire porter un pronostic favorable. La convalescence fut décidée vers le 22e. jour; le malade perdit ses cheveux; l'épiderme tomba par écailles, et se renouvela; et l'on put observer dans cette période, comme dans toute la maladie, les principaux symptômes du Typhus simple, régulier, tel que l'auteur l'a décrit dans cet Ouvrage.

Ce malade communiqua la contagion à trois autres individus qui étaient dans la

même salle, et qui avaient tous des maladies différentes.

Le sieur Ventalas, sergent-major au 57e régiment, retenu à l'hôpital pour un catarrhe pulmonaire simple, gagna le Typhus. Le délire et l'état nerveux se manifestèrent de bonne heure, mais les accidens eurent une marche très-irrégulière, et ne durèrent pas long-temps. Les vésicatoires aux jambes, et les potions antiseptiques éthérées et camphrées furent mises en usage, et le malade guérit. Il était placé immédiatement à côté de celui qui fait le sujet de l'observation précédente, c'est-à-dire dans le lit n°. 2.

A la même époque, un employé des hôpitaux, couché au n°. 3, et attaqué d'un rhumatisme articulaire chronique, contracta aussi la contagion; mais chez lui les accidens furent légers; il n'y eut presque point de délire; c'était plutôt stupeur, abattement, etc. Durant cet état, les douleurs rhumatismales avaient disparu, et on pouvait faire exécuter au malade des mouvemens, qui quelques jours auparavant lui auraient fait pousser les hauts cris. La dis-

sipation des accidens nerveux fut marquée par le retour des douleurs rhumatismales, qui n'ont diminué ensuite que très-tard.

Un jeune officier phthisique occupant le n°. 4. de la même salle fut exempt de la contagion.

Mais un second officier, au n°. 5, qui était atteint d'une fièvre intermittente tierce à son huitième accès, et de deux bubons vénériens, dont la résolution venait de se faire, fut pris tout-à-coup de délire sans autre symptôme précurseur du Typhus, et mourut dans trois jours.

Je fis intercepter dès lors toute communication de cette salle avec les autres. M. l'employé des hôpitaux et le sieur Ventalas, convalescens, furent placés dans une chambre particulière à côté du directeur de l'hôpital, et j'usai de toutes les précautions nécessaires pour que la contagion ne se répandît pas plus loin. M. Pelleport, convalescent, avait repris son logement en ville; je fis nettoyer et changer les cinq lits de la petite salle, et j'en fis disposer une autre à côté, afin de recevoir dans ces deux salles tous les malades atteints du Typhus

répandus dans l'hôpital. Les fumigations d'acide muriatique oxigéné, la propreté, les soins et l'isolement des malades ont contribué à borner la contagion, qui, d'après le caractère qu'elle prenait, n'aurait pas manqué d'occasionner les plus grands ravages.

J'ai encore perdu deux infirmiers qui avaient contracté le Typhus dans les salles. Deux jeunes pharmaciens qui avaient suivi ma visite avant M. Pelleport, et qui avaient été appelés à faire le service ailleurs, sont tombés malades. L'un d'eux, M. Laboulbone est mort; l'autre a été gravement malade, soit qu'ils eussent contracté la contagion dans mon hôpital, ou dans celui où ils venaient d'être appelés.

Tels sont les faits qui attestent la contagion qui a régné dans les hôpitaux de l'armée durant la dernière campagne d'Autriche. Tous les médecins ont pu l'observer; mais elle n'a été nulle part plus meurtrière que dans les hôpitaux de Ried, de Moelk, de Saint-Poelten, de Brünn, de Nicolsbourg, de Znaïm, d'Ebersdorf, de Reis-

henberg, de Randshoffen près de Branau. C'est dans ces hôpitaux que sont morts presque tous les médecins que j'ai nommé plus haut.

Ceux qui ont été plus ou moins malades de la fièvre d'hôpital sont : MM. *Limeyrac*, médecin adjoint, qui a perdu la première phalange du gros orteil du pied droit par suite de la gangrène qui s'est jetée sur cette partie, à l'époque de la crise ; *Lagardette*, *Laval*, *Lobetti*, *Fallot*, *Vignes*, et le docteur *Bourges*, qui, durant sa maladie, a lutté contre le délire, soit par les efforts de sa volonté, soit en se livrant même une fois à une espèce d'emportement pour cause de quelques contrariétés.

Ce fut surtout à l'époque des évacuations des hôpitaux de l'Autriche, qui eurent lieu vers la fin de novembre et au commencement de décembre, que les maladies contagieuses firent le plus de progrès. La mortalité augmentait visiblement, à cause de l'encombrement que ces évacuations occasionnaient, et de la rigueur de la saison, lorsque *Son Excellence le Prince*

Prince d'Ekmülh, qui en fut averti par M. *Gilbert*, médecin en chef de l'armée, donna des ordres pour les suspendre. A la même époque, de nouvelles mesures provoquées par MM. les officiers de santé en chef, furent prises par M. l'*intendant général Villemanzy*, pour borner la mortalité et améliorer le service des hôpitaux.

On vit alors les maladies diminuer et la contagion s'éteindre par degrés. Je ne rappellerai point ici les causes innombrables qui ont pu y donner lieu, parce qu'il n'entre pas dans mon plan, et que ce ne peut être l'objet d'un Discours préliminaire sur le Typhus, de faire la relation historique des maladies qui ont régné dans la dernière campagne. Il me suffit d'avoir indiqué le Typhus qui s'est montré dans nos hôpitaux, et d'avoir fait ressortir son caractère contagieux.

Je terminerai ce Discours par quelques réflexions sur les moyens prophylactiques ou préservatifs que l'auteur indique, Section XII, et par l'extrait d'un *Mémoire sur un moyen de se préserver des mala-*

dies épidémiques contagieuses, qui m'a paru devoir trouver place ici (1).

M. de *Hildenbrand*, en se montrant si sévère dans l'emploi des moyens préservatifs, ne s'est pas dissimulé les difficultés de l'exécution dans beaucoup de cas, ni les inconvéniens résultant de la crainte que peuvent inspirer des mesures aussi rigoureuses.

En effet, comment dans la marche rapide des troupes, et même dans l'occupation momentanée des lieux où l'on manque des choses les plus nécessaires, établir des lazarets fixes, comme le propose l'auteur, d'après le voeu de *Pringle?* N'est-on pas obligé dans ces cas de se contenter des moyens que l'industrie humaine est capable de suggérer?

Lorsque les troupes sont stationnées ou campées dans un endroit, et qu'on ne trouve pas de local assez vaste pour placer les malades, l'auteur propose de les mettre dans des granges plutôt que de les entasser dans de petits hôpitaux. Or, ce sont les

(1) *Société Royale* de Médecine, années 1780 et 1781, pag. 215. (Auteur M. *Carrère*.)

précautions que nous avons prises souvent dans nos campagnes, et que nous ne saurions trop recommander. Mais lorsque les granges ne suffisent point, on pourrait établir en plein air des barraques assez grandes pour contenir tous les malades. Il ne faut pas croire que la rigueur de la saison soit un obstacle; car ce n'est pas tant le froid qu'il faut craindre, que le défaut d'air ou son humidité, sa stagnation, etc. Il n'y a pas d'établissement de cette espèce fait à la campagne, et autant que possible à la proximité des villes, afin de se procurer ce qui est le plus nécessaire, qui ne fût préférable aux égliges, aux corridors humides de quelques couvens, dans lesquels on a souvent placé des malades en temps de guerre. Ces mesures seraient très-propres à obvier à l'encombrement, qui est la chose la plus importante à éviter.

Quant aux mesures d'administration sanitaire et hospitalière, nos règlemens suffisent en général; il s'agirait de s'y conformer exactement. On ne saurait trop recommander aux officiers de santé des corps d'envoyer les malades à l'hôpital dans les

vingt-quatre heures de l'invasion de la maladie, ainsi que les règlemens le prescrivent ; car il est plus facile alors, non-seulement de les placer, mais encore de leur donner des secours plus efficaces.

Il serait encore utile que chaque médecin militaire pût disposer dans son hôpital d'une salle particulière et isolée pour recevoir les maladies de mauvais caractère, même lorsqu'il ne règne point de contagion, parce qu'il est plus facile de réunir dans cette salle les secours les mieux dirigés. C'est ce que j'ai fait dans les hôpitaux de Berlin et de Vienne ; et c'est par cette mesure, ainsi que je l'ai dit plus haut, que je suis parvenu à arrêter la contagion dans l'hôpital des Pères de la Charité à Vienne.

Relativement aux précautions à prendre et aux mesures de propreté et de désinfection à observer, on doit recourir autant que possible aux moyens que M. de *Hildenbrand* propose ; mais ne dissimulons point les inconvéniens attachés à la rigueur de ces mesures : car s'il est difficile de calculer les ravages du Typhus, non moins que de la peste, combien d'individus que

sa fureur aurait épargnés, sans la terreur presque inévitable dans ces jours de calamité. A peine le bruit de son invasion s'est-il répandu, que l'épouvante s'empare des esprits, la consternation devient générale, la tristesse, l'abattement, la suspension des travaux, des exercices ordinaires, préparent les voies à la contagion et hâtent sa rapidité. Heureux encore si la crainte et la méfiance n'étouffent pas tout sentiment d'humanité, si l'on ne se refuse pas les services réciproques les plus indispensables, et si l'on daigne jeter un coup-d'œil de pitié sur le spectacle effrayant des malheureux frappés de la contagion, pour ne pas les abandonner à leur triste sort.

Il faudrait donc dans les mesures de police à prendre pour s'opposer à la contagion du Typhus, présenter un appareil moins effrayant, et il suffirait peut-être d'avoir dans chaque hôpital des salles destinées à recevoir ces sortes de malades, afin de les isoler avec précaution, sans y employer tout-à-fait les formes usitées dans les lazarets pour la peste : du moins il faudrait que la police médicale établie pour cet objet

fût une police secrète qui étalât le moins possible aux yeux du peuple les mesures qu'elle mettrait en usage.

Des moyens préservatifs sur lesquels l'auteur passe légèrement, parce qu'il les regarde comme trop cruels pour l'homme, mais qu'il propose pour les animaux, sont les vésicatoires, les exutoires, etc. Il est sûr que lorsqu'il règne une épidémie de Typhus contagieux, il serait difficile de soumettre tout le peuple à l'application des vésicatoires ou des cautères. Cette mesure serait bien moins praticable encore dans une armée. Mais s'il est prouvé que ce moyen est utile pour se préserver de la contagion du Typhus ou de la peste, je pense que les personnes chargées de donner des soins à celles qui sont atteintes de ces maladies, tels par exemple que les médecins, les chirurgiens, les infirmiers, etc., pourraient les mettre en usage pour elles-mêmes, sans s'arrêter à ce que peut avoir de douloureux l'application d'un moyen de cette espèce, qui n'est pas une chose si cruelle.

Une foule d'auteurs ont préconisé ces

moyens. (Voyez le mémoire cité). *Alexandre Massaria* conseille en temps de peste l'application des vésicatoires comme un préservatif de cette maladie (1). *Roderic-a-Veiga* recommande d'entretenir ouverts les abcès et les ulcères qui existent déjà (2).

D'autres, dirigés par les mêmes principes, ont proposé d'entretenir, de provoquer le flux hémorroïdal chez les personnes qui y sont sujettes (3).

Bonnet pense que les galeux et les personnes attaquées de maladies vénériennes sont moins sujets à la contagion (4).

Harris pense de même des personnes qui ont des anciens ulcères, des dartres, la gale, etc. (5).

---

(1) Opera medica. Lugduni, *Borde*, 1669, in-fol. lib. II, de Peste, pag. 516.

(2) Opera omnia. Lugduni, *Landry*, 1593, in-fol. de differ. feb. lib. I, sect. 2, cap. 2, pag. 513.

(3) Voy. M. *Baux*, Traité de la Peste. Toulouse, *Guillemete*, 1722, in-8°., chap. 7, pag. 81.

(4) Rapporté par *Allen*, synops. univ. med. pract. Amstelodami, *Wetsten* et *Smith*, 1730, in-8°., cap. 1, art. 172, pag. 67.

(5) De Peste. Londini, *Jungs*, 1721, in-8°., pag. 32.

Desse professe la même opinion à l'égard de ceux qui ont des cautères (1).

Alexandre Massaria (2), *Jérôme Capo-di-Vacca* ou *Capivaccius* (3) et *Duncan* (4) proclament les ventouses scarifiées comme un préservatif de la peste.

Zacutus Lusitanus recommande en temps de peste de ne point guérir les éruptions cutanées, de ne point arrêter le flux hémorroïdal, et de ne point fermer les cautères, les anciens ulcères et les fistules. Il croit que les miasmes contagieux qui peuvent pénétrer dans le corps s'échappent par ces voies (5).

Forestus regarde les personnes attaquées de maladies vénériennes, celles qui portent des anciens ulcères, et les goutteux,

---

(1) Tr. des Fièvres. Paris, *Pepie*, 1691, in-12, part. 1, chap. 2, pag. 134.

(2) Loco cit., pag. 512.

(3) Method. pract. med. Lugduni, *Roussin*, 1596, in-8°., lib. VI, cap. 30, pag. 1163.

(4) Opera. Lugduni. *Chard.*, 1624, in-8°., de Febribus, lib. III, cap. 5, pag. 232.

(5) Opera. Lugduni, *Huguetan* et *Ravaud*, 1649, in-fol. Prax. histor. lib. IV, cap. 27, pag. 605, col. 1.

comme moins susceptibles de la contagion (1).

M. *Vicq-d'Azir* regarde l'ouverture d'un égoût artificiel comme le préservatif le plus victorieux qu'on ait employé contre la contagion de la peste (2).

A ces autorités, joignez celles de *Nicolas le Florentin* (3), de *J. Capo-di-Vacca* (4), de *Franç. Alphanus* (5), de *Roderic-a-Veiga* (6), de *Zacutus Luzinatus* (7), d'*Alexandre Massaria* (8), *de Thomas Willis* (9), de *Julien le Paulmier*, communément appelé *Palma-*

(1) Observat. et curat. med. Rothomagi, *Berthelin*, 1653, in-fol., lib. VI, obs. 9, in schol. et 15, tom. 1, pag. 205, col. 1, n°. 31, et pag. 216, col. 2, n°. 1.

(2) Exposé des moyens curatifs et préservatifs contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes. Paris, *Mérigot*, 1776, in-8., part. 1, pag. 60.

(3) Rapporté par *Mercurialis*, de Peste. Basileæ, in-8°., sine anno, cap. 23, pag. 114.

(4) Loc. cit.

(5) De Peste et Febre malignâ. Neapoli, *Salvianus*, 1577, in-8°., cap. 27, n°. 40, p. 111.

(6) Loc. cit.

(7) Loc. cit.

(8) Loc. cit.

(9) Opera med. et physica. Lud., *Huguetan*, 1676, in-4°. de Feb. cap. 13, p. 112.

rius (1), de *Forestus* (2), de *Michel Ettmuller* (3), de *Sennert* (4), de *Duncan Liddel* (5), de *Mercurialis* (6), de *Richard Mead* (7), de *J. Oosterdyck, Schacht* (8), de *Baux* (9) et de *Lieutaud* (10), qui s'accordent tous à présenter les cautères comme des préservatifs presque certains contre la peste, et à en recommander l'usage.

Cette méthode des cautères contre la peste est très-ancienne; elle a été employée chez les anciens Égyptiens, suivant *Pros-*

---

(1) De Morbis Contag. Hagæ comitis, *Ulacq*, 1664, in-8°., de Feb. pest., lib. I, cap. 15, p. 433.

(2) Loc. cit.

(3) Opera medica. Francofurti ad Rhœnum, 1708, in-fol. colleg. pract. sect. 15, cap. 12, tom. 2, p. 364, col. 1.

(4) Opera. Lugduni, *Huguetan* et *Ravaud*, 1666, in-fol., de Feb., liv. IV, cap. 5, tom. 1, p. 810.

(5) Loc. cit.

(6) Loc. cit.

(7) Opera. Parisiis, *Cuvelier*, 1751, in-8°., de Peste, part. 2, cap. 2, p. 279.

(8) Instit. med. pract. Trajecti ad Rhœnum, *Krausius*, 1753, in-4°., lib. I, cap. 10, nos. 19 et 23, p. 34.

(9) Loc. cit.

(10) Synops. prax. med. Amstelod., 1765, in-4°., lib. I, sect. 1, tom. 1, p. 31.

per Alpin, et adoptée des Chinois, au rapport de *Kempfer. Linné* nous apprend qu'elle est familière aux peuples du nord.

Sennert et *Zacutus Lusitanus* assurent que dans des pestes violentes plusieurs personnes ont été préservées de la contagion au moyen des cautères.

Lancisi a appris de plusieurs médecins qui avaient soigné les pestiférés à Rome, qu'aucun de ceux qui portaient des cautères ou des bubons vénériens en suppuration, n'a été attaqué de la peste (1).

Diemerbroeck a vu ce même moyen réussir dans la peste de Nimègue (2) : il a vu encore quelques personnes également préservées par des anciens ulcères qu'elles avaient aux cuisses, et qui leur tenaient lieu de cautères.

Galien avait aussi remarqué que ceux qui portent des ulcères sur différentes par-

---

(1) De bovillâ Peste veneta armenta depopulante, epist. diss. n°. XXXIX : de bovillâ peste ex finibus Campaniæ, anno 1713, latio importata. Romæ, *Salvioni*, 1715, in-4°., part. 3, cap. 8, p. 203.

(2) Tract. de Peste. Amstelod., *Bleau*, 1665, in-4°., lib. II, cap. 8, et annot. in cap. 8, p. 150, 151.

ties du corps, échappent souvent à la contagion pestilentielle (1).

Duchesne, communément appelé *Quercetanus* (2), et *Liddel* (3), rapportent avoir connu des médecins et des chirurgiens employés au service des pestiférés, qui n'avaient pas trouvé de meilleurs préservatifs que les cautères, et qui, moyennant cette précaution, s'étaient exposés au danger sans aucune suite fâcheuse.

Guillaume Fabrice de Hilden, pendant la peste qui régna à Lausanne, en 1612, se fit faire deux cautères, et il attribue à ce moyen le bonheur qu'il eut de s'en garantir (4). Il assure en même temps que de tous ceux qui avaient des cautères, il n'en avait vu qu'un ou deux mourir de la peste, et que c'était encore des corps cacochymes (5).

Forestus cite l'exemple d'un moine, d'un

(1) Method. med. 5, cap. 12.

(2) Pestis Alexiacus I, vis pestiferæ fuga, etc. Parisiis, 1608, in-8°., lib. II, cap. 2.

(3) Loc. cit.

(4) Opera. Francofurti, *Beyer*, 1646, in-fol. obs. cent. 4; obs. 23 et 86, pag. 303 et 361.

(5) *Ibid.*

chirurgien et d'une servante, employés dans un hôpital de pestiférés, dans la peste qui régna à Delpht, en 1557, qui ne reçurent aucune atteinte de cette maladie, parce qu'ils avaient des ulcères sur différentes parties de leurs corps (1).

Mercurialis donne l'histoire de la peste qui régna à Venise et à Padoue, en 1575 et 1576, et qui fut très-meurtrière. Il assure n'avoir vu qu'un seul de ceux qui avaient des cautères, en être attaqué, et avoir connu plusieurs médecins qui avaient fait la même observation (2).

George Garnerus a observé la même chose dans la peste de Venise : il n'a vu mourir aucun de ceux qui avaient des cautères (3); *Massaria* atteste le même fait que *Mercurialis* sur la peste de Venise et de Padoue (4).

Van-der-Linden raconte qu'un de ses oncles se trouvant à une peste de Maroc, qui, dans l'espace de cinq semaines, en-

---

(1) Loc. cit. lib. VI, obs. 15, in schol., tom. 1, p. 216.
(2) Loc. cit.
(3) De Peste. 1610, in-8°., cap. 9.
(4) Loc. cit.

leva 85,000 individus, s'en préserva au moyen d'un cautère; qu'il conseilla ce remède à un médecin juif livré au service des malades, qui s'en préserva aussi, et que toutes les personnes sur lesquelles on en fit usage, furent absolument exemptes de la contagion. Ce médecin assure encore avoir éprouvé sur lui-même l'efficacité de ce moyen (1).

Bonnet nous apprend qu'un médecin employé au service des pestiférés, s'est préservé de la contagion et en a préservé plusieurs personnes au moyen d'un seton à chaque aine. Le même moyen a réussi à *Prenestus*, médecin de Hongrie, qui, au rapport de M. *Gautier Harris*, s'est garanti de la peste, en se faisant faire deux setons, un à chaque aine. *J. B. Alprun* a employé un moyen équivalent avec le même succès. Ce médecin, employé au service des malades dans une peste qui ravagea l'Allemagne en 1679, se fit avec la lancette une légère incision à chacune des deux aines : il y introduisit un petit tampon pour empêcher

(1) Rapporté par *Ettmuller*, loc. cit.

l'ouverture de se fermer ; il en sortit continuellement beaucoup de matière. Il attribue à ce moyen la santé constante dont il jouit, quoiqu'il s'exposât beaucoup à la contagion, jusqu'à prendre le pus d'un bubon et à en faire l'analyse. Il fit la même opération sur deux de ses amis avec le même succès (1).

Galien, livré au service des malades dans une peste qui ravagea l'Asie, sentit les premières atteintes de la maladie : dès le second jour il se fit des scarifications sur la cuisse, et il échappa bientôt au danger. Il a vu le même moyen pratiqué avec le même succès sur plusieurs autres personnes (2).

Simon Jacoz rapporte deux observations pareilles faites dans la peste qui ravagea la France en 1628 et 1629. Un homme qui, par l'apparition de quelques symptômes, se crut attaqué de cette maladie, se fit appliquer sur-le-champ des vésicatoires derrière les oreilles et sur quelques autres par-

(1) Journal des Savans, du lundi 27 mai 1680.

(2) De cucurbit. et scarific. venetiis, juntæ, 1595, in-fol., fol. 4. Litt. B.

ties du corps ; vingt-quatre heures après il parut une parotide de laquelle il coula constamment une humeur âcre et séreuse, ainsi que des autres parties où il avait fait appliquer des vésicatoires. Dès ce moment la maladie ne fit plus des progrès, et cet homme jouit d'une bonne santé, quoiqu'il se livrât au serviee des pestiférés. Ce même homme employa avec le même succès un moyen pareil sur sa femme, qui commençait à ressentir les atteintes de la peste (1).

Enfin *Lind* regarde les vésicatoires comme propres à étouffer la contagion dans sa naissance, et il conseille de les appliquer au commencement (2).

(1) *Laz. Rivière*, obs. med. Lugd., *Cellier*, 1659, in-4°., obs. communicata a *Simon Jacoz*, obs. 19, pag. 255.

(2) Two Papers ond fevers and infections. Lond., 1763, in-8°., traduit en français par M. *Fouquet.* Montp., 1780, in-8°.

AVANT-PROPOS

DE L'AUTEUR.

PENDANT plus de vingt ans j'ai apporté une attention particulière à l'étude du Typhus ; j'ai eu surtout durant huit ans de pratique dans la province, l'occasion peu commune d'observer un grand nombre de malades de ce genre dans chaque période de la maladie : cela m'a fourni quelques aperçus nouveaux, dont j'ai espéré pouvoir déduire des résultats avantageux.

Depuis, la fréquentation journalière des hôpitaux et des soins donnés pendant dix ans à beaucoup de prisonniers atteints de cette maladie, ont considérablement accru le nombre de mes observations à cet égard, et rectifié de plus en plus mes premiers aperçus.

Dans l'hiver qui suivit la guerre de 1806, une forte épidémie de Typhus s'étant déclarée, j'eus à soigner de nouveau plusieurs centaines de malades, dont l'observation exacte et le traitement heureux m'ont fourni l'occasion favorable d'ajouter encore à mes remarques et d'en faire des applications utiles à la pratique. C'est le résultat précis de ces remarques que je présente aujourd'hui aux médecins.

Quoique cet ouvrage ne répande pas sur son objet tout le jour qu'on pourrait désirer, ce qui en général n'est pas donné à notre art, on ne pourra néanmoins disconvenir qu'il ne dissipe les plus épaisses ténèbres et ne facilite les moyens de procéder à d'ultérieures recherches, qui donneront aux médecins des résultats plus rigoureux.

Puisse cet écrit fixer leur attention! puissent les Souverains et les Princes, prendre en considération les vues qu'il renferme! il pourrait contribuer au salut de plusieurs milliers d'hommes.

DU TYPHUS CONTAGIEUX.

SECTION PREMIÈRE.

Définition du Typhus contagieux.

Le mot de *typhus*, τύφος (chez quelques-uns τυφλὸς), vient des plus anciens médecins Grecs. Il signifie proprement *stupeur*; et *febris typhodes*, τυφώδης πυρετὸς, dans ce sens, ne pouvait être autre chose qu'une fièvre dans laquelle la stupeur était un symptôme prédominant.

Dans *Hippocrate*, *typhus* signifie insensibilité, affaissement des sens. *Foes* (1) dit : *τύφος apud Hippocratem dicitur stupor attonitus, cum quis mutus aut attonitus considet.* Il le confirme par plusieurs passages d'Hippocrate.

Cependant dans les livres d'Hippocrate (2), on trouve cinq espèces de fièvres décrites sous

(1) OEconomia *Hippocratis.*

(2) De internis affectionibus.

le nom de *typhus*. La première espèce paraît être notre fièvre bilieuse ; la seconde, une fièvre pituiteuse nerveuse ; la troisième, une fièvre dyssentérique ; la quatrième, une fièvre rhumatismale ; et la cinquième, une fièvre hectique.

Mais, outre que ces livres ne doivent pas être comptés parmi les ouvrages avoués du divin Viellard, on voit par-là qu'à cette époque les notions du *typhus*, comme fièvre, n'étaient pas assez claires pour signifier une seule espèce de maladie, mais que ce mot était employé pour désigner un symptôme, et pouvait, sous ce rapport, avoir une signification déterminée.

Galien, pour qui des vues empiriques sur les maladies n'étaient point suffisantes, regardait généralement la bile et le foie, ainsi que la pituite, comme ayant une influence puissante sur la production de la *fièvre typheuse*. Il la considérait d'une manière arbitraire, et sans aucun égard pour la signification antérieure du mot, comme *fièvre continue et ardente, mais symptomatique et développée à l'occasion d'un érysipèle au foie* (1). Mais le symptôme le plus essentiel du typhus, la *stupeur frénétique*, c'est-à-dire (*stupida insania* Hipp.), qui pouvait principalement donner le nom à la maladie, était néanmoins pris en considération, puisqu'il servait à fixer la dé-

(1) Comment. in aph. 42, l. 7.

nomination de *typhomanie*, *affectus ex phrenetide et lethargo mixtus*, *in quo delirant ægri et somniculoso torquentur comate*, *ex bilis et pituitæ permixtione* (1).

Cependant ces idées théoriques de *Galien* détournèrent tellement de la voie de l'observation et d'un empirisme raisonné, à l'égard de cette maladie, que par la suite même, la stupeur, symptôme caractéristique le plus apparent, ne parut presque plus mériter aucune attention particulière, et qu'on ne regarda que le foie et la bile, comme les objets principaux à considérer dans les *fièvres typheuses*.

Les *Arabes* et les *Arabistes* entretenaient cette opinion, ainsi que les dogmes de Galien, dont ils étaient les partisans, et la doctrine de ces fièvres non-seulement ne fut point perfectionnée, mais elle perdit encore beaucoup, au contraire, par cette sorte de négligence frappante de ses caractères principaux. *Avicennes* seulement fait mention de la typhomanie, sous le nom de *sohara subeth*, sans s'écarter de Galien en aucun point.

Au reste, les excellens observateurs du seizième siècle, qui secouaient si courageusement le joug que Galien avait imposé pendant plus de mille ans, donnaient encore au *typhus* la même

(1) Comment. 1, in Prorrhat.

dénomination, et y attachaient même quelquefois une signification plus particulière. *Petrus Forestus* (1) rapporte, sous le nom de *typhus*, l'histoire ordinaire d'une inflammation du foie, qui se termina par suppuration; et il considère toutes les fièvres érysipélateuses comme autant de typhus, quoique *Galien*, et après lui *Ætius*, eussent appelé *lypirias* la fièvre ardente avec érysipèle de l'estomac, *crimodes* celle avec érysipèle des poumons, et *typhodes* seulement celle avec érysipèle du foie.

Mais cette expression d'érysipèle signifiait suffisamment que, dans le sens de cette doctrine, une *fièvre typheuse* ne pouvait être une fièvre inflammatoire proprement dite, et que l'inflammation qui l'accompagne n'était jamais un véritable phlegmon. Mais on avait tout-à-fait négligé le symptôme caractéristique de la stupeur.

Prosper Alpin ne donne point une idée différente de ces fièvres, lorsqu'il dit (2): *febres exterius mites intus conturbantes Græci typhodes appellant.*

Les *humoristes* des deux derniers siècles avaient totalement abandonné cette dénomination, et ils comprenaient parmi les fièvres typheuses celles qui avaient une tendance quelconque à un état d'altération des humeurs. Ils confondaient ainsi

(1) Observ. med., lib. 11, obs. 37.

(2) De Præsag. vita et morte, lib. 1, cap. x.

le typhus avec les fièvres bilieuses, putrides et pétéchiales; mais d'après leur origine, ces fièvres, ainsi que les nosocamiales, celles des prisons et des camps auraient été tout au plus considérées comme autant de variétés, et les vues utiles qui pouvaient être déduites du caractère propre et particulier du typhus, se perdaient ainsi chaque jour davantage par cette manière de le considérer.

Néanmoins le savant *François de Sauvages*, qui, en 1761, paraît avoir observé avec attention un typhus épidémique qui régna sur les frontières d'Espagne, a repris exactement le caractère essentiel du typhus, sans aucune considération théorique, et il l'a parfaitement bien décrit. Selon lui, *typhus* signifie une fièvre qui a un cours de deux ou trois semaines, qui pendant les premiers jours diffère peu de la synoque, mais qui se distingue par un peu moins d'intensité et de chaleur, le pouls et l'urine presque naturels, et surtout par un caractère insidieux susceptible de contagion; d'où se développent facilement la *stupeur* des sens, le délire, les taches exanthématiques, les parotides, les convulsions, etc. C'est ainsi que la nature propre du *typhus* se trouve parfaitement appréciée. Il croit aussi que le premier et le troisième *typhus d'Hippocrate*, ainsi que sa fièvre *cacoëthes* (1), étaient la même espèce de fièvre.

(1) Coac. prænot.

Les *solidistes* et surtout les médecins qui attibuent tout aux nerfs, se contentaient de comprendre le *typhus* proprement dit, parmi les fièvres dites nerveuses. Ils commirent principalement, dans leur manière différente de considérer cette fièvre, la même faute que les humoristes, en négligeant d'avoir égard à la nature particulière du typhus. *La fièvre lente nerveuse* si parfaitement décrite par J. *Huxam*, n'était autre chose qu'un *typhus* qui avait un cours de quatorze jours.

William Cullen, qui avait donné d'abord la définition du typhus, d'après Sauvages (1), dit ensuite dans un autre ouvrage (2) : « Il est difficile de fixer les limites qui séparent la *synoque* du *typhus*, et je suis porté à croire que les maladies que j'ai comprises sous le nom de synoques, proviennent des mêmes causes que celles que j'énumérerai dans le typhus. C'est pour cela que je les examinerai les premières, non comme formant une espèce particulière, mais seulement comme une variété du *typhus*. Le typhus paraît être un genre ou une espèce de maladie qui contient plusieurs sous-espèces ou variétés. Cependant elles ne sont pas encore déterminées par des observations *ad hoc*, et l'on voit clairement que

(1) Synopsis nosologiæ methodicæ.

(2) Elémens de médecine pratique.

plusieurs faits individuels qu'on serait tenté de considérer comme autant de différentes espèces, ne diffèrent cependant pas essentiellement les uns des autres, mais qu'ils ne sont en effet que de simples variétés provenant du degré d'intensité des causes productrices, comme des différentes circonstances du climat, de l'âge, ou des différentes manières de vivre du malade, etc. » Ainsi s'expliquait ce grand nosologiste, sans déterminer ce qu'on devait entendre par *typhus*, et il employait ce mot d'une manière trop générale.

C'est ainsi que la plupart des médecins modernes ont prétendu réhabiliter l'ancienne dénomination du typhus; mais guidés par l'autorité d'un grand médecin, qui avait donné d'une manière arbitraire et contre toute opinion des anciens, une idée trop générale au mot typhus (1); ils regardaient comme tel, non-seulement toute fièvre en général, mais encore chaque période des fièvres où l'on voyait prédominer quelque caractère nerveux ou de faiblesse.

C'est ainsi que le sens de l'ancienne dénomination et l'idée qu'on devait y attacher, non-seulement se sont altérés, et par conséquent l'essence particulière du typhus a été entièrement négligée; mais il en est encore résulté cette

---

(1) L. C. § 67. Il avoue même qu'il se mettait peu en peine dans quel sens les anciens avaient pris ce mot.

faute de logique, qu'au lieu de réduire le typhus en espèces et de le considérer comme genre de fièvres nerveuses, toute fièvre nerveuse au contraire s'est trouvée comprise dans la considération générale de *typhus*.

Pierre Frank est le seul qui ait évité cette faute et qui ait concilié le sentiment des anciens (du moins de Galien), avec l'opinion des modernes, lorsqu'il dit (1) : *Non aliter eum* Typhode, etc., *veterum rem se habere observamus, quæ vix non semper ad nervosam aut malignam febrem pertinet, cum abdominalium viscerum inflammatione non numquam conjunctam.*

W. G. Plouquet (2) paraît avoir apprécié convenablement la nature propre d'une sorte de *typhus*; mais dans un autre endroit, il prend aussi ce mot dans un sens général, et regarde les fièvres nerveuses et malignes, comme synonymes du *typhus*.

J. Chr. Reil (3) appelle typhus toute fièvre dans laquelle la puissance d'activité des organes est affaiblie, mais dont l'irritabilité est augmentée, et qui provient le plus souvent d'une cause maligne éloignée. Il associe ainsi hypothétiquement à l'idée de *stupeur* qui accompagne ordinairement

(1) Epitome de curand. hom. morb., t. 1, § 90.

(2) Delin. system. nosol., t. 1, p. 183.

(3) Fieberlehre, § 300, etc. (Doctrine des fièvres.)

le typhus une sorte d'irritabilité qui lui est opposée ; mais il convient lui-même qu'il se voyait obligé d'étendre le domaine du *typhus* au-delà des bornes fixées et trop limitées par le sens du mot.

Les *partisans de l'excitation* mettent le *typhus* au rang des fièvres asthéniques, ou comprennent sous le nom de thyphus toute fièvre provenant d'un défaut d'excitation.

Chr. W. Hufeland (1) même comprend sous le nom de *typhus* une fièvre dépendante d'une diminution des forces vitales ; et *Ch. Fr. Harles* (2) fait consister l'essence de cette maladie dans une diminution des forces vitales de tout le système ou seulement d'un système particulier.

Curt Sprengel (3) qui décrit si bien cette maladie sous le nom de *febris hungarica, nosocomialis, navalis, carceralis, castrensis*, etc., évite tout-à-fait la dénomination du *typhus*. *Ph. Pinel* fait de même, il la comprend parmi les fièvres qu'il nomme avec beaucoup de sagacité ataxiques (4).

(1) *System. der Pract. heilk.* 2 *th.* (Système de médecine prat. 2 partie.

(2) *Neue Untersuchungen über das Fieber überhaupt und überdie Tiphusarten in besondere*, c'est-à-dire, Nouvelles Recherches sur la fièvre en général, et sur les typhus en particulier.

(3) *Handbuch der Patholog.* 1. *B.* Trait. de Pathologie.

(4) Nosographie Philosoph.

Il résulte maintenant de cette doctrine générale et de toutes ces opinions :

1°. Que tous les médecins conviennent qu'un état de faiblesse est le caractère général et essentiel du typhus.

2°. Mais que les fièvres bilieuses, nerveuses, malignes, putrides, pétéchiales, nosocomiales, des camps, et le typhus, étaient confondues sous la même dénomination, et presque sans la moindre différence par les médecins de l'avant-dernier siècle; que toutes ces fièvres ont été classées par les médecins modernes parmi les fièvres asthéniques, quoique le mot *typhus* devant désigner une espèce, fût improprement employé pour désigner un genre, et que cela fût au préjudice de la science du diagnostic et de la thérapeutique.

3°. Enfin, que le thyphus n'a pas été considéré comme une maladie essentielle et spéciale, ou comme une espèce propre de fièvre asthénique avec symptôme prédominant d'une sorte de stupeur des sens ou d'une affection du foie, et qu'aucun médecin n'a apprécié justement le sens primitif du mot dont on a fait un usage trop arbitraire.

Mais il n'est pas possible de considérer une fièvre nerveuse ou asthénique comme un typhus, sans trop s'écarter du sens de l'ancienne dénomination, et par conséquent de l'usage propre de la langue.

1°. Parce que beaucoup de fièvres, sans la plus

légère apparence d'accidens nerveux, ou sans signes remarquables de véritable faiblesse, sont décrites par les médecins modernes comme des fièvres nerveuses ou asthéniques; et qu'on s'est plus particulièrement appliqué à rechercher les causes de l'asthénie, que les caractères même de la faiblesse. C'est ainsi que dans un simple *enrayement* des forces, on a pris et donné trop souvent pour une véritable faiblesse ce qui n'était qu'une faiblesse trompeuse et fausse.

2°. Parce que, quand on ferait consister la véritable faiblesse vitale dans l'état désigné par *status nervosus*, et dans l'asthénie proprement dite, ce qui pourrait autoriser la dénomination de *fièvre nerveuse* et *asthénique*, on ne devrait nullement comprendre un tel genre de fièvre sous le nom de typhus, dont le caractère essentiel, d'après la dénomination ancienne et primitive, est la *stupeur attonique* et la *typhomanie*. On a trop négligé dans les nouvelles doctrines médicales le caractère propre de cette maladie, pour ne s'attacher qu'à sa dénomination générique et aux modes de traitement.

3°. Parce que, en général, on n'a pas encore des idées claires et précises des fièvres asthéniques; car la faiblesse ou la diminution de l'excitation et de l'activité vitales, sont rarement ou ne sont peut-être jamais la *cause*, mais seulement l'*effet* de la fièvre; attendu qu'on ne peut produire *arti-*

ficiellement aucune espèce de *fièvre*, au moyen de la faiblesse, tandis qu'on peut, au contraire, en produire une sur-le-champ par les stimulans; que, d'un autre côté, comme l'observe *Plouquet* (1) aucune de ces fièvres ne provient d'une diminution d'excitation ou de force vitale ; mais qu'elle vient seulement avec la faiblesse, et qu'enfin la fièvre asthénique la plus maligne est toujours précédée d'un autre caractère fiévreux, pour aussi court qu'il soit, ce qui fait que le caractère asthénique n'est jamais qu'un symptôme *secondaire*, et nullement la fièvre même.

4°. Enfin, parce que le *typhus* est une maladie essentielle et primitive, qui doit à juste titre conserver ce nom depuis le commencement jusqu'à la fin; et qu'un simple caractère de faiblesse symmtomatique, qui peut accompagner chaque espèce de fièvre et provenir seulement d'un mauvais traitement, ne mérite pas de porter le nom de typhus.

Du reste, la dénomination générique de *typhus*, une fois prise arbitrairement, ayant donné lieu à des idées très-erronées, il est facile de voir pourquoi quelques médecins ont regardé le typhus comme *contagieux*, et d'autres comme *non-contagieux ;* et pourquoi la plupart ont soutenu leurs opinions contraires avec la plus grande chaleur,

(1) Expositio nosol. Typh. Tubing., 1800.

et se sont appuyés de l'expérience avec plus ou moins de raison; car, non-seulement la dénomination était trop vague, mais encore les différens cas de la maladie étaient trop peu déterminés. Les mots *typhus*, *fièvre asthénique*, *fièvre nerveuse*, *putride*, *bilieuse*, *pituiteuse*, *hectique*, etc., ont été souvent confondus, et les idées qu'on devait y attacher si peu distinctes, que plusieurs médecins paraissent n'avoir pas su quelle espèce de maladie ils entendaient désigner par ces mots. Le typhus essentiel était souvent pris pour une autre fièvre, comme certaines fièvres étaient faussement prises pour le typhus.

Mais pour éviter maintenant toute contestation ultérieure sur la dénomination d'une maladie dont le sens primitif s'est perdu par un abus de langage, je déclare que je ne traite dans cet ouvrage que du seul et unique *typhus contagieux*, maladie qui développe dans le corps humain son miasme particulier, au moyen duquel elle se répand ensuite, qui est partout et toujours parfaitement semblable à elle-même et de la même nature dans son essence, puisqu'elle provient d'un miasme *sui generis* et toujours le même; laquelle enfin doit seule porter le nom de typhus, puisqu'elle possède des caractères particuliers exprimés par ce mot.

Le *typhus contagieux* est une fièvre essentielle dont la marche offre une constante uniformité.

C'est une fièvre d'une *espèce particulière*, comme la petite vérole, par exemple. Elle est contagieuse, puisque, au moyen d'une matière propre qui se développe durant la maladie, elle se transmet et se communique à ceux qui y sont disposés. A raison d'un exanthême qui lui est particulier, elle appartient à la famille des fièvres exanthématiques, parmi lesquelles les fièvres contagieuses trouvent ordinairement leur place. Elle a un cours déterminé dans ses périodes mesurées, ainsi que des caractères différens dans ses différentes périodes, mais avec un symptôme constant pendant toute la maladie qui est la stupeur avec délire ou la typhomanie.

Elle offre aussi dans sa nature, comme l'ingénieux *Galien* l'a remarqué, une altération plus ou moins remarquable du foie; enfin, c'est une fièvre qui est en soi tantôt inflammatoire, tantôt nerveuse ou putride, et qui peut prendre à la fois tous ces caractères.

Le typhus se distingue *de la fièvre maligne*, parce que la malignité, lorsqu'elle tient à un affaissement prompt et subit de la force vitale, ainsi que l'indique le sens du mot, n'est pas nécessairement contagieuse, et n'est en général qu'un symptôme qui peut accompagner chaque espèce de fièvre, et même le typhus lorsqu'il a un cours anomal.

Il se distingue *de la fièvre nerveuse pure* et

de la fièvre asthénique proprement dites qui peuvent être aiguës ou lentes, en ce que, quoique ces fièvres débutent avec une véritable faiblesse vitale et les accidens nerveux qui lui sont ordinaires, elles ne sont point contagieuses, et n'offrent sur le système nerveux affecté que quelques accidens particuliers de cette contagion, comme par exemple, la stupeur et plusieurs autres que nous décrirons plus tard dans le tableau du cours du typhus. L'exanthème établit peut-être lui-même quelque différence aussi bien que les exacerbations périodiques qui sont plus particulières aux fièvres nerveuses simples.

Il se distingue *des fièvres putrides*, parce que le caractère de putridité de ces fièvres n'est que symptomatique, et qu'il peut se rencontrer dans le cours de toute espèce de fièvre, et accompagner même le typhus contagieux dans ses états d'anomalie. Mais, au reste, tant qu'il n'y a pas de typhus, il n'y a point de contagion, et cet état ne paraît être alors, à tous égards, qu'un scorbut aigu.

Il se distingue *des fièvres bilieuses ardentes* qui, pendant qu'elles sont simples et légitimes, non-seulement ne recèlent aucune contagion, mais se distinguent encore par leurs accidens caractéristiques, et principalement par l'absence des symptômes nerveux. Elles indiquent aussi, en général, un état d'oppression des forces bien plus qu'une faiblesse réelle.

Il se distingue enfin *de toutes les fièvres* que nous venons de mentionner et de toutes celles qui pourraient avoir avec lui quelque ressemblance, par certains symptômes essentiels et prédominans, et par une marche particulière et déterminée. Ces phénomènes, je le répète, seront décrits plus amplement dans une autre section, et je les ferai ressortir autant que possible parmi les autres phénomènes accidentels.

Je crois avoir évité par ce moyen toute méprise, et avoir suffisamment distingué la faiblesse symptomatique des fièvres et la fièvre asthénique, du typhus proprement dit ; et avec ces deux mots *typhus contagieux* avoir dit assez pour l'intelligence et la clarté de cet objet qui, jusqu'ici dans les écrits des *Cartheuser* (1), des *Chr. Reil* (2), des *H. Meier* (3) et de plusieurs autres, ou ne présente pas le degré de lumière nécessaire, ou a été considéré sous d'autres points de vue.

Je suis loin de méconnaître le mérite que quelques auteurs modernes, surtout *Chr. Mayer* (4), *Jos. Franck* (5). *P. Sterneberg* (6) et quelques

(1) De Typhomania. Fr., 1756.

(2) Pathologia Typhi acuti. Hal., 1792.

(3) Diss. de Typho. Wurc., 1804.

(4) Specimen pract. de remed. in morb. contag. Vindob. 1806.

(5) Reisen, II, th.

(6) E. *Horns* Archiv. für mediz. Erahr. VII. B. 1. H.

autres

autres ont acquis dans l'explication de cette maladie et dans sa distinction d'avec les autres fièvres asthéniques; mais c'était en quelque sorte une voix dans le désert. En général les Anglais, principalement *Campbell* (1), *J. Stephenson* (2), *M. Jearne* (3), et *D. Bachanan* (4), paraissent déjà avoir eu des idées plus saines sur le typhus, pendant que l'école de Brown s'efforçait avec autant de prétention que de suffisance, d'expliquer les fièvres contagieuses au moyen de la doctrine de l'excitation. Peut-être qu'une monographie complète de cette maladie excitera plus d'attention et obtiendra des résultats plus parfaits et plus convaincans.

J'ai conservé la dénomination de *typhus*, parce que ce mot est réellement le plus convenable et le mieux choisi; qu'en outre, il remonte jusqu'à l'époque des médecins grecs les plus anciens, et qu'il exprime le phénomène le plus constant de cette maladie. Cette expression n'entraîne après elle aucune prévention particulière, aucune théorie forcée, ni aucune méthode curative hypotétique, comme les noms de fièvre *putride*, *nerveuse*, *bilieuse*, etc. Enfin, elle n'emporte en soi

(1) Beobacht. über den Typhus. A. d. engl. Altenb., 1788.
(2) Diss. de Typh. Edinb., 1776.
(3) Diss. de Typho. Edinb., 1778.
(4) A Treatise upon the Typhus fever. Baltim., 1789.

aucune considération principale sur les caractères différens de la maladie suivant ses périodes, mais elle s'applique à chaque période et à chaque caractère de cette fièvre, qui, d'ordinaire, sont différens suivant les diverses époques de la maladie.

Pour rendre plus précise, maintenant, l'idée générale du typhus contagieux, et pour pénétrer dans la nature intime de cette maladie, il est nécessaire, avant tout, de porter son attention sur ce qui distingue la matière contagieuse.

Cette matière contagieuse, sans avoir égard aux modifications accidentelles et aux variations que l'on observe dans ses effets, est non-seulement plus ou moins maligne, mais elle se montre encore avec diverses propriétés essentielles.

On peut, d'après les différens degrés d'intensité remarquables, et les modifications de cette matière contagieuse, diviser convenablement le typhus *en malin* et *en ordinaire*.

Le *typhus pestilentiel*, le *typhus oriental* (ou la peste ordinaire), et peut-être aussi le *typhus occidental* (ou la fièvre jaune d'Amérique), appartiennent à la première division. Ces maladies offrent un caractère plus fort de malignité, et le climat paraît tellement modifier la matière qui les produit, que quelques-uns de leurs accidens, surtout l'exanthème, qui, dans les fièvres typheuses en général, est le plus variable,

s'écartent des accidens ordinaires du typhus européen. Mais la typhomanie et l'affection du foie sont les seuls caractères constans et communs.

Le *typhus ordinaire* qui est particulier à l'Europe, se montre communément dans sa marche avec moins de malignité ; il n'est pas aussi aigu ni aussi dangereux, et ses symptômes sont en général plus doux. On doit comprendre sous cette division, mais seulement comme autant de variétés, *le typhus d'hôpital* ou *de lazareth*, *la fièvre des prisons*, *celle des camps*, *le typhus des vaisseaux* et *des villes assiégées*, et celui qui se développe primitivement par la réunion d'un grand nombre d'individus, et qui, en se répandant sur beaucoup d'hommes, devient ou *endémique* comme la fièvre de Hongrie, ou *épidémique* comme quelques fièvres *malignes*, *putrides*, *pétéchiales*, etc. Lorsque ces fièvres se répandent par contagion, elles ne sont autre chose que le typhus ordinaire, et alors, elles sont aussi contagieuses. C'est de ces maladies que Frascator (1) dit, *sunt febres mediæ quodammodo inter vere pestilentes et non pestilentes majoribus etiam nostris cognitæ.*

La consomption des bêtes à cornes ou la peste de ces animaux, peut à tous égards être com-

(1) De Morb. contag., lib. 2, cap. 6.

prise dans l'une ou l'autre des divisions que nous avons assignées, et n'est qu'un typhus qui se répand de même par contagion, et offre chez ces animaux des modifications particulières. J'invite, à cet égard, les artistes vétérinaires à faire une application convenable à leur art, de ce que je dirai ici sur le typhus de l'homme.

J'ai traité du typhus pestilentiel, il y a plusieurs années, mais je n'ai pu m'étayer que d'un bien petit nombre d'observations particulières, exactes, parce que je n'avais eu occasion de voir que quelques exemples de cette maladie sur les frontières de la Turquie.

Ce que j'écris sur le typhus ordinaire, est fondé sur une multitude d'observations exactes que chaque médecin peut comparer aux siennes, puisque cette maladie n'est pas rare dans la pratique. Je les choisis, à la vérité, pour la plupart, parmi les observations de typhus d'hôpital et des prisons, parce que c'est celui que j'ai vu le plus fréquemment, tandis que celles que j'ai pu recueillir sur les autres variétés du typhus, sont bien moins considérables. Mais j'ai lieu de croire que ce que je dirai ici sur les premières, peut facilement s'appliquer à toutes les modifications de cette maladie.

SECTION II.

Ancienneté et histoire du Typhus. Ses effets sur l'espèce humaine.

Si on compare ce qui a été dit dans la section précédente sur la nature de cette maladie, avec le mot *typhus*, pris dans le sens que les anciens y attachaient, on voit évidemment que cette maladie, désignée ici sous le nom de *typhus contagieux*, et que nous avons principalement en vue de distinguer, soit par rapport au diagnostic, soit par rapport au traitement des autres espèces de fièvres analogues, a été connue des plus anciens médecins grecs, et que sa nature intime avait fixé leur attention particulière.

Il règne à la vérité dans les écrits d'*Hippocrate* (1), une confusion frappante au sujet des cinq espèces de typhus qui y sont rapportés. Mais la description du premier, du second, et du troisième typhus, et principalement le tableau fidèle d'une maladie qu'on trouve dans les *ouvrages avoués* d'Hippocrate, sous le titre de maladies popu-

(1) De internis affect., sectio 3.

laires (1), prouvent que le typhus contagieux, avec tous ses différens symptômes essentiels, et son cours particulier, avait déjà été observé dans tous les temps.

Si l'on considère également les causes qui produisent cette maladie (causes dont nous traiterons plus bas), qui ont pu et ont dû être dans tous les temps ce qu'elles sont aujourd'hui, il n'y a point de doute que le typhus ne soit aussi ancien que l'espèce humaine, ou du moins, que les premières traces de civilisation ou de la réunion des hommes en société.

Comme cette maladie est contagieuse, et que les principes et les espèces de contagion ont de tout temps été les mêmes, il n'y a point de doute que le typhus n'ait pu se montrer souvent, surtout dans les pays chauds, sous la forme de maladies populaires régnantes. Et si les anciens n'ont rien dit sur la propriété contagieuse de cette maladie, c'est probablement parce qu'elle leur était inconnue; car il faut remarquer que pendant plusieurs siècles, et dans ces derniers temps, on cherchait encore dans l'air les causes de la peste d'Orient, tandis qu'on érigeait avec le plus grand succès des établissemens de désinfection.

Ainsi le typhus contagieux a pu facilement,

(1) De morbis popular., lib. 2 et 3.

pendant plusieurs siècles, exercer ses ravages, et se montrer tantôt comme sporadique, tantôt comme endémique, d'autres fois comme épidémique, suivant ses modifications diverses, et conformément aux dénominations et aux idées reçues à ces époques. C'est ce qui est arrivé.

Plusieurs maladies contagieuses qui ont désolé l'espèce humaine et qui s'offrent dans l'histoire sous le nom de peste, appartenaient ou à la peste d'Orient ou à d'autres maladies populaires épidémiques, et n'étaient autre chose qu'un typhus contagieux ordinaire plus répandu.

Sans prétendre faire parade d'érudition, soit en histoire ou en littérature, et sans me donner la peine de rapporter toutes les pestes décrites qui n'étaient que le typhus ordinaire, je ne citerai que la peste ainsi nommée, qui, dans l'année 1528, ravagea toute l'Italie, et enleva seulement parmi les troupes françaises plus de vingt-un mille hommes (1), et qui, d'après toutes les descriptions et d'après son origine, n'était qu'un typhus des camps. La maladie qui régna dans l'armée de l'empereur Charles-Quint, l'an 1552, pendant le siège de Metz, décrite aussi sous le nom de peste (2); la peste qui parut en Hongrie,

(1) *Math. Unzer.* Catoptron Loimodes S. de lue pestifera, libri 3. Hall., 1615.

Item *Fracastor.* de Morbo contag.

(2) *Andr. Gratioli.* Commentarii de Peste. Venet, 1576.

l'an 1566, et qui, sous le nom de *febris hungarica* ou *pannonica*, se répandit dans une grande partie de l'Europe (1); la peste de Misnie, en 1574, celle du Danemack, de 1613 et 1652 (2), celle de Leyde, en 1669 (3), et plusieurs autres, n'étaient encore qu'une contagion du typhus ordinaire.

Une multitude innombrable d'épidémies observées sous diverses modifications, et désignées, d'après les différens symptômes prédominans, tantôt sous le nom de fièvre putride, tantôt sous celui de fièvre maligne, dyssentérique, etc., n'étaient aussi que le typhus. A cet égard, jetons un coup d'œil sur les derniers temps.

L'épidémie de fièvre putride qui régna dans Vienne, depuis l'année 1757 jusqu'en 1759, et qui a été si bien décrite par *J. G. Hasenoehrl* (4), était un typhus contagieux. La fièvre putride épidémique, qui dès l'année 1771 et 1772, causa une si grande mortalité dans toute l'Allemagne et dans Vienne, et qui a été décrite par *Fauken*, *Langswert*, *Jagemann*, *Huter*, *Melch Œttinger*,

(1) *Dan. Sennert*, de Morbo hungarico.

(2) Ad *Lebenwald* Chronik aller denkwürdigen Pesten. Nürnb., 1615.

(3) *Sylvii de le Boe*, Prax. med. tract. 10.

(4) Hist. med. morbi epidemici S. febris petechialis, quæ 1757, usque 1759, Viennæ grassata est. Vindob., 1763.

Mayer Boehemer, *Kesler*, *Schebalt*, *Opitz*, et plusieurs autres, était également le typhus contagieux.

Je prouverai par la suite que toute violente épidémie doit dégénérer enfin en typhus contagieux. C'est pourquoi il arrive aussi que la faim et les calamités de la guerre traînent après elles une grande mortalité provenant des maladies contagieuses, ou comme on le dit vulgairement, de la peste. La calamité est alors à son plus haut degré.

Ils sont encore présens à la mémoire les malheurs qu'ont produits les guerres dans ces dernières années par la mortalité à la suite des contagions. Après les campagnes de 1793 et 1794, les maladies contagieuses désolèrent l'Allemagne (1), et elles se renouvelèrent dans les années 1796 et 1797. Après la campagne de 1805, une contagion meurtrière parcourut toute la Galicie, la Moravie, la Bohême, la Hongrie, l'Autriche, et pénétra dans l'Allemagne et dans la Russie. Une maladie analogue parut dans les environs de Varsovie et dans une grande partie de la Prusse; elle se dirigea vers le nord, ainsi que l'assure

---

(1) *H. Rennebaum*, Hist. morbi epid. contag., anni 1793 et 1794 a Francogallis captivis culmbacium delati. Erl., 1796.

J.-C.-G. Schafer über das 1793, in und um Regensburg herrschende nervenfieber.

A. F. Hecker (1), et produisit des ravages presque aussi considérables que la peste dans le Levant et dans les Indes Orientales. C'est ainsi qu'en général un grand nombre de maladies sont presque toujours les suites de la guerre.

Dans l'été de 1809, pendant que je rédigeais cet ouvrage, se montrait déjà au commencement de la guerre une contagion générale analogue, qui menaçait de devenir dangereuse pour l'avenir. Le germe s'en développa en partie par l'encombrement des logemens des militaires, en partie par la mauvaise situation des camps, et enfin par les hôpitaux même, d'où elle se répandit ensuite par les évacuations et les différentes marches des convalescens, de manière à produire les plus grands ravages. On pouvait suivre et décrire la direction qu'avait prise cette maladie, par la route qu'avaient tenu ceux qui en étaient infectés.

On peut ainsi appeler justement avec Hufeland, *peste de guerre*, ces maladies qui se rattachent aux malheurs de la guerre, et dont la contagion occasionne une dépopulation considérable. Elles sont toujours produites par des typhus contagieux, dont les ravages les plus effrayans commencent souvent, ce qui est plus affligeant encore,

---

(1) Uber die Nervenfieber, welche in Berlin, 1807. Herrschten.

lorsque la paix est déjà faite depuis long-temps entre les peuples.

Diodore trace, dans l'histoire, un tableau extrêmement simple du *typhus des camps*, qui porta ses ravages dans l'armée des Carthaginois au siège de Syracuse (1).

Néanmoins, sans le concours de la guerre ni de l'influence de ce fléau terrible de l'humanité, le germe d'un typhus contagieux peut également se répandre parmi les hommes et y occasionner une mortalité considérable.

Si l'on prend maintenant en considération toutes les remarques que nous avons faites jusqu'ici, et si l'on jette un coup-d'œil sur tous les siècles, et sur les millions d'hommes qui ont été les victimes du *typhus contagieux*, on voit que cette maladie a contribué à la dépopulation, bien plus que la peste même qui, quoique plus maligne en soi, est cependant bien plus rare.

Ainsi le typhus contagieux est avec la petite vérole, la scarlatine, le croup, le catarrhe épidémique, la phthisie et la peste, une des sept têtes de l'hydre cruelle qui dévore l'espèce humaine, qui menace sans cesse de porter, surtout en Europe, les calamités et la mort, et qui en général cause la plus grande mortalité.

---

(1) Biblioth. hist., lib. 14, cap. 70, 71.

On a déjà trouvé des moyens puissans d'éteindre la petite vérole, et nous devrons à l'expérience de voir par la suite le genre humain délivré de cette maladie. La peste d'Orient n'est plus aussi meurtrière qu'autrefois ; on sait la tenir éloignée de nous, et étouffer dans son germe ou dans son développement, celle qui s'échappe d'Occident. Il est vrai que nous ne détruirons jamais tout-à-fait le typhus, parce que son développement peut chaque jour se reproduire sur notre sol ; mais il est en notre pouvoir d'en arrêter la propagation. Toutefois nous avons à nous reprocher de ne nous en être pas suffisamment occupés, et il est temps de cesser de croire d'avoir assez fait pour l'humanité, lorsque nous nous sommes occupés seulement de guérir l'individu. Nous avons trop généralement négligé d'empêcher la propagation d'une semblable maladie. Pour moi je garantis la vérité de ma doctrine sur le typhus et sur la possibilité d'en étouffer le germe chaque fois qu'il se développe.

En général, je regarde comme de la plus grande utilité les efforts des médecins pour éteindre ou étouffer les maladies contagieuses ; attendu que traiter un individu malade, n'est pas faire autant que de conserver la santé à mille ; qu'il est prouvé, que non-seulement les maladies contagieuses, le plus grand fléau de l'espèce humaine, et la plus grande cause de dépopulation, menacent pres-

que d'une destruction totale ; mais encore, ce qui est plus touchant, plus triste et plus épouvantable que toutes les autres circonstances, qu'au moyen de cette maladie, dans la société de l'homme avec l'homme même, le frère avec le frère, le père avec les enfans, les enfans avec leurs parens, etc., se communiquent réciproquement la contagion, et que trop souvent l'accueil fraternel et charitable des malades atteints du typhus, la pitié la plus sincère, et les soins les plus tendres sont involontairement récompensés par la contagion, la maladie et la mort du bienfaiteur.

Ces réflexions ont singulièrement excité ma persévérance à faire des recherches infatigables sur les maladies contagieuses. J'ose espérer aussi que mes efforts à cet égard, du moins relativement à la maladie contagieuse dont je traite ici, ne seront pas tout à fait sans utilité pour l'espèce humaine.

SECTION III.

Division préliminaire du Typhus contagieux.

Pour donner un tableau précis du typhus contagieux, et en général pour éviter toute confusion dans la classification, l'étiologie et le traitement de cette maladie, il est nécessaire d'abord d'en faire une division exacte, et de traiter ensuite en particulier de chacune de ces divisions.

Le typhus se divise et se distingue d'abord, en *typhus contagieux communiqué* et en *typhus originaire.*

Le *typhus communiqué* est celui qui attaque un homme en santé ou déjà malade, mais qui, dans ce cas, ne dépend pas de cette maladie et n'a d'ailleurs aucun rapport avec elle, et qui résulte seulement de la communication soutenue d'une matière contagieuse particulière qui, pendant la fièvre, se régénère et se fortifie dans le corps humain, de manière à pouvoir se répandre ensuite sur d'autres individus. A cet égard, le typhus communiqué peut s'unir accidentellement avec une autre maladie, sans en dépendre essentiellement. Il peut être simple ou compliqué, mais re-

lativement à son origine dans ce cas, il est toujours essentiel et produit par contagion.

Le *typhus originaire*, au contraire, est celui qui se développe spontanément au moyen de toute autre maladie et à certaines conditions requises, sans être produit par aucune contagion préalable, mais qui peut ensuite se répandre sur d'autres individus par une contagion subséquente. Ainsi le typhus originaire est toujours en soi une maladie secondaire, qui non-seulement est produite par une autre maladie, mais qui ne paraît jamais tout à coup chez un homme sain.

Comme la raison nous apprend, quand même l'expérience ne le confirmerait pas, que toute matière contagieuse communiquée doit avoir quelque part son origine primitive; le miasme contagieux du typhus, moins inconnu que les autres, se développe à la suite d'autres fièvres, de manière qu'on peut en décrire et en expliquer la marche, et qu'au moyen des circonstances requises, il peut, comme nous l'avons déjà dit, se reproduire tous les jours.

Il est toutefois essentiel de distinguer avec la plus grande précision dans le typhus originaire, tout caractère de faiblesse et tout état nerveux qui seraient symptomatiques, et dans lesquels le danger de la contagion n'est qu'une chimère, tandis qu'il est réel dans le typhus.

J'indiquerai par la suite les circonstances qui

font que la matière de la contagion se développe durant l'état de faiblesse de la fièvre, ainsi que les signes qui la font reconnaître, et au moyen desquels le caractère du typhus contagieux pourra être facilement distingué des fièvres dites nerveuses putrides, qui ne sont point contagieuses.

Enfin, le typhus contagieux se divise en *régulier* et en *irrigulier*.

Comme le typhus, surtout lorsqu'il est communiqué par contagion, est une maladie essentielle qui provient d'un miasme constant et uniforme; il offre aussi dans son cours naturel, lorsqu'aucune cause extraordinaire ne le dérange, une uniformité constante dans ses symptômes, ses périodes, etc., comme la petite vérole et les autres fièvres exanthématiques essentielles qui peuvent, par la contagion, reproduire leurs analogues. Dans ce cours ainsi ordonné, il peut être appelé *typhus régulier*.

Mais si des causes extraordinaires, et dont il sera parlé plus bas, agissent sur le typhus, de manière à troubler sa marche ordinaire, alors il changera de nature, il deviendra irrigulier ou anomal.

Je présenterai maintenant le typhus contagieux sous ses divers points de vue et sous ses différentes formes, mais je commencerai par décrire l'état primitif et naturel du typhus simple et régulier communiqué par contagion, et je renverrai les exceptions et les complications à une autre

section,

section, où elles seront mieux développées et plus faciles à comprendre. Enfin, je donnerai quelques considérations générales sur le typhus originaire.

Je n'admets point la division du typhus en aigu et en chronique, parce que j'envisage cette maladie dans un autre sens, c'est-à-dire, dans le sens de son caractère contagieux, et parce que la fièvre lente nerveuse (qui n'est très-souvent que la fièvre pituiteuse ou la fièvre catarrhale des humoristes, tout au plus avec des accidens nerveux ou de faiblesse), n'est point contagieuse; tandis que le typhus contagieux, au contraire, est toujours aigu, lors même que les accidens qui l'accompagnent sont quelquefois modérés.

SECTION IV.

Description du Typhus simple régulier, communiqué par contagion.

Comme toutes les fièvres contagieuses exanthématiques, telles que la petite vérole, la rougeole, la scarlatine et la fièvre pestilentielle, le typhus contagieux a son cours régulier déterminé par la nature de la matière contagieuse, et ses accidens qui, quoique en petit nombre prédominant néanmoins sur tous les autres symptômes caractéristiques et généraux de la fièvre, sont aussi en rapport avec la manière d'agir de cette matière.

Cette marche régulière des symptômes caractéristiques dans chaque période, peut être particulièrement observée et démontrée dans le typhus, comme dans les autres fièvres contagieuses essentielles :

1°. Si cette maladie attaque un sujet auparavant sain.

2°. Si elle est produite par contagion.

3°. Si elle est simple dans son cours et sans complication d'autres maladies.

4°. Si on n'observe principalement aucune cons-

titution épidémique spéciale qui se tienne sous son empire.

5°. Si on la laisse abandonnée à elle-même, ou si du moins on ne trouble point la régularité de son cours par des remèdes héroïques.

6°. Si elle n'est dérangée par aucune méthode violente de traitement, et si on évite sous le rapport du régime et de son influence accidentelle tout ce qui pourrait accroître son intensité et lui imprimer une fausse direction.

Je peux, d'après une multitude d'observations soigneusement recueillies, donner du typhus contagieux régulier, et pour ainsi dire naturel, une description qui ne sera point empruntée des livres, mais fondée sur la considération exacte et répétée de la maladie elle-même. Cette description toutefois s'accordera avec celles qui nous ont été transmises, sous d'autres dénominations, par quelques bons observateurs, surtout par *Huxam*, *F. Sauvages*, *Pringle*, *G. Hasenoehrl* et *Curt Sprengel*.

Le typhus simple et produit par contagion, parcourt, jusqu'au rétablissement d'une santé parfaite, huit stades ou périodes. S'il se termine par la mort, il est clair que ces périodes diminuent de nombre. Chacune d'elles a son caractère particulier, suivant les accidens de la maladie, ainsi que ses limites déterminées. Je vais les examiner ici l'une après l'autre.

PREMIERE PÉRIODE.

Époque de la Contagion.

Cette période ne dure vraisemblablement qu'un moment, pendant lequel le poison contagieux est transporté dans le corps humain en santé, de manière à y prendre racine et à manifester ensuite plus tôt ou plus tard ses effets préjudiciables.

Il n'y a aucun signe frappant par lequel on puisse saisir et reconnaître l'action du miasme contagieux sur l'économie animale au moment de l'infection. Quelques personnes, des médecins même, ont avancé qu'ils savaient déterminer l'instant de la contagion par des sensations particulières, par une sorte de commotion électrique, par l'impression d'un souffle léger extérieur d'une vapeur méphitique, etc. (1). Mais ceci ne paraît être que le fruit d'une imagination frappée, et je pense que dans ces cas l'infection était déjà terminée,

(1) *Ambroise Paré* se trouvant auprès du lit d'un pestiféré, et examinant sur ce malade un bubon et deux charbons, sentit une vapeur âcre et violente qui lui monta dans le nez. Il fut saisi subitement d'une lipothymie et tomba sans connaissance : il lui survint des éternumens qui furent suivis d'une hémorrhagie nazale, et à laquelle il attribue d'avoir été délivré de la contagion. (*Œuvres. Paris*, 1561. *In-fol.*, *liv.* 21; *de la Peste*, *chap.* 12.) (*Note du trad.*)

et que ces sensations et le découragement dépendaient de l'altération de l'irritabilité et devaient se rapporter à la période d'opportunité.

J'ai toujours fait exactement attention à ce qui se passait en moi auprès du lit des malades atteints de typhus, pour savoir si je n'éprouverais aucune sensation étrangère dépendante de la contagion : je l'ai contractée, et je connais le malade qui me l'a communiquée, sans avoir distingué ou ressenti aucune impression particulière par cette contagion.

L'analogie des phénomènes des autres contagions à cet égard, indique aussi que dans le moment même de la contagion, il ne se passe dans le corps humain aucun changement sensible. Personne ne connaît jamais l'instant où l'infection lui arrive, et il serait à désirer que nous puissions toujours le savoir et le reconnaître.

Il me paraît cependant, mais ce n'est qu'une conjecture, que le sentiment particulier d'une chaleur vive apparente des malades, qui semble augmenter sous la main des personnes qui les touchent, pourrait avoir quelque rapport avec la contagion par contact immédiat. Quoi qu'il en soit, ce sentiment n'est pas dû à une véritable augmentation de chaleur, puisque l'application du thermomètre, comme le remarque si justement *Curt Sprengel,* n'indique qu'un bien moindre degré de chaleur. Dans un contact médiat, ce

sentiment manque aussi tout à fait, et tel paraît avoir éprouvé un certain bien-être dans l'endroit même qui avait été le siège primitif de la contagion.

SECONDE PÉRIODE.

Époque de l'Opportunité.

Je comprends sous ce titre, d'après le sens ordinaire des modernes, cet état, où seulement des avant-coureurs de la maladie se font remarquer même au milieu d'une légère apparence de santé.

Ces avant-coureurs du typhus n'ont aucun caractère; ils consistent seulement, comme dans toutes les fièvres, dans certains phénomènes généraux d'une indisposition, tels, par exemple, qu'un changement dans l'humeur ou le caractère, l'insouciance, l'affaiblissement des désirs, une lassitude plus considérable après l'exercice, un sommeil non réparateur, etc. Peut-être la fétidité de l'haleine, le tremblement des mains, plus souvent le vertige, une commotion douloureuse et subite dans les membres comme une commotion électrique, une douleur fort incommode des lombes, un serrement du creux de l'estomac, sont-ils encore les phénomènes les plus constans de cette maladie considérée dans cette période?

Comme cet état *prodromal* entre la contagion et l'invasion proprement dite peut durer quelque temps, ainsi qu'il a coutume de le faire, il n'est pas possible de le déterminer exactement, parce qu'on ne connaît jamais le moment précis de l'infection. Par l'inoculation artificielle, on ne le reconnaîtrait pas mieux que dans l'inoculation de la petite vérole, où cette période s'écarte tout-à-fait de celle de la contagion naturelle. Mais d'après quelques observations, j'ai lieu de croire que cette période n'est jamais plus courte que de trois jours, et qu'elle ne va pas au-delà de sept.

On ignore si le virus contagieux du typhus reste un certain temps sans action dans le corps humain, comme le fait, par exemple, le virus de la rage, et s'il éclate ensuite tout-à-coup, ou si ses effets acquièrent de l'intensité d'une manière lente et successive. Il paraît toutefois qu'on peut conclure, d'après l'état des choses, que les symptômes de l'opportunité sont plus apparens vers les derniers jours qui précèdent l'invasion de la maladie.

TROISIEME PÉRIODE.

Époque de l'invasion ou du commencement de la Fièvre.

Elle débute, comme toute espèce de fièvre en général, par une tension douloureuse et incom-

mode de la tête, des horripilations dans le dos, un frisson entremêlé de bouffées de chaleur, et par les autres phénomènes concomitans, comme la couleur de la peau d'un pâle bleuâtre, la chair de poule, des tremblemens, la soif, des angoisses, etc. Joignez à cela l'abattement général, le découragement, etc. Les malades perdent la gaîté, cherchent le lit, le repos et la chaleur.

Comme le frisson du typhus contagieux que j'ai éprouvé me prit durant un entretien public qui devait me retenir une grande partie de la nuit, et que par convenance je ne pouvais pas suspendre, je fis, pour surmonter cet état, des efforts qui m'ont convaincu qu'une force intérieure, pour résister à l'abattement, agit d'une manière puissante dans ce cas.

Au reste, ces horripilations sont extrêmement fortes, comme elles ont coutume de l'être, au commencement de toute fièvre violente. Elles président à l'invasion du typhus, dont le malade ne peut ensuite être débarrassé que par une crise. Leur durée n'est guère que de six heures au moins, et de douze au plus.

QUATRIEME PÉRIODE.

Époque inflammatoire.

J'aurais pu l'appeler aussi *catarrhale inflammatoire exanthématique*, ou période d'*irritation*,

ou d'*ébullition*, suivant l'expression des anciens médecins. Mais comme je ne m'attache qu'à la considération empirique de cette maladie, que j'évite volontiers et à dessein toute dénomination qui se rapporte à des théories hypothétiques, et qui pourrait conduire à des méthodes de traitemens arbitraires, et comme j'aime mieux toute dénomination qui ne désigne que les caractères saillans et constans des maladies, et qui puisse indiquer la méthode de traitement convenable et confirmée par l'expérience; j'appelle cette période, *période inflammatoire.*

Elle dure sept jours, et elle forme ainsi le premier septenaire de cette maladie.

Considérations générales sur cette Période.

Je donne à cette période le nom d'inflammatoire, parce qu'elle l'est réellement, ainsi que les observations suivantes pourront le prouver.

1°. Il n'y a point dans cette période de véritable faiblesse des forces vitales; elles semblent au contraire jouir de plus d'activité et d'énergie, ou bien elles sont seulement *enrayées*. Les phénomènes qui ont coutume de paraître dans les fièvres inflammatoires, et en général dans les maladies de ce genre, se manifestent aussi dans la période dont il s'agit; tels sont: le pouls fréquent, plein, fort, tout au plus resserré, jamais réellement

faible, la force réelle, mais modérée des mouvemens musculaires, une turgescence générale avec rougeur, la langue blanche et humide, l'oppression de poitrine, la peau halitueuse, l'urine rare, rouge, ardente, le ventre paresseux, le type de continuité sans aucune rémission apparente, et même l'aspect couenneux du sang, ainsi que *J. Lind* et *Milman* l'ont démontré.

2°. La cause antécédente, le miasme contagieux, qui doit agir sans doute sur le corps humain comme un stimulus violent et étranger, ne peut guère produire au commencement qu'un véritable état d'irritation ou d'inflammation et qui pour aussi court qu'il puisse être, n'en est pas moins réel et inévitable. Cela est parfaitement confirmé par l'analogie. Toutes les fièvres, ainsi que toutes les maladies contagieuses sans exception, montrent au commencement un caractère inflammatoire ; telles, par exemple, que la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, la coqueluche, la siphilis, la gonorrhée, la rage, et la fièvre pestilentielle même.

3°. La méthode curative qui est applicable à cette période, le prouve encore parfaitement : car s'il ne faut pas un appareil antiphlogistique rigoureux (du moins dans le cours régulier du typhus), un traitement en quelque sorte passif est toujours de la plus grande efficacité. Ici toute excitation serait nuisible, et les moyens doux ou

rafraîchissans sont si utiles, que le bon état des malades dans les périodes suivantes; et pendant les crises, paraît en dépendre directement. Ainsi, la raison et l'expérience confirment de tous les temps, l'utilité d'un traitement antiphlogistique modéré dans cette période de la maladie, et les modernes, s'ils ne veulent pas méconnaître les observations les plus simples, se décideront en faveur de cette méthode (1).

Enfin, l'examen du caractère inflammatoire de cette période peut seul terminer parfaitement les nombreuses disputes qui se sont élevées parmi les médecins empiriques, au sujet de la faiblesse et de l'irritation dans les maladies; car chacune des méthodes de traitement opposées peut avoir sa valeur, si l'on considère convenablement et sous d'autres conditions, les diverses périodes de la maladie et ses caractères prédominans.

Au reste, le caractère inflammatoire dans la première période du typhus, se trouve lié exactement avec un exanthème particulier, comme cela arrive dans toutes les autres fièvres exanthématiques contagieuses. Mais l'état inflammatoire s'offre toujours avant l'exanthème. Quoique ce soit un phénomène constant de toutes les

---

(1) *Voyez* A.-J. Marcus Entwurf einer specielen Therapie Nürnb.

fièvres contagieuses exanthématiques, ainsi que du typhus contagieux, du moins dans sa marche ordinaire, le caractère inflammatoire de la première période ne porte jamais l'empreinte d'une fièvre inflammatoire simple et légitime; il se mêle tellement avec les accidens d'affection catarrhale ou gastrique, et paraît tellement compliqué de ce double état, qu'il n'est pas rare que l'une ou l'autre de ces formes prédominantes de la maladie, en rende le diagnostic très-difficile au médecin peu habile, ou qui n'a pas encore acquis assez d'expérience. Cette circonstance mérite d'autant plus d'attention, qu'elle a déjà donné lieu à des erreurs sans nombre dans le traitement de cette espèce de fièvre.

Les accidens *d'un état catarrhal* dans cette période du typhus, se manifestent clairement, par la rougeur, l'inflammation légère, et les larmes des yeux (*oculi pulverulenti*), par l'engorgement des cavités nasales qui sont remplies d'un mucus d'abord limpide, ensuite visqueux, qui se dessèche plus tard, et s'éclaircit enfin de nouveau dans toute sa masse et dans la capacité des fosses nasales; par des phénomènes analogues de la bouche, de l'arrière-bouche, de la gorge même et de la trachée-artère, etc. Quelquefois il s'y joint de la toux, de l'oppression de poitrine et par conséquent une légère péripneumonie. Plus souvent encore, des hémorragies nasales, des in-

flammations légères ou superficielles de la gorge, indiquent aussi combien dans cette période, les organes muqueux de ces parties ont coutume d'être affectés.

Ces accidens sont un effet immédiat du typhus contagieux chez l'homme et même chez les bêtes à corne. L'homme est de plus sujet à des affections catarrhales ordinaires qui consistent dans des douleurs particulières répandues dans tous les membres (1).

En général, comme les autres fièvres contagieuses offrent une période d'inflammation catarrhale qui précède l'exanthème, et que toute con-

(1) Il est probable que les douleurs qui accompagnent les affections catarrhales ne sont pas seulement particulières à l'homme, et que l'animal doit aussi en éprouver dans des affections de ce genre, quoique nous ne puissions pas en reconnaître l'existence. Cela tient à la manière dont nous pouvons apprécier les symptômes des maladies. En général, il faut distinguer les symptômes que nous pouvons saisir par l'application immédiate des sens de ceux dont l'existence n'est démontrée que d'une manière médiate, c'est-à-dire, sur le rapport des malades même. Par exemple, parce qu'un animal ne se plaint point et ne peut se plaindre des douleurs qu'il éprouve, en conclurait-on qu'elles n'existent point? L'analogie dans ce cas doit faire présumer qu'elles ont lieu. Je pense donc que M. *Hildenbrand*, pour rendre sa pensée plus claire, aurait pu dire : « L'homme se plaint en outre, dans les membres, de douleurs particulières qui se rencontrent souvent dans les affections catarrhales. » (*Note du trad.*)

tagion animale a une action particulière sur les membranes du nez et de la gorge, de même le typhus nous présente des dispositions et des phénomènes analogues.

Les accidens gastriques dans le typhus (excepté le cas d'une complication gastrique accidentelle), ne sont jamais que consécutifs de l'affection catarrhale avec laquelle ils sont tellement liés, que vraisemblablement ils ne sont autre chose que cette affection elle-même, dans laquelle le dérangement des secrétions et de l'absorption, forme dans les premières voies un amas de pituite qui donne naissance aux embarras gastriques, aux nausées, aux vomissemens, à la blancheur et à la saleté de la langue, au dégoût, au trouble des excrétions intestinales, etc.

Jusqu'à quel point l'état d'irritation du foie, suivant qu'il est plus prochain ou plus éloigné, et l'altération de la bile qui s'en secrète, contribuent-ils à l'accroissement des accidens gastriques? Nous en parlerons dans la suite.

J'ai donné d'abord un aperçu général du typhus dans cette période, afin d'examiner ensuite avec plus de soin et plus d'attention chaque symptôme en particulier que je rapporterai maintenant d'après les observations les plus exactes, et afin de pouvoir fournir par ce moyen la preuve que dans cette période, le typhus manifeste un caractère d'irritation fébrile avec des accidens d'un état ca-

tarrhal et exanthématique, sans être accompagné d'aucun caractère nerveux ou de faiblesse.

On voit par ce qui précède, et l'on verra plus clairement encore par ce qui va suivre, que cette période, par le caractère d'irritation ou d'inflammation qui la distingue, indique que le système lymphatique est affecté d'une manière sensible, et que c'est sur cet état qu'on peut fonder facilement l'existence prochaine des accidens nerveux. Mais chez les sujets faibles et âgés, le caractère catarrhal et inflammatoire est quelquefois extrêmement léger et presque imperceptible par les raisons qu'il est facile de comprendre.

Description des accidens de la Maladie dans cette Période.

Au frisson et au développement proprement dit de la fièvre, succède une chaleur fébrile remarquable, sensible au tact et fatigante pour les malades, mais avec ce sentiment particulier, que toute partie découverte éprouve des frissons, et que celles qu'on couvre soigneusement accasionnent, au contraire, de l'anxiété et une chaleur inquiétante. La soif et l'appétence des boissons froides et acides, accompagnent constamment cet état.

Ordinairement les sens externes dans cette circonstance sont encore peu affectés, excepté peut-

être celui du tact. Les facultés de l'ame ne sont aussi affectées que d'une manière indéterminée. Les désirs s'affaiblissent chaque jour davantage, mais ils sont encore guidés par un certain instinct, et quoique le système nerveux, dans ce moment, paraisse n'être atteint d'aucune manière particulière, cependant les accidens céphaliques se montrent déjà assez nombreux et très-caractéristiques. La tête est extrêmement pesante, elle est néanmoins plutôt prise d'un sentiment d'ivresse et de malaise que de douleur, et le vertige est peut-être le symptôme le plus constant (1).

---

(1) Ce que l'auteur dit ici sur l'état des organes céphaliques n'appartient en aucune manière à l'état inflammatoire, même catarrhal, ce sont des accidens de l'état nerveux; en sorte que ces deux états se trouvent confondus dans ce que M. d'Hildenbrand appelle période inflammatoire. Cependant, d'après lui, chaque période a ses limites déterminées; comment donc concilier cette contradiction dans la distinction exacte de ces périodes? Peut-être que l'auteur rapporte ici un trait qui appartient à ce qu'il appelle *typhus* irrégulier? ou bien dans le typhus le plus régulier, les périodes ne sont pas tellement tranchées, qu'il ne se rencontre quelquefois des phénomènes de l'une parmi les phénomènes de l'autre, ce qui arrive surtout quelquefois aux époques où elles se succèdent, et passent de l'une à l'autre. Toutefois il y a dans le typhus un caractère général qui se rencontre à un degré plus ou moins considérable dans chaque période et qui tient à l'altération générale de la sensibilité et de l'irritabilité, sans exclure pour cela la division établie pour les périodes;

Dans

Dans cette circonstance, les nausées et les vomissemens plus fréquens; qui ne manquent presque jamais d'avoir lieu, même avec une langue propre, me paraissent être plutôt une conséquence de ce vertige que l'effet de l'irritation contagieuse sur l'estomac. L'état d'irritation du foie peut aussi y contribuer. Ces accidens ne sont point d'origine gastrique, à moins que l'estomac ne se soit trouvé rempli outre mesure avant le développement de la fièvre, ou que pendant la fièvre même, il n'ait été surchargé de beaucoup de boissons dans les vues d'éteindre la soif.

Les autres phénomènes du typhus, dans ce premier développement, sont les accidens ordinaires et généraux d'une fièvre inflammatoire sans affection locale (toutefois les accidens d'un état catarrhal exceptés); le visage est rouge, animé, la langue est plus blanche que chargée, la peau est halitueuse, l'urine rare, plus rouge et plus brûlante, les selles à peu près naturelles, le pouls plein, vite, jamais roide, ni tout-à-fait libre, la plupart du temps déprimé, et avec une dilatation de l'artère constamment plus marquée, tandis que la contraction est peu prononcée; espèce

---

Ce caractère est celui dont M. Hildenbrand parle plus haut, et qui deviendra plus intense dans la période nerveuse, proprement dite. (*Note du traducteur.*)

d'orgasme qui consiste dans une grande expansion, et une faible contraction.

Tel est l'état des malades le premier jour après l'invasiou du typhus.

Le second jour, après une nuit sans sommeil, inquiète et agitée, quelques-uns des premiers accidens de la maladie s'appaisent un peu pour faire place à d'autres. Les vomissemens et quelquefois les nausées disparaissent ou diminuent, et la chaleur augmente. Déjà des avant-coureurs du délire commencent à paraître, surtout à cause de l'insomnie. Mais quoique quelques malades paraissent dormir, ils sont dans une agitation violente intérieure; la pesanteur de tête s'accroît au point qu'elle passe à la stupeur dans laquelle les sens sont émoussés; les bourdonnemens d'oreilles se montrent avec les lésions des fonctions de l'ouïe; le vertige fait des progrès remarquables, et les malades ne peuvent se soutenir debout, sans tomber de faiblesse ou de malaise; les yeux deviennent plus rouges; les accidens de l'état catarrhal dans les fosses nasales et l'arrière-bouche, augmentent; les membranes muqueuses de la langue, de la gorge, sont plus engorgées que dans l'état de santé; la déglutition est plus pénible; l'oppression de poitrine plus forte et simulant la péripneumonie; la toux est souvent fatigante; les hypochondres, surtout le droit, sont tendus et douloureux; douleur dans les membres, particu-

lièrement au gras des jambes et aux articulations des doigts. Le même sentiment incommode est produit aussi dans les régions lombaire et dorsale; la force vitale est encore modérée; mais les phénomènes morbifiques de l'organe cutané, des excrétions, et du pouls, ainsi que la fièvre en général, parviennent à un degré un peu plus élevé que les jours précédens.

Le troisième jour de la maladie, ce sont les mêmes accidens qui augmentent dans un degré presque imperceptible; mais jusqu'à présent il n'y a point de rémission ni d'exacerbation alternatives marquées, autres que celles qui ont lieu ordinairement le soir.

Aux signes caractéristiques et pathognomoniques de la maladie pendant les trois premiers jours qui sont les plus constans, au milieu même d'une multitude d'autres phénomènes variables, et qui servent à assurer le diagnostic du typhus contagieux, appartiennent : la stupeur et le vertige, qui ne diffèrent point de l'ivresse produite par les boissons enivrantes, ou par les poisons narcotiques. *La rougeur des yeux, les accidens de l'état catarrhal, la péripneumonie, l'affection du foie, l'abattement des membres avec une tension douloureuse au gras des jambes et aux doigts*, sont cause que cette fièvre a été considérée comme rhumatismale par quelques médecins qui n'ont pas eu égard aux autres phénomènes de la mala-

die, et qui l'ont traitée comme telle. Il est vrai qu'elle est quelquefois si légère, qu'un médecin sans expérience ne peut point distinguer quelle espèce de fièvre il a à combattre.

A tous les phénomènes essentiels du typhus, dans cette période comme dans toutes les autres, se joint aussi une *répugnance invincible* de la part des malades à exécuter le moindre mouvement, quoique la force musculaire ne soit pas extrêmement affaiblie; et il en résulte une foule d'autres phénomènes, tels par exemple que l'action pénible de la parole, le silence absolu sur lequel on souffre si l'on n'est provoqué à se plaindre par les questions des personnes environnantes, la lenteur dans les réponses, dans l'action de montrer la langue, etc.

On voit par-là que le typhus contagieux, même dès les premiers jours, se distingue de toutes les autres espèces de fièvres.

Au quatrième jour qui forme la moitié du premier septenaire, se montrent déjà des avant-coureurs de crises, mais qui ne sont pas extrêmement parfaites, et ne produisent qu'un certain soulagement, ou plutôt une rémission de la fièvre sans terminaison décidée.

Il survient ordinairement une hémorragie nasale en petite quantité, mais qui est toujours accompagnée d'un soulagement momentané des ac-

cidens céphaliques. Le sang s'y montre encore consistant et épais.

Presque dans le même temps, il paraît une rougeur extraordinaire à la superficie du corps, c'est-à-dire, sur l'organe cutané, qui forme l'exanthème.

Cet exanthème et l'hémorragie reconnaissent vraisemblablement une cause commune et unique, savoir, la pléthore des petits vaisseaux capillaires, d'où dépendent, non-seulement une dilatation et une rougeur des vaisseaux cutanés, mais encore de petits épanchemens dans le tissu cellulaire qui ne sont autre chose qu'une hémorragie interne de ces petits vaisseaux.

L'absence d'accidens analogues dans les organes internes également affectés, fait présumer que cette turgescence se prononce bien moins dans les parties internes et les viscères, excepté peut-être dans les poumons et les intestins, que sur l'organe cutané.

Dans le premier cas, lorsque la simple dilatation et la turgescence des vaisseaux cutanés se rencontre avec une distribution imparfaite des sucs, il se développe un exanthème tacheté de rouge. De même que l'organe cutané chez l'homme dans l'état de santé, offre quelquefois une couleur rouge inégalement répandue et en quelque sorte marbrée qu'on observe surtout par un froid, modérée lorsqu'elle devient bleuâtre, de même se présente quelquefois dans le typhus

l'exanthème tacheté de rouge. Toutefois, il s'y développe très-facilement de petites élevations de pustules rouges analogues au pourpre, ainsi que de petites vésicules appelées *sudamina.*

Cet exanthème, que je pourrais appeler pourpré, puisqu'il en a toutes les propriétés, s'observe à la surface du corps, au visage même, et surtout aux parties qui sont plus particulièrement échauffées, comme au dos, aux reins, à la poitrine, au haut des cuisses et des bras. Il est d'autant plus abondant que les yeux sont rouges. Il a été pris par plusieurs médecins pour le véritable pourpre, et quelquefois la fièvre pourprée pour un typhus : ce qui a donné lieu sans doute aux disputes sur la contagion et la non-contagion du pourpre.

L'exhalation cutanée qui a lieu durant l'exanthème et qui s'interpose entre l'épiderme et la peau, est cause sans doute de la séparation de l'épiderme, et contribue, lorsque cette matière ainsi que l'épiderme se dessèchent dans une période plus avancée de la maladie, à la desquamation et à la chûte des cheveux pendant la convalescence.

Mais dans le second cas, lorsque de petits épanchemens de sang se rencontrent avec une turgescence générale de l'organe cutané, entre l'épiderme et la peau, ils forment ce qu'on appelle les *pétéchies* avec ou sans rougeur pourprée. Ainsi les pétéchies qui, dans cette période, sont seulement rouges ou de très-petites échymoses, n'ap-

partiennent point aux phénomènes indispensables du typhus, et ne se développent que d'après certaines conditions. On ne les trouve pas non plus fréquemment dans chaque malade atteint de typhus, et il ne faut pas les confondre avec les piqûres de puces, ainsi que cela est très-facile, surtout lorsqu'on les rencontre ensemble. Mais souvent on les remarque facilement là, où on ne les cherche pas avec précaution.

Non-seulement elles ne sont d'aucun indice particulier de la contagion, comme l'ont cru mal à propos quelques médecins (car le typhus même, dans cette période, est à peine contagieux); mais encore dans un cours plus avancé, et lorsqu'elles deviennent d'une couleur et d'une grandeur plus considérables, elles sont peu soupçonnées de pouvoir répandre la contagion. La matière des pétéchies n'est propre ni à l'inoculation, ni à la propagation artificielle de la maladie; et il paraît, en général, que c'est une loi de la nature que le mucus animal, le pus et la lymphe soient le véhicule des miasmes contagieux, particulièrement de ceux qui forment de nouveau des humeurs analogues dans les exanthèmes qui se déclarent.

Enfin il faut encore remarquer, comme *F. de Sauvages* l'a rappelé avec tant d'exactitude, que les exanthèmes tantôt *tachetés*, tantôt *glanduleux* ou tuberculeux, sont plus particuliers au typhus en général; et que, de même que les charbons et

les bubons sont les exanthèmes propres de la peste, de même les parotides appartiennent plus particulièrement au typhus, et ont une certaine relation avec l'exanthème dont nous venons de parler, par la raison que le système lymphatique ou glanduleux est en général dans un rapport de fonctions avec l'organe cutané : c'est dans le moment même de l'exanthème tacheté du typhus que naissent les parotides symptomatiques, ou du moins le germe qui doit les produire par la suite.

Il est vrai que les parotides ne se montrent pas constamment dans chaque typhus; mais parce qu'on ne les aperçoit pas dans un degré modéré de la maladie, ou qu'on ne peut pas toujours les distinguer d'une manière frappante, on ne doit pas en conclure qu'elles n'existent point réellement: car, par des recherches plus exactes, on trouve ces glandes (ainsi que quelques autres glandes lymphatiques), véritablement atteintes de gonflement, d'enflure, de tension et de douleurs particulières, comme le prouvent alors à tous égards, chez les malades atteints du typhus, la difficulté d'ouvrir la bouche, l'altération de l'ouïe, le bourdonnement des oreilles, et leur écoulement abondant dans quelques cas, lors même que le gonflement incommode et douloureux de ces glandes n'est point sensible à la vue.

Après l'éruption de l'un ou de lautre de ces exanthèmes, le typhus et son caractère prédo-

minant restent encore plusieurs jours dans un état invariable. Aux cinquième, sixième et septième jours de la maladie, non-seulement l'exanthème qui s'est développé reste le même, mais encore les autres accidens de la maladie ne changent pas d'une manière sensible, et la fièvre se soutient encore avec les caractères prédominans d'un état inflammatoire. Ilfaut remarquer néanmoins que la péripneumonie, à l'époque de l'apparition de l'exanthème, offre toujours une certaine diminution; et quoiqu'elle se rencontre en général avec lui, elle est dans un rapport inverse. Les accidens du catarrhe disparaissent aussi tout-à-fait à cette époque.

La marche générale de cette période septenaire mérite une attention particulière.

Le typhus qui, dans cette période, offre en général un caractère saillant d'inflammation, observe, abstraction faite des redoublemens qui ont lieu pendant la nuit, un cours en quelque sorte continu. Mais si l'on aperçoit des exacerbations et des rémissions alternatives, cela n'arrive qu'accidentellement et par quelque circonstance particulière. Toutefois les exacerbations critiques ont lieu exactement à la fin du troisième et au commencement du septième jour, plus tard encore à la fin du dixième et au commencement du quatorzième, et elles sont suivies de rémission.

On n'observe pas non plus dans le typhus des

attaques périodiques d'exacerbation sous le type quotidien, tierce ou double tierce, ce qui le distingue surtout de toute fièvre nerveuse continue qui n'est point contagieuse.

CINQUIEME PÉRIODE.

Époque nerveuse.

Vers la fin du septième jour, à une exacerbation extrêmement remarquable, succèdent une crise imparfaite et un soulagement apparent qui ne dure souvent que quelques heures et qui commence la cinquième période de cette maladie avec des accidens nouveaux. Il se produit de même sans aucun frisson préalable, une nouvelle chaleur fébrile, ou plutôt ce n'est qu'un accroissement nouveau de la chaleur, durant laquelle le caractère inflammatoire antécédent, ainsi que les accidens exanthématiques disparaissent tout-à-fait.

J'appelle cette période qui, dans un cours régulier, dure jusqu'au quatorzième jour, *période nerveuse*. Elle embrasse le second septenaire du typhus.

Toutes les circonstances qui pourraient autoriser la dénomination de fièvre nerveuse ou de caractère nerveux dans les fièvres, s'offrent ici de manière à justifier également la dénomination

de cette période. Maintenant le système nerveux est principalement affecté, et la faiblesse générale qui auparavant n'était que trompeuse et fausse, peut devenir réelle : cependant cela n'arrive pas toujours. Les phénomènes saillans de cette période sont évidemment d'un caractère nerveux, quoique le typhus conserve encore son caractère constant et spécifique qui est très-distinct de tous ceux des fièvres nerveuses non contagieuses.

Tout état nerveux qui, dans les fièvres continues, est présenté par les partisans de Brown avec tant d'emphase comme produit par la faiblesse, n'est communément autre chose que ce stade nerveux du typhus.

Considérations générales sur cette période.

Le caractère particulier de cette période parvenue à l'état nerveux, peut être facilement éclairé par les remarques suivantes :

1°. Les phénomènes qui manifestaient d'une manière frappante un état inflammatoire ou d'irritation disparaissent, ainsi que les accidens soit catarrheux, soit exanthématiques concomitans, sans toutefois que la fièvre elle-même se termine ou que l'état des forces s'améliore. Les nouveaux accidens qui se développent, directement opposés à ceux de la période précédente, et qui parviennent à cet état qu'on a coutume d'observer dans

les fièvres nerveuses, le prouvent clairement; car maintenant la turgescence des organes externes et internes se dissipent davantage, la force vitale s'affaisse dans les organes moteurs, le pouls est plus faible et en général moins fréquent, la peau et la langue deviennent sèches, la chaleur ardente, l'urine plus pâle et plus claire, les selles plus fréquentes et plus liquides. Le type de la fièvre change aussi, en tant qu'il est un peu mieux caractérisé, quoique les exacerbations et les rémissions ne soient pas plus nombreuses que dans les périodes précédentes.

2°. L'analogie aide à expliquer ce passage à un état nerveux. En effet, toutes les fièvres exanthématiques et surtout les fièvres contagieuses, ont dans une période plus avancée, une tendance particulière vers un état nerveux.

3°. Une méthode débilitante, dans cette période, est évidemment préjudiciable et dangereuse. Au contraire, toute espèce d'excitation modérée, quoiqu'elle ne soit pas indispensablement nécessaire, est moins désavantageuse, et peut même être favorable aux crises salutaires.

4°. Presque tous les accidens de la maladie à cette époque, du moins les accidens prédominans indiquent une affection spéciale du système nerveux. Néanmoins cet état dans le typhus a un caractère particulier qui le distingue du caractère nerveux pris dans le sens ordinaire :

quoi qu'il en soit, j'aime mieux l'appeler état *nerveux*, qu'état de *faiblesse.*

Le désordre des facultés de l'entendement et le délire qui l'accompagne, la stupeur des sens, la lésion de la sensibilité et de l'irritabilité musculaire, les tremblemens, les soubresauts des tendons, les convulsions, les crampes, les spasmes, etc., sont les indices certains d'un état nerveux. Ils se montrent à un plus faible degré, lorsque le typhus observe un cours benin et régulier. Mais on serait induit à erreur et à de fausses indications, si on croyait que ces accidens dépendent toujours uniquement d'une faiblesse réelle du système nerveux, et qu'ils doivent être combattus par un traitement excitant. Le cas n'est pas moins fâcheux, lorsque dans les accidens nerveux (hors l'état de fièvre), nous employons une méthode excitante et un traitement empirique, fondés seulement sur ce que peuvent offrir de séduisant les noms de *remèdes nervins* et les idées favorites accréditées chaque jour davantage sur une prétendue faiblesse de nerfs et de l'excitation; d'ailleurs la véritable nature de ces accidens ne consiste point dans une faiblesse réelle, et dans ce cas, comme dans l'hystérie et dans d'autres espèces de maladies nerveuses, une méthode de traitement passive et quelquefois même une méthode débilitante, sont plus convenables. Nous voyons des exemples

frappans d'accidens nerveux de ce genre, dans l'ivresse portée à un haut degré, dans l'empoisonnement par les narcotiques, dans l'apoplexie sanguine et la paralysie qui l'accompagne, dans une multitude de spasmes ou de convulsions des personnes sanguines et robustes.

Je pense que les accidens nerveux qui accompagnent ces divers états, ou la faiblesse même qui se développe dans tous les cas pendant cette période du typhus, ne dépendent pas d'une faiblesse réelle, mais plutôt d'un état trompeur de débilité qui a coutume de se montrer très-souvent dans les fièvres, parce que les forces vitales sont enrayées; tel est le cas du typhus dont la faiblesse apparente peut provenir de l'oppression de la force vitale occasionnée par la contagion, tandis que les accidens nerveux ont une toute autre source.

Quelques documens peuvent servir à confirmer encore cette opinion.

1°. Dans le cours ordinaire de cette maladie, les crises favorables contribuent davantage à la guérison que tous les remèdes qu'on peut employer; par conséquent, la nature doit avoir assez de force pour produire ces crises qui ne peuvent avoir lieu que par la réaction des forces vitales, ce qui suppose qu'elles n'étaient point éteintes, et qu'il n'existait point de faiblesse réelle.

2°. Quelquefois les crises salutaires ont lieu malgré l'emploi d'une méthode débilitante, ainsi qu'on peut l'observer dans la pratique de quelques médecins, qui, considérant cette maladie comme une fièvre bilieuse, la traitent depuis le commencement jusqu'à la fin, par des adoucissans et de légers évacuans, et ne sont pas toujours malheureux dans leur traitement.

3°. La force vitale, et surtout la puissance motrice de tels malades dans cette période, ne sont pas plus particulièrement affaiblies que chez les buveurs, par exemple, où l'on observe une inertie difficile à vaincre, mais qui n'est pas tout-à-fait insurmontable. Dans l'un et l'autre cas, les forces vitales sont gênées dans leur exercice et seulement enrayées.

4°. On peut, dans un cours modéré du typhus, durant cette période, observer quelquefois dans les battemens de l'artère une certaine plénitude du pouls, comme dans un véritable accroissement de force, ce que *Sauvages* regardait d'après *Hippocrate*, comme caractéristique dans le typhus.

Au reste, c'est ici la période où les puissances de la nature agissent avec le plus d'énergie pour combattre et éloigner la matière contagieuse, ainsi que pour chasser du corps les humeurs altérées et parvenues déjà au plus haut degré d'élaboration par le travail d'irritation de la période

antérieure. C'est ici comme une douce chaleur qui succède à un feu dévorant ; et on ne peut nier que les phénomènes chimiques de l'animalité ne jouent un rôle aussi important que celui qui se passe dans les phénomènes dépendans des forces vitales. On pourrait dire peut-être que le miasme contagieux enflammé et répandu dans tout le corps durant la période précédente, est poussé maintenant à la péryphérie, et cherche à se séparer, ou à se porter sur d'autres corps par communication. C'est surtout à cette époque que la puissance de contagion est plus énergique et plus parfaitement développée.

Description des accidens de la Maladie dans cette période.

Cette période, ainsi que nous l'avons déjà dit, commence vers le huitième jour de la maladie, après un changement remarquable quoique court et seulement de quelques heures dans les accidens de la maladie, et après un soulagement sensible pour les malades.

La nouvelle scène s'ouvre par un accroissement de chaleur que le malade éprouve, et qu'on peut apprécier par le tact. C'est cette chaleur ou l'intensité de la fièvre, qui sont cause des phénomènes nouveaux qui se développent.

La langue et la péryphérie du corps deviennent

nent sèches, l'organe cutané n'exécute plus ses fonctions; la peau est comme un foyer où la chaleur s'accumule et augmente sous la main des personnes qui touchent les malades, soit que ceux-ci enlèvent moins de calorique ou qu'ils en communiquent davantage. Le thermomètre n'indique presque aucun degré d'accroissement de chaleur chez les malades qui ressentent une chaleur brûlante; de même que cela a lieu dans la période précédente où la chaleur est moindre, et comme cela arrive aussi dans toute chaleur fébrile. Ce degré de chaleur au thermomètre de Réaumur, ne s'élève pas au-dessus de 32 degrés, ni au-dessous de 102 à celui de Fahrenheit, qui est le degré de chaleur ordinaire du corps humain en santé, ce qui prouve que la communication du calorique doit se faire d'une manière particulière dans l'état actuel de la peau.

L'exanthème cutané disparaît dans cette période, excepté les pétéchies, qui suivent le cours ordinaire de la maladie, qui augmentent, ou paraissent pour la première fois; mais dans le cours régulier du typhus, ce cas est extrêmement rare.

Dès la disparition de l'exanthème, l'épiderme se sépare de la peau, se sèche, devient rude et ridé, et empêche la transpiration et l'absorption cutanées; mais il se sépare tout-à-fait au moyen

des sueurs critiques et du rétablissement des autres fonctions de la peau , et il est remplacé par un nouveau.

Non-seulement la chaleur, la sécheresse et la soif acquièrent alors plus d'intensité, mais encore l'appétit est en général perdu et les facultés de l'intelligence oblitérées; de manière que les malades sont trop indifférens pour demander à boire , si on ne les y sollicite : cependant ils donnent à comprendre , et l'état de la bouche , la sécheresse de la langue qui est quelquefois racornie comme un morceau de bois, indiquent suffisamment qu'ils brûlent de soif.

La déglutition est difficile, soit à cause de la sécheresse, soit à cause de l'inertie des muscles; cependant les organes de la déglutition ne découvrent aucun changement remarquable à l'examen le plus exact, quoiqu'ils soient plus secs maintenant, et que par les accidens précédens de la maladie, ils aient perdu leur ressort naturel.

Les accidens de l'état catarrhal à cette époque sont aussi dissipés, quoique les cavités nasales soient encore obstruées par des matières muqueuses desséchées par la chaleur, ou par le reste d'un sang qui s'y trouve mêlé et qui donne à ces cavités un coup-d'œil fuligineux. (*Nares fuliginosæ*).

L'oppression de poitrine se dissipe également

à cette époque, et la respiration devient plus élevée et plus libre, quoique un peu plus fréquente. La toux cesse aussi, mais il se présente un mouvement convulsif du diaphragme qui produit le hoquet. Ce phénomène, dans le cours le plus modéré du typhus, manque rarement dans cette période.

Il se fait aussi des changemens remarquables dans le canal intestinal, qui se trouve d'ailleurs avoir de si grands rapports sympathiques avec l'organe cutané. Les intestins, à la vérité, paraissent manifester une inaction marquée ; mais je crois, au contraire, qu'ils sont dans une activité réelle, en remplacement des fonctions suspendues de l'organe cutané. Toutefois il se développe une disposition aux selles fréquentes et liquides qui sont extrêmement fétides et en quelque sorte putrides. Des douleurs d'entrailles, au moins légères, se manifestent infailliblement, et elles sont très-sensibles lorsqu'on exerce le tact sur le bas-ventre des malades ; elles sont dues à un état inflammatoire, tantôt léger, tantôt vif, des intestins, qui appartient aux caractères constans du typhus dans cette période ; car il ne manque jamais tout-à-fait, et on en trouve toujours des traces dans les cadavres. C'est à lui, plutôt qu'aux embarras du canal intestinal, qu'est dû le gonflement du bas-ventre, ou le météorisme, qui est un phénomène assez invariable du typhus dans cette période. C'est à lui, enfin,

qu'il faut attribuer la disposition si fréquente à la dyssenterie.

Il est possible aussi que l'état morbifique du foie et la bile altérée qui s'en secrète contribuent à cet état des intestins.

L'urine est, comme dans l'état nerveux ordinaire, plus abondante qu'elle n'a coutume de l'être dans les fièvres ardentes. Au lieu d'être rouge et brûlante, elle est, au contraire, pâle, claire, ou peu trouble, et très-rarement sédimenteuse. Cependant sa nature, comme cela arrive hors l'état d'inflammation, est ici extrêmement variable, et on ne peut en conclure, sinon qu'elle n'indique jamais sous ce rapport un état inflammatoire.

Ce caractère de *variabilité* la rapproche aussi presque du pouls qui varie beaucoup lui-même, sous le rapport de la force, de la plénitude et de la vitesse. On peut remarquer réellement à différentes époques autant de pouls différens, ainsi que cela arrive toujours lorsque la force vitale, après une tension trop long-temps prolongée, menace de s'affaisser ou de s'éteindre. Toutefois il n'est en aucune façon aussi constamment faible, si vite, si petit et si tremblotant, qu'il a coutume de l'être dans un état de faiblesse vitale réelle. Au contraire, dans le cours régulier et modéré de cette période du typhus, il est très-souvent modérément fort, passablement

plein et libre, jamais petit, ni extrêmement faible, et, ce qui est bien étonnant, dans aucun rapport avec l'affaiblissement de la force vitale. Mais il est encore bien plus remarquable, que sa vitesse, en général modérée, ou bien sa lenteur, à raison de laquelle *D. Visone* refusait de comprendre le typhus au nombre des fièvres, paraisse aussi n'avoir presque point de rapport avec l'augmentation de la chaleur du corps. Néanmoins ce pouls offre toujours quelque chose de particulier que je pourrais à peine décrire: il est communément variable, relativement à la force des pulsations artérielles. Le battement n'offre quelquefois aucune contraction parfaite et franche, et il est, pour ainsi dire, plutôt dans une dilatation constante, de manière que le pouls se rapproche de l'état d'un pouls déprimé. Il paraît aussi qu'il se passe dans le sang même de l'artère, une agitation irrégulière qui ressemble au mouvement d'une eau qui bout, ou au bruissement de certains anévrismes. Au moyen d'une attention exacte et soutenue, on peut observer ce phénomène dans beaucoup de cas de cette maladie pendant cette période.

Les phénomènes morbifiques les plus importans du typhus, sont ceux qui constituent particulièrement l'*état nerveux*. Ils auraient mérité que je les eusse examinés les premiers; mais je

les ai renvoyés à la fin, pour leur donner plus de développement.

C'est un phénomène constant, essentiel et dépendant de la nature même du typhus contagieux, que le cerveau soit affecté d'une manière particulière durant le cours de cette maladie.

Dans la période précédente, cette affection consistait principalement dans l'affaissement des sens extérieurs, dans le désordre des facultés de l'entendement, et la stupeur, dans un sommeil agité et dans les lésions vagues des puissances motrices. Maintenant tous ces accidens se montrent à un plus haut degré et avec d'autres modifications.

Les forces vitales acquièrent en apparence une faiblesse remarquable; mais j'ai déjà dit que cette faiblesse apparente n'était qu'un défaut d'activité difficile à vaincre, comme chez les personnes ivres, qui peut cependant être surmonté par des efforts violens. Le mouvement involontaire des muscles paraît augmenter en proportion l'affaiblissement du mouvement volontaire; et à cette occasion se développent des tremblemens, des soubresauts des tendons, de légers mouvemens convulsifs, plusieurs sortes de spasmes, plus particulièrement aux muscles du cou et à ceux de la vessie. On se tromperait si

l'on prenait ces accidens comme dépendans uniquement d'une augmentation d'éréthisme ; car ils paraissent aussi lorsque le système nerveux est émoussé, ce qui est, en général, propre à cette maladie.

Les sens externes sont plus inégalement émoussés qu'auparavant ; la dureté de l'ouie augmente, la vue diminue, les sens de l'odorat, du goût, du tact, sont presque perdus, ainsi que tout sentiment.

Ainsi, les impressions qui viennent des sens externes étant imparfaitement perçues par le sensorium, il arrive que les malades qui s'exercent sur ces impressions rêvent sans dormir (d'*où résulte la typhomanie*), et que lorsqu'ils sont à demi-endormis, ils gesticulent sans cesse, ils délirent avec une singulière incohérence, sur des objets extérieurs, au milieu d'occupations continuelles d'impressions intérieures, confondant les uns avec les autres.

Il est singulier combien une impression dominante, et l'idée fixe et fantastique qui en résulte, tourmentent sans relâche le malade pendant tout le temps de la fièvre, et cause souvent des angoisses terribles par sa constante incommodité. J'ai été durant sept jours de mon typhus occupé à éloigner de mon poële un certain ornement qui ne me convenait pas ; comme il était placé vis-à-vis de moi et que je ne pouvais parvenir à l'éloigner, j'en étais continuellement tourmenté d'une ma-

nière cruelle. Un de mes élèves qui, peu de temps avant d'être frappé de la contagion, avait assisté à l'opéra connu sous le nom de *Miroir d'Arcadie*, jouait pendant tout le septenaire de la période nerveuse du typhus, le rôle de *Preneur de vipères*; et comme il devait avaler continuellement ces dégoûtans reptiles, il éprouvait des angoisses et des frayeurs inexprimables. Un autre avait, pendant la durée de sa maladie, l'affligeante idée qu'il n'était pas le seul malade, mais que tous ses camarades de clinique devaient l'être aussi (1).

C'est par-là que se distingue principalement l'état de stupeur frénétique du typhus, de tous les autres états analogues de stupeur ou d'ivresse, dans lesquels on ne rencontre pas aussi facilement d'idée fixe et continuelle.

Il est remarquable que, hors cette idée constante, les malades ne se rappellent jamais, ou très-rarement après leur guérison, ce qui s'est passé chez eux pendant la maladie, surtout durant

---

(1) Notre collègue le docteur Surguier qui a été une des premières victimes de la contagion, ne paraissait occupé, durant la période nerveuse, que d'une seule idée qui revenait sans cesse. Il répétait continuellement que l'Empereur lui avait intimé l'ordre d'évacuer son hôpital pour le 14 août, et qu'à cette époque, il devait avoir quitté le territoire de Vienne, comme s'il avait eu le pressentiment que ce même jour à huit heures du matin, il devait cesser d'exister. (*Note du traducteur.*)

la période nerveuse, quoiqu'il paraisse raisonnable de penser d'après quelques-uns de leurs signes durant la maladie, qu'ils avaient encore la connaissance, ou du moins des intervalles lucides. Ils ne délirent pas toujours, mais ce qu'ils font de raisonnable passe comme un songe ; je ne crains pas de comparer cet état au somnambulisme, et je pense que l'insomnie continuelle des malades jointe à la stupeur, ou un demi-sommeil non réparateur, sont les causes principales de ces phénomènes et de beaucoup d'autres. On m'a dit que lorsque j'étais dans le délire j'avais fait quelques dispositions raisonnables ; que j'avais disserté convenablement avec mon médecin, sur ma maladie, etc. ; ce que je ne me rappelle plus maintenant. En général on peut observer souvent des paroles très-conséquentes de la part des malades dans cette période, comme on les voit aussi répondre très-exactement aux questions qu'on leur fait ; ce qu'on n'a pas coutume de remarquer dans les autres délires fébriles, particulièrement dans l'inflammation essentielle du cerveau ou la phrénésie.

Parmi les faits nombreux de ce genre, je pourrais rapporter encore ici celui d'une juive de Galicie que je me rappelle particulièrement. Cette femme désirait avec beaucoup d'impatience, pendant qu'elle était dans le délire du typhus, d'avoir auprès d'elle son fils qui était éloigné de dix milles.

Elle le fit venir, le reçut avec les larmes de l'amitié et le bénit avec attendrissement; elle ne prit rien, par la suite, que de ses mains; et lorsque le délire fut passé, elle s'étonna de sa présence, lui demanda les raisons qui l'avaient amené, et elle sentit alors, pour la première fois, avec une véritable connaissance, la joie réelle d'une mère agréablement surprise.

Du reste, quoique dans cette période le délire soit plus considérable que dans la précédente, il est digne de remarque et de l'attention particulière des psychologistes, que même dans cet état confus, les facultés de l'ame les plus élevées sont souvent beaucoup moins affectées que celles qui sont plus rabaissées dans l'échelle de l'entendement. Les malades jugent mieux, par exemple, lorsque la mémoire est plus faible.

Enfin, ce qui concerne les désirs, ou la direction de la volonté des malades, dépend ici comme dans tous les cas, de l'état de l'esprit et des dispositions de l'ame; car les mouvemens de l'ame, dans cette maladie, sont, sans contredit, plus d'accord avec les impressions intérieures qui sont plus fortes, qu'avec les impressions extérieures. Toutefois l'ame en général est affaissée, et la faculté des désirs frappée d'une inertie analogue à celle de la puissance du mouvement. L'une et l'autre sont en effet causées par le miasme contagieux, et dans toutes les périodes de la maladie, par la stupeur

continuelle, ou vraisemblablement par l'état de compression du *sensorium commune*.

Cette indifférence des malades atteints du typhus pour tous les objets extérieurs, est si remarquable que, hors celui vers lequel se dirigent, dans tous les cas, les impressions internes involontaires, ils ne désirent rien, pas même la santé. Les facultés même de l'instinct sont suspendues.

Il n'y a peut-être pas de maladie, excepté l'apoplexie et la phrénésie essentielle, dans laquelle les malades soient moins sensibles à la douleur, et aussi véritablement indolens, et dans laquelle il soit plus aisé de mourir et de se séparer sans regret de ce qu'on a de plus cher. Le malade, dans ses idées, ne s'occupe que du présent, sans considérer le passé ni l'avenir, entre lesquels il ne peut établir un rapport. Il est comme une masse sans désir et sans volonté. On est obligé de le sommer de prendre ce qui peut lui être utile, comme de s'abstenir de ce qui lui serait nuisible.

La *stupeur* dans ses différens degrés et dans toutes les périodes de la maladie, est donc, en général, le plus essentiel, le plus marquant et le plus constant des phénomènes. Il ressemble parfaitement à l'ivresse, ainsi que nous l'avons déjà dit; et c'est de lui que paraissent dépendre tous les autres accidens de la maladie qui distinguent l'affection du système nerveux.

Cette stupeur qui se manifeste très-clairement par l'indifférence de l'ame sur les objets extérieurs, ainsi que par la position nonchalante et en quelque sorte immobile des malades, établit au premier coup d'œil, même pour l'empirique, un diagnostic certain du typhus, qu'on distingue souvent dans les hôpitaux par ce seul moyen, parmi un grand nombre d'autres maladies.

L'ensemble de tous les phénomènes que nous avons examinés jusqu'ici, forme le tableau de cette maladie dans la cinquième période. Ses accidens sont les mêmes aux huitième, neuvième et dixième jours, et l'on n'observe d'autres rémissions que celles qui suivent les exacerbations peu remarquables de la nuit.

A la fin du dixième jour, il se développe une exacerbation plus forte. La chaleur, la fièvre, et l'état nerveux acquièrent en quelques heures un accroissement bien marqué, auquel, après une sueur légère ou des selles copieuses, ou une urine moins chargée et plus abondante, succède une rémission remarquable qui est plus sensible au onzième jour, et qui se manifeste par une nouvelle chaleur fébrile plus forte et une affection nerveuse considérable.

Il y a cependant des cas où, dans le cours modéré et régulier du typhus, durant cette période, les accidens sont beaucoup plus faibles que nous ne les avons décrits ici. J'ai vu quelques malades

qui, pendant presque tout ce temps pouvaient rester hors de leur lit, ou du moins assis plusieurs heures de la journée. La stupeur était très-légère, mais ils étaient cependant, quoique éveillés, dans une sorte de *rêvasserie :* ce qui justifie ce que nous avons dit plus haut sur l'état du *sensorium commune.* Mais le degré de chaleur fébrile et la lésion de la force vitale étaient beaucoup moindres.

SIXIÈME PÉRIODE.

Époque de la Crise.

La maladie qui, pendant les sept jours de la période précédente, est parvenue à un certain degré d'intensité, diminue maintenant d'une manière très-prompte ; et il se fait, sans le concours immédiat d'aucun remède curatif ou de l'art, un changement qui décide du sort du malade, et qui, dans le cours régulier et modéré du typhus, apporte la guérison, à moins qu'il ne survienne des obstacles au moment de la crise.

Ordinairement vers la fin du treizième jour, paraît une exacerbation plus forte. La fièvre augmente d'une manière considérable, la chaleur devient plus ardente, les artères battent plus fort, le cerveau paraît plus affecté, et il survient un état soporeux particulier. Cependant vers la fin de la douzième heure de ce jour, ou au qua-

torzième de la maladie, la peau, auparavant sèche se dispose à la transpiration, et tous les vaisseaux exhalans de la superficie du corps paraissent s'ouvrir et se débarrasser de l'état de spasme qui les tenait bouchés : c'est-là le moment de la crise.

Quelques malades éprouvent de nouveau une hémorragie qui est rarement abondante, mais qui apporte un grand soulagement aux accidens cérébraux. S'il ne survient point d'hémorragie, il arrive du moins que le nez, auparavant sec, commence à devenir humide. Les croûtes noires et desséchées qui tapissent les cavités nazales antérieures et postérieures, ainsi que cette matière muqueuse qui quelquefois réunie en larmes compactes remplit ces cavités, se détachent au moyen d'une nouvelle humidité secrétée. Cela se passe rarement sans exciter un éternument fréquent, d'où le vulgaire a tiré cette remarque, que l'éternument est souvent un signe précurseur de guérison.

La langue s'humecte aussi, elle devient plus propre et plus rouge d'abord vers la pointe, et ensuite successivement vers sa base.

Quelquefois il se produit encore une expectoration facile, abondante, surtout si la poitrine a été d'abord attaquée, et si elle se trouve surchargée de matières muqueuses; mais on observe plus souvent des crachats qui ne proviennent que

des cavités nazales postérieures et de la gorge où se rassemble ordinairement, pendant tout le cours de la maladie, une pituite tenace qui se détache maintenant.

Dans ces cas, toute la surface de l'organe cutané se couvre d'une transpiration salutaire, et même d'une sueur universelle. Quoique cette sueur ne soit pas toujours la cause de l'amélioration générale des accidens de la maladie, elle en est, sans contredit, un puissant moyen; car par elle la peau se remet en rapport avec l'atmosphère, reprend les fonctions nécessaires à l'intégrité de la santé et au rétablissement de ce qui a été le plus troublé par la contagion.

Cette sueur, lorsqu'elle est véritablement critique et salutaire, a coutume d'être générale, uniforme, gazeuse et sans viscosité; elle se réunit en gouttes claires dans certains endroits, comme au front et à la nuque. Son odeur a quelque chose de spécifique qu'on ne peut décrire, et qui ne peut être comparée à aucune autre odeur.

L'urine qui pendant la période nerveuse de la maladie coulait avec beaucoup de difficulté, était pâle et transparente, s'évacue maintenant avec facilité, devient trouble, plus colorée, plus abondante et offre quelquefois un dépôt blanchâtre copieux, ou un nuage muqueux. Quoi qu'il en soit de toutes les évacuations critiques, l'urine mérite la plus petite considération.

Après les sueurs, les selles apportent dans cette maladie le plus grand et le plus fréquent soulagement. Ce serait une erreur de croire que cette évacuation est uniquement propre aux fièvres gastriques ; car les intestins étant avec la peau, qui joue un rôle si important dans le typhus, dans le rapport le plus intime, ils se suppléent en quelque sorte réciproquement, et les intestins transpirent, pour ainsi dire, aussi souvent que l'organe cutané.

Mais une diarrhée n'est pas toujours strictement nécessaire pour produire une crise salutaire ; car des selles liquides produisent quelquefois avec une facilité particulière le même soulagement.

Aussi les malades déterminent ordinairement le degré de soulagement produit par cette évacuation, ou peuvent apprécier toute évacuation salutaire, et qui donne, pour ainsi dire, le dernier coup à la maladie. Un médecin que j'ai traité du typhus, et qui dans son délire était extrêmement pusillanime, m'annonça sa guérison comme certaine pendant une évacuation dans laquelle il crut sentir se dissiper tous les accidens de la maladie. De même, dans le typhus pestilentiel les selles sont aussi souvent critiques. Un médecin qui avait eu la peste à Constantinople, le célèbre *Valli*, professeur à Mantoue, m'a assuré qu'il avait éprouvé une diarrhée pendant laquelle il

avait

avait senti disparaître par degré et à chaque selle, les accidens de la maladie.

Les crises qui ont lieu par des évacuations salutaires, et dans lesquelles les forces de la nature font bien plus que les efforts de l'art qui n'agit que d'une manière indirecte, conservent tous leurs droits dans le typhus, quoiqu'on l'ait souvent si hardiment nié, surtout lorsqu'il y a une faiblesse considérable. Les évacuations critiques peuvent être cause ou effet du soulagement qu'on éprouve, et dans le typhus elles se manifestent avec un soulagement frappant et instantané. Qui pourra le nier à moins qu'il n'ait vu ni observé des malades? On voit quelquefois ces changemens subits et salutaires s'opérer sans aucun secours de l'art chez des malades qui le jour précédent étaient en danger de mourir.

Ces crises décisives, dans le typhus contagieux, lorsqu'il observe un cours facile et régulier, ont lieu en général au quatorzième jour; et elles sont de nature à produire promptement la guérison ou la mort. Dans des cas bien plus rares, la crise amène la santé vers le seizième jour, mais alors elle n'est pas aussi promptement décisive, et il faut qu'elle ait été précédée d'un soulagement sensible au quatorzième jour. Il est probable aussi que dans ce cas des circonstances particulières ont troublé et retardé la crise, qui sans elles serait survenue au quatorzième jour, qui est l'épo-

que où tout typhus se termine, lorsqu'il n'est point dérangé de son cours ordinaire.

SEPTIEME PÉRIODE.

Époque de la Rémission.

La période de la crise, de même que celle de l'invasion, ne dure que quelques heures. Lorsqu'elle est salutaire, celle de *rémission* qui la suit est ordinairement sensible dans les douze heures; mais de la crise à la santé, il n'y a point de transition rapide. Ce passage se fait au moyen d'une rémission successive qui est très-spécialement distincte de la convalescence même, et qui ne ressemble nullement à l'opportunité qui précédait l'invasion; car dans la rémission on rencontre toujours quelques accidens particuliers qui tiennent au caractère spécial de la maladie précédente, quoiqu'ils soient bien moins nombreux et bien plus faibles. Dans la convalescence ces accidens disparaissent, et il ne reste que des symptômes généraux d'une sorte de malaise. C'est celle-ci, considérée comme passage immédiat de la maladie à la santé, qui a plus de rapport avec l'opportunité qui sert de passage de la santé à la maladie.

Il est permis, d'après l'analogie, de conjecturer plutôt que d'affirmer que dans cette période de la rémission, il survient encore de petites crises insensibles qui dissipent peu à peu les restes de la

maladie, et ramènent successivement la guérison, quoiqu'il ait précédé une crise en apparence décisive et instantanée. L'on peut presque admettre que cette rémission dure encore sept jours pleins.

Cependant c'est au moyen de cette crise décisive qu'il survient une diminution si rapide et si frappante des accidens de la maladie ; c'est d'elle que dépendent spécialement la rémission que les malades éprouvent, l'amendement des accidens les plus intenses et les plus dangereux, comme aussi la décision de leur sort.

Le premier accident qui disparaît de la manière la plus sensible est le délire. Les malades sortant comme d'un songe ou d'un état d'ivresse, la tête se dégage et quelques-uns même acquièrent instantanément leur connaissance parfaite. Cependant la mémoire est encore affectée d'une manière particulière, et ils ne se rappellent les choses passées qu'avec beaucoup d'efforts. On remarque leur étonnement lorsque l'illusion se dissipe.

Il se passe aussi du changement dans les affections de l'ame, et cette espèce d'indifférence que les malades éprouvaient auparavant, commence à se dissiper. L'œil et le regard deviennent plus vifs et plus dégagés ; les objets extérieurs commencent à intéresser ; les malades prennent plus de part à tout ce qui se passe ; l'insensibilité de l'ame se dissipe ; le sentiment de la reconnaissance,

de l'amour, de l'amitié, et tous les autres sentimens se réveillent et se montrent à un haut degré.

Le organes des sens externes reprennent leur activité comme lorsqu'on sort d'un profond sommeil; l'ouïe est encore affectée et le bourdonnement continue.

Tandis que le système nerveux reprend ses fonctions ordinaires, et que la force musculaire commence à s'exercer plus librement, les fonctions de la circulation se rétablissent, le pouls devient calme, uniforme, libre, quoique souvent faible comme dans l'état antérieur, et même dans l'état de santé; la transpiration et la chaleur du corps acquièrent de la douceur et de l'uniformité; la soif disparaît tout-à-fait, et l'on ne trouve plus de goût aux boissons qui étaient avant les plus agréables; l'appétit se développe, le sommeil revient, quoiqu'il ne soit pas encore celui de la santé.

Aux phénomènes de cette période appartiennent encore, un sentiment de faiblesse et d'accablement qui est plus incommode maintenant qu'il ne l'était dans la fièvre et durant la stupeur; l'abattement du corps, surtout des membres, qui indique dans le typhus que la stupeur vient de se dissiper et qui est un agréable avant-coureur de la rémission de la maladie; la fatigue après chaque mouvement et chaque effort de la part des malades; la pâleur et la chute des traits du

visage qui indiquent la disparition de la turgescence ; l'étonnement, les pesanteurs de tête, la difficulté continuelle de l'ouïe, et le bourdonnement des oreilles ; la faiblesse des facultés de l'entendement ; l'assoupissement fréquent sans sommeil réparateur ; une langue blanchâtre ou sale, un goût contre nature pour tout aliment qui a été désiré avec impatience ; une irritabilité particulière ; la disposition à la sueur et à la constipation.

Tel est l'état qui dure ordinairement sept jours après la crise ; cependant chaque jour un nouvel accident se dissipe, et les malades parviennent successivement à la guérison ; leurs forces augmentent peu à peu, de manière qu'ils peuvent rester hors du lit qu'ils abandonnent ordinairement avec plaisir ; le sommeil devient réparateur, le goût meilleur et l'appétit plus considérable : les malades acquièrent ainsi chaque jour plus de force de corps et d'esprit et éprouvent le désir de reprendre leurs occupations ordinaires.

Le bourdonnement des oreilles est l'incommodité la plus opiniâtre, qui se dissipe la dernière.

HUITIEME PÉRIODE.

Époque de la Convalescence.

La convalescence proprement dite ou le retour de la santé, suit la période de rémission, et c'est

alors que les malades se rétablissent ; car tous les phénomènes de la maladie sont tout-à-fait dissipés, sans que pour cela ils aient atteint encore à une guérison parfaite.

Les forces ne sont pas encore assez solidement rétablies ni assez soutenues ; le corps manque de subsistance, les chairs sont flasques, la peau flétrie, l'épiderme desséché se sépare sous forme d'écailles, les cheveux tombent aussi peu à peu, et les ongles se renouvellent ; ce qui prouve qu'ils ont souffert pendant la maladie une altération quelconque, de même que la chute de l'épiderme est l'indice de l'exanthème qui a précédé.

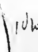
Non-seulement les plaisirs des sens et les désirs augmentent d'une manière sensible, mais encore, ils sont beaucoup plus étendus, de manière que leur satisfaction procure un sentiment de plaisir et un bien-être inexprimable. Le désir de manger s'élève jusqu'à l'appétit le plus vorace, et le pain est l'aliment qu'on préfère ordinairement. L'appétit vénérien est *morbifiquement* excité. Le malade qui était auparavant comme une masse s'anime et devient extrêmement sensible au plaisir des sens. On pourrait presque dire que personne n'a éprouvé de plaisir dans toute sa plénitude, s'il n'a pas été à même de ressentir ce qui se passe à l'époque de la convalescence de cette maladie ; mais tout se rapporte encore à une sensibilité et à une irritabilité exaltées.

Aux phénomènes de la maladie dans cette période appartient encore l'irrégularité des exacerbations. Il y a en général constipation, et suppression des menstrues chez les femmes; l'économie animale a besoin de beaucoup de sucs pour réparer la nutrition.

Dès que la nutrition et les forces sont réparées, les excrétions se rétablissent aussi, et on peut alors considérer le malade comme parfaitement guéri. Cependant il faut quelquefois l'espace de quelques semaines; car la convalescence à la suite de cette fièvre n'est pas aussi prompte que dans les autres.

Toutefois le convalescent parvenu à cet état est aussi-bien portant qu'avant la maladie; sa santé est plus solide, et il est souvent plus certain, non-seulement de ne pas contracter la même maladie, mais encore d'autres sortes de fièvres.

On voit quelquefois après le typhus, ainsi qu'après d'autres fièvres en général, des maladies chroniques extrêmement opiniâtres et dangereuses se dissiper heureusement et sans retour. Deux médecins militaires expérimentés, le docteur *Vaidy*, et le docteur *Roux*, m'ont dit avoir vu, le premier une hydropisie de poitrine, le second une goutte ancienne, disparaître tout-à-fait à la suite du typhus.



SECTION V.

Description du Typhus irrégulier communiqué par Contagion.

COMME la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, la fièvre pestilentielle et toutes les autres espèces de fièvres contagieuses, n'observent pas toujours un cours régulier et conforme à la nature de ces maladies; mais que par différentes causes, elles peuvent offrir beaucoup d'anomalies, quoique les miasmes contagieux aient, par leur nature, la propriété de produire les mêmes maladies avec leurs phénomènes ordinaires; de même le typhus contagieux ne se présente pas toujours aussi régulier, ni aussi naturel que nous l'avons décrit dans la section précédente.

Jusqu'ici nous n'avons vu que l'état anomal de la maladie; mais elle est susceptible d'offrir un grand nombre de variations dans lesquelles on remarque des accidens étrangers qui établissent une certaine confusion dans sa marche ordinaire. Je range dans cette cathégorie toute réunion de caractères ou de formes de maladies qu'on appelle complications.

La même matière contagieuse, suivant une foule de causes, peut produire des phénomènes différens dans différens individus, et occasionner les anomalies dont nous parlons. Les plus remarquables et les plus communes de ces causes sont :

1°. *La prédisposition des sujtes*, suivant qu'ils sont jeunes ou vieux, sanguins ou lymphatiques, faibles ou forts, lâches ou roides, plus ou moins irritables ou sensibles, mal disposés dans un ou plusieurs organes, atteints déjà de quelqu'autre maladie, différemment influencés par divers genres de vie, etc. La maladie, quoique produite par une matière contagieuse toujours uniforme, éprouve diverses modifications et des anomalies de la part des directions que ces causes particulières ont coutume de lui imprimer.

2°. *La constitution régnante.* Chaque maladie et principalement chaque fièvre, reçoit de la constitution régnante, ainsi que le démontrent des observations très-concluantes, des modifications particulières qui lui impriment les caractères principaux de cette constitution; les fièvres contagieuses bien plus que les fièvres sporadiques sont soumises à cette influence. Suivant que cette constitution est inflammatoire, ou bilieuse, ou de la nature des fièvres intermittentes, le caractère propre du typhus, surtout dans certaines périodes, est tellement influencé par ces

circonstances, que le type de la maladie en est changé, et qu'il faut avoir recours à d'autres remèdes ou à des médicamens plus énergiques. Toute épidémie, soit qu'elle provienne de la saison, de la température ou de toute autre cause, tient également sous sa dépendance, non-seulement le typhus contagieux, mais encore toutes les autres maladies qui se montrent en même temps. Mais s'il n'existe aucun caractère particulier de maladies régnantes, ni d'épidémies, le typhus reste plus ou moins simple et régulier.

3°. *L'influence défavorable*, résultant de la manière de vivre, du régime, ainsi que des phénomènes accidentels qui peuvent naître d'une foule de causes et d'actions diverses, et modifier ou altérer le caractère de la contagion ou du typhus lui-même déjà développé; alors on peut facilement perdre de vue la véritable direction de ces causes particulières, et recourir pour cette maladie à des méthodes de traitement tout-à-fait contraires.

Si ces causes agissent séparément, ou ce qui est le plus ordinaire d'une manière simultanée avec la cause principale qui est la contagion, la maladie peut prendre autant de directions, que de causes différentes agissent sur elle.

Maintenant pour donner une idée des anomalies qui se rencontrent dans les périodes du typhus, et pour éclairer le diagnostic de cette maladie

considérée sous ses différentes formes, j'exposerai succinctement celles qui sont les plus ordinaires.

Anomalies dans la Période d'Opportunité et de l'Invasion.

Dans ces deux périodes de la maladie, les phénomènes qui lui sont propres s'écartent peu du cours ordinaire. Il ne paraît, en général, aucun caractère particulier : ces phénomènes indiquent seulement une affection fébrile générale.

Dans la période d'opportunité surtout, où nous pouvons à peine déterminer les accidens ordinaires et primitifs, ainsi que leur durée, les anomalies doivent être comptées pour bien peu de chose.

Mais pendant l'invasion, ce qu'on remarque, à cet égard, dans le frisson ou dans la chaleur, consiste, en général, dans une augmentation d'intensité. Cependant il arrive quelquefois que le frisson, ou s'écarte peu de sa durée ordinaire, ou est si léger que la maladie semble débuter par une chaleur fébrile remarquable, sans être précédée de frisson. J'ai vu aussi d'autres cas où le frisson durait plusieurs jours ou revenait par intervalle, et se présentait comme une fièvre intermittente.

Anomalies dans la Période inflammatoire.

Les anomalies dans cette période sont si nombreuses et si frappantes, que le typhus en est

souvent dénaturé, et qu'il est extrêmement difficile d'établir son diagnostic. Les modifications qu'il offre dans ce cas sont innombrables ; cependant le caractère essentiel de la maladie se fait remarquer dans les premiers momens, et c'est delà qu'on peut déterminer la nature des moyens curatifs.

1°. *Le caractère inflammatoire est quelquefois extraordinairement intense.* La fièvre qui, dans cette période, se montre d'abord comme une inflammation catarrhale, paraît ensuite comme une synoque grave.

Elle consiste dans l'exaltation des forces vitales, dans une sorte de pléthore générale et une disposition inflammatoire de la masse du sang, sans aucune affection locale prédominante.

Mais dans quelques cas, il se présente des inflammations locales violentes dans lesquelles vont, en quelque sorte, se confondre les souffrances du malade, et les phénomènes propres du typhus.

Dans la tête, cet état inflammatoire est souvent si intense, que le délire devient frénétique, et la stupeur se change en apoplexie. J'ai vu des cas où l'inflammation de la gorge et les parotides paraissaient à un très-haut degré.

On observe aussi quelquefois du côté de la poitrine, une inflammation vive des poumons avec point de côté, crachement de sang, oppression considérable et les symptômes les plus graves qui

ont coutume de paraître dans cette affection locale.

Dans le bas-ventre, l'inflammation du foie, celle des intestins, ne sont pas des phénomènes très-rares, non plus qu'un état inflammatoire du péritoine, de la vessie, etc.

Dans tous ces cas, le médecin peut être facilement induit à erreur, et prendre le typhus dans cette période pour une fièvre inflammatoire essentielle avec une inflammation locale. Beaucoup de cas de fièvre inflammatoire qui, d'après un traitement mal approprié, ont dû prendre un caractère nerveux ou putride (ce qui est inévitable dans le typhus, quel que soit le traitement qu'on emploie), et certaines apparences de fièvres inflammatoires dues à un traitement excitant d'après le système de la faiblesse directe et indirecte, ont leur source dans cette erreur et dans la négligence de l'observation des maladies.

Quoi qu'il en soit, le praticien le plus exercé peut aussi méconnaître alors le vériable diagnostic. Les signes du typhus sont tellement cachés sous les symptômes prédominans de l'inflammation qu'il est difficile et presque impossible de le distinguer, surtout lorsqu'on n'est dirigé que par des connaissances superficielles sur la séméïotique. Le typhus, ainsi méconnu, est désigné sous la fausse dénomination d'inflammation de la vessie, du poumon, du foie, des intestins, etc.

Le soupçon sur l'existence d'une contagion, une opportunité plus longue qu'elle n'a coutume de l'être dans les fièvres inflammatoires, la stupeur et le vertige, le bourdonnement des oreilles, l'exanthème essentiel s'il se présente, et d'autres signes qu'il n'est pas facile de décrire, mais qu'on peut saisir par l'habitude seule d'observer cette maladie, sont les signes particuliers qui la font reconnaître. Lorsque le septième jour est passé, ces signes sont toujours plus distincts, parce que alors le caractère inflammatoire a diminué.

Les causes de cette anomalie consistent comme il le paraît, en grande partie, dans une disposition des malades à la pléthore, et aux inflammations locales, ou dans une constitution inflammatoire régnante, dans l'existence actuelle d'une maladie de ce genre, dans un traitement excitant et dans une chaleur immodérée de l'appartement.

2°. *Les phénomènes de la maladie se rattachent souvent à un caractère gastrique prédominant.* Les vomissemens répétés, les nausées continuelles, principalement l'amertume de la bouche, la saleté de la langue, les pésanteurs d'estomac, les embarras du ventre, les douleurs d'entrailles, la fétidité des selles, etc. etc., donnent souvent au typhus, dans cette période, l'apparence d'une fièvre bilieuse : les plus habiles médecins s'y sont quelquefois trompés. Le passage des fièvres bilieuses à l'état nerveux ou putride, reconnaît

pour causes l'absorption de la bile dans les secondes voies, la faiblesse, etc.; mais il ne peut être attribué à aucune propriété contagieuse.

En réfléchissant avec attention sur les caractères essentiels du typhus, il sera aisé de le distinguer au milieu même des accidens gastriques. Dans quelques cas, néanmoins, le diagnostic en est difficile, mais il s'éclaircit au septième jour lorsque le caractère nerveux est prédominant.

Les causes de cette anomalie sont : un état d'irritation du système gastrique occasionné par la contagion; une sorte de sympathie de l'estomac avec la tête, qui, dans ce cas, est principalement affectée; l'irritation considérable du foie qui joue un rôle si important dans cette maladie; l'influence d'une épidémie bilieuse régnante; enfin, une complication gastrique développée avant la maladie pendant l'opportunité, ou en même temps que la maladie elle-même, soit à l'occasion de quelques écarts de régime, ou d'une surcharge de médicamens ou de boissons dans l'estomac.

3°. *L'exanthème reste le même ou prend des formes différentes.* En général, il n'y a point de caractère dans les fièvres aussi variable et sujet à tant d'aberrations que l'exanthème; c'est pour cela que les exanthèmes fébriles ne conservent pas long-temps leur forme ni leurs régularités; et il est reconnu que celui du typhus fournit un aussi

grand nombre de variétés et de modifications qu'il y en a d'espèces.

Dans le typhus, quelquefois l'exanthème particulier de cette période ne se montre point, ou il reste tellement caché sous la peau, qu'il ne peut être aperçu qu'avec la plus grande attention. Il a lieu parfois sous forme miliaire pétéchiale, etc., et disparaît en peu d'heures. Il ne dure point audelà du septième jour, et lorsqu'il se dissipe, il ne produit pas toujours le soulagement qui a coutume de le suivre.

A la vérité, les causes de cette anomalie dans l'exanthème, consistent le plus souvent dans des écarts du régime, dans la suppression de la transpiration ou dans toute autre lésion des fonctions de l'organe cutané, occasionnées par le froid, l'humidité, etc. Or, la plupart des autres fonctions ont avec la peau les plus grands rapports, telles sont les fonctions digestives par exemple. En outre, lorsque cet organe est troublé dans ses fonctions, les crises partielles qui succèdent aux exacerbations, peuvent être empêchées, ce qui n'a pas lieu ordinairement lorsque la peau jouit d'une certaine activité.

4°. *Le caractère nerveux se développe quelquefois dans cette période à laquelle il n'appartient point essentiellement.* Il offre plus ou moins d'intensité depuis le plus léger jusqu'au plus haut

degré

degré de faiblesse vitale, dans laquelle il peut survenirune dissolution prématurée du corps.

Néanmoins, le degré de l'état nerveux dans cette période du typhus, est quelquefois très-faible. Il consiste plus particulièrement dans l'absence de l'état inflammatoire. On ne trouve pas également dans les forces vitales l'intensité qu'on a coutume d'observer dans cette période, et qui est si salutaire pour l'état futur des malades. La langue et la peau deviennent sèches, et au lieu des phénomènes inflammatoires, on observe quelquefois un état nerveux caractérisé par la typhomanie, les soubresauts des tendons, les convulsions, les spasmes, les paralysies partielles, le hoquet, etc.

Dans cet état de la maladie, les inflammations locales déjà existantes peuvent changer de nature. Il peut se développer aussi d'une manière subite un si haut degré de véritable faiblesse, que la maladie offre la plus grande malignité et peut être mortelle sur-le-champ.

Cet état nerveux prend bientôt un caractère de putridité, même dans cette période, ou sous l'influence d'une faiblesse générale et du relâchement des parties molles; les sucs s'appauvrissent et le sang s'extravase intérieurement et extérieurement. Il se développe en même temps des pétéchies noires, des hémorragies, une disposition à la gangrène, des diarrhées, une odeur

putride, et les autres tristes avant-coureurs d'une dissolution prochaine. La maladie, dans ce cas, se rapproche toujours davantage du caractère de la peste, d'autant mieux qu'on remarque quelquefois des taches et des charbons pestilentiels, signes précurseurs de l'extinction de la vie, qui ne va point au-delà du septième jour.

Les causes qui développent de si bonne heure cet état anomal et le caractère plus ou moins nerveux, sont : tantôt une disposition particulière des sujets, avant de contracter la fièvre; tantôt des remèdes trop excitans employés au commencement de la maladie, ou, au contraire, des moyens trop affaiblissans, tels que de fortes saignées faites mal à propos, des purgatifs administrés à contre-temps; d'autres fois l'épuisement occasionné par des évacuations débilitantes, comme des hémorragies ou des diarrhées; tantôt, enfin, les écarts du régime, l'impression de l'humidité, la malpropreté, la chaleur, le froid, mais principalement un air enfermé ou non renouvelé, une nourriture excessive et de mauvaise qualité, les affections de l'ame (qui cependant sont rares dans l'état d'apathie où l'on se trouve alors.)

Le caractère de l'épidémie régnante et la constitution de l'air peuvent contribuer beaucoup au développement prématuré de l'état nerveux. Mais la plus commune de toutes les causes débi-

litantes consiste dans la fièvre et dans l'altération de la force vitale elle-même. Toute force vitale long-temps comprimée, finit par passer à l'état de faiblesse réelle; car la force vitale qui ne peut se développer d'aucune manière, finit par s'épuiser et s'éteindre, comme cela arrive dans le typhus et dans les fièvres en général, où la faiblesse au commencement est soujours fausse et trompeuse.

Cette circonstance est souvent la source de la malignité que nous cherchons ordinairement hors des malades, et que nous attribuons à quelque funeste influence étrangère qui n'y a aucune part et que nous ne pouvons par conséquent découvrir.

Mais les causes qui, dans les fièvres, produisent le scorbut aigu, ou l'état de putridité qu'il faut distinguer essentiellement du caractère nerveux, sont encore, du moins jusqu'ici, cachées et inconnues.

Les phénomènes de l'état putride ne dépendent pas de la faiblesse seule, et ils n'ont presque point de rapport avec elle. Dans quelques cas l'homme peut parcourir tous les degrés de faiblesse sans contracter l'état de putridité; et au contraire, dans d'autres cas de scorbut ou de putridité les plus remarquables, les malades ne tiennent point le lit, et les forces vitales ne sont pas sensiblement affaissées. Peut-être les phéno-

mènes de cet état dépendent-ils davantage d'un relâchement que d'une faiblesse réelle ? c'est ce qui paraît avoir lieu surtout dans le scorbut chronique ; mais dans le scorbut aigu, le relâchement peut être uni en même-temps à la faiblesse.

Outre les circonstances qui développent la faiblesse et favorisent la putridité, nous devons compter surtout un air renfermé, au milieu duquel le malade atteint de typhus, est comme macéré pendant plusieurs jours dans un bain de son atmosphère particulière, chargée des vapeurs de sa transpiration et de ses poumons ; la même corruption de l'air, lorsque beaucoup de malades sont réunis dans un lieu étroit, et où il n'y a point de ventilation ; le défaut de mouvement, et l'état passif où ils se trouvent, surtout lorsqu'ils sont mal soignés ; le manque d'efforts intérieurs dans le plus haut degré de faiblesse, la privation des boissons acides, les affections tristes, etc.

5°. *Plusieurs anomalies peuvent aussi se rencontrer dans les accidens divers et particuliers de la maladie*, non-seulement dans cette période, mais encore dans toutes les autres, comme dans toute espèce de fièvre. Cependant ces anomalies, de la part des phénomènes distincts de la maladie, donnent lieu rarement à une différence essentielle dans le caractère particulier de cette période : elles en modifient seulement la forme.

6°. *Enfin, par rapport au cours ou à la durée totale de cette période, il peut y avoir encore des anomalies légères.* Par exemple, dans quelques cas le caractère inflammatoire est très-court et fait place de bonne heure, comme nous l'avons dit, au caractère nerveux; tandis que, dans d'autres cas, au contraire, il va au-delà du septième, neuvième, ou onzième jour.

Anomalies dans la Période nerveuse.

Cette période comporte autant d'anomalies que la précédente. Le caractère nerveux ne se montre pas seulement à différens degrés d'intensité; mais il offre encore une foule de modifications et de complications.

D'abord il peut emprunter quelque chose du caractère inflammatoire précédent, et les inflammations locales qui existaient dans la première période, surtout celles de la poitrine, peuvent également, suivant leur nature particulière, durer encore quelques jours. Ces inflammations locales, en se prolongeant dans cette période, changent de nature et prennent un caractère de faiblesse prédominant qui accroît singulièrement la tendance à la gangrène.

Il se produit aussi des inflammations locales nerveuses ou septiques qui n'avaient pas lieu auparavant, et qui peuvent être extrêmement va-

riées. Les plus communes sont, l'inflammation du cerveau, du poumon, du foie et des intestins. La dernière, suivant les circonstances, prend souvent le caractère de dyssenterie putride, et l'inflammation du foie celui d'ictère typheux. Cette affection se développe tout-à-coup et disparaît quelquefo isde même: il est difficile d'expliquer comment cela arrive. J'ai vu un cas de cette espèce dans lequel la couleur jaune-foncée de la peau se dissipa dans trente-six heures, pour faire place à la couleur naturelle.

Les *accidens gastriques* ne sont pas seulement trompeurs, mais ils dépendent encore de l'impureté des premières voies, produite communément, pendant la maladie, par une surcharge de médicamens.

Un phénomène assez ordinaire dans cette fièvre, c'est la présence des vers surtout des vers strongles, dont le mode et l'époque de développement sont si obscurs, qu'on ne peut affirmer s'ils s'engendrent durant le typhus, ou s'ils existaient auparavant. Mais de la présence d'un seul ver qui sort spontanément, on ne doit pas inférer l'existence de beaucoup d'autres, comme cela est arrivé si souvent; attendu que l'examen le plus exact des cadavres, dans ce cas, n'a pas toujours fait découvrir des traces de ces animaux.

La diarrhée qui, dans cette période du typhus, débute souvent par des selles fréquentes, co-

pieuses et de très-mauvaise odeur, peut être comprise en quelque sorte au nombre des accidens gastriques dont il s'agit. Il paraît que la présence d'une bile âcre qui se secrète pendant l'affection du foie, a une grande part à la production de cette diarrhée. Je pense, comme je l'ai déjà dit ailleurs, qu'une surabondance d'exhalations intestinales occasionnée par la diminution de l'exhalation cutanée, unie à la bile, contribue pour beaucoup à cette diarrhée très-souvent débilitante.

Les *exanthèmes* qui, dans l'état ordinaire du typhus à cette époque, ont coutume de diminuer, acquièrent quelquefois beaucoup d'anomalies. On voit, par exemple, les pétéchies durer encore, ou prendre un certain accroissement et un aspect nouveau. C'est ainsi que dans cette période se développent communément les parotides.

Aux irrégularités les plus fréquentes de cette époque, appartiennent encore un accroissement remarquable du caractère nerveux et de faiblesse, et le développement de la putridité qui n'est cependant pas particulière au cours ordinaire de cette maladie dans aucune de ses périodes.

Parmi les *accidens nerveux* qui se présentent dans les différens degrés de faiblesse (lorsque cet état nerveux dépend uniquement de la fai-

blesse vitale), les plus remarquables sont : une langue sèche, racornie ; une soif inextinguible, unie à la sécheresse de la peau et à une chaleur brûlante ; la disposition à la diarrhée, jointe au météorisme et aux douleurs d'entrailles les plus vives, lorsqu'on exerce le tact sur le ventre ; un tremblement universel ; diverses convulsions de plus ou moins d'intensité et de durée ; des grincemens de dents ; le délire avec gesticulation et carpologie ; une sorte de mussitation, le hoquet ; des crampes, principalement des mâchoires, du cou, de la vessie ; des paralysies des paupières, de la langue, des muscles du cou, de l'anus, etc., etc. J'ai eu occasion de remarquer quelquefois une certaine roideur des doigts et des extrémités (1), un véritable trismus, l'hydrophobie, et divers autres accidens propres à la rage.

Aux accidens de la putridité appartiennent, la noirceur de la langue et la fuliginosité des dents, la fétidité de la bouche, des selles et de presque tout le corps ; la lividité de la peau,

---

(1) J'ai vu dans ma pratique un jeune homme de dix-huit ans, atteint de typhus, qui dans la période nerveuse, présenta des accidens de catalepsie extrêmement remarquables dans les bras et dans les jambes. Dans cet état on pouvait faire prendre à ces membres, toutes sortes de positions. (*Note du traducteur.*)

les pétéchies ou les grosses taches pestilentielles, les charbons, la gangrène des parties comprimées, les hémorragies passives de toute espèce, la corruption de l'urine, la mauvaise couleur de l'expectoration, le froid des membres, la sueur visqueuse, etc.

Les complications variées de ces divers accidens entr'eux peuvent fournir des modifications presque innombrables qui ont été désignées par quelques médecins sous les noms de typhus inflammatoire, bilieux, nerveux, putride, dyssentérique, pituiteux, etc. : cependant l'anomalie la plus fréquente de cette période dépend des différens degrés du caractère nerveux et du caractère putride avec une complication fréquente d'un état plus ou moins inflammatoire, non moins que des formes extrêmement variées de la maladie, que les diverses affections locales déterminent.

Mais le cours de la fièvre même qui, dans de telles anomalies, se termine rarement au quatorzième jour, se prolonge, lorsque la mort n'arrive pas de bonne heure, jusqu'au dix-septième, vingt-unième ou vingt-huitième. J'ai aussi vu des cas qui, cependant, avaient tous été mortels, et où la maladie s'était prolongée jusqu'au trente-quatrième jour, en conservant une marche non interrompue.

Anomalies dans la période de la crise.

Il peut survenir des anomalies dans la crise même, soit par rapport à l'époque de son apparition, soit à l'égard des phénomènes critiques, ou relativement à ses suites.

Dans le cours ordinaire du typhus simple, une avant-crise partielle qui a lieu vers le quatrième jour de la période inflammatoire, amène beaucoup de soulagement en diminuant les accidens de cette période. Après un accroissement successif des phénomènes nerveux, il survient aussi vers le quatorzième jour une seconde crise, qui diminue beaucoup la maladie et conduit à la guérison.

Mais dans l'état anomal de la maladie, il peut y avoir beaucoup d'irrégularité dans la première crise, soit qu'elle ne paraisse pas du tout, ou qu'elle amène un bien faible soulagement, ou produise, au contraire, un accroissement des symptômes. Il se passe aussi de légères anomalies, par rapport au jour critique lui-même qui peut être avancé ou retardé.

Relativement à l'époque de la seconde crise qui est ordinairement décisive, ainsi que toutes celles qui ont coutume de paraître à la fin d'un septénaire complet, il faut remarquer que dans les cas où elle ne se manifeste pas vers le quatorzième jour, on doit s'attendre qu'elle aura lieu

seulement au vingt-unième. Celles qui se font vers le dix-septième ou dix-huitième jour du typhus, sont rarement décisives; mais les crises qui vont jusqu'au vingt-huitième, et trente-cinquième jour de la maladie, quoique dans des cas beaucoup plus rares, sont aussi décisives que si elles avaient paru plus tôt.

Néanmoins on observe cet ordre des jours beaucoup plus exactement pour les crises salutaires, que pour celles qui sont funestes. La mort, dans chaque fièvre, peut arriver à toute époque, surtout à celle qui ne dépend pas du jour de la crise; elle vient même irrégulièrement, parce que les crises mortelles sont communément ou prématurées ou tardives.

Les causes qui retardent les crises salutaires du quatorzième jour (car dans les fièvres essentielles contagieuses, on n'a presque aucun exemple de crise prématurée), sont extrêmement nombreuses. Les plus remarquables sont: 1°. plusieurs affections locales considérables, surtout celles des poumons et des intestins qui, plus que les diverses affections du cerveau, oppriment les forces vitales et s'opposent à une réaction salutaire; 2°. une méthode de traitement généralement débilitante qui développe une faiblesse réelle et empêche les efforts critiques de la vitalité; 3°. des évacuations, des hémorragies passives, des selles ou d'autres épiphéno-

mènes débilitans; 4°. un traitement excitant qui accroît l'orgasme des fluides et leur résistance contre l'action des forces vitales qui sont tellement opprimées, qu'enfin elles s'épuisent et se trouvent remplacées par le plus haut degré de faiblesse qui s'oppose à toute crise salutaire.

Il ne faut jamais perdre de vue que c'est surtout d'une méthode de traitement convenable et du ménagement des forces vitales dans la période d'inflammation, que dépend l'état du malade pour les époques suivantes; car il est extrêmement difficile d'améliorer les forces vitales, lorsqu'un mauvais traitement leur a fait perdre tout-à-fait leur direction nécessaire.

Outre les anomalies qui tiennent à l'époque des crises, il s'en présente encore dans les phénomènes qui les constituent, surtout dans les évacuations critiques.

Nous ne devons point compter sur les changemens qui surviennent à l'urine dans cette maladie; car plus une fièvre s'éloigne de la nature inflammatoire, moins l'urine en général peut servir de signe caractéristique. C'est pourquoi on voit dans le typhus même, à l'époque de la crise, l'urine ne pas s'éloigner de son état naturel, ou de celui qu'elle avait avant dans le cours de la maladie.

Les selles peuvent aussi n'offrir rien de bien remarquable à l'époque de la crise, ni leur quan-

tité, ni leur qualité ne laissent conjecturer aucune évacuation critique par cette voie.

Les sueurs critiques sont moins rares; cependant elles manquent quelquefois. L'organe cutané ne transpire presque pas, sa sécheresse se soutient toujours et le malade néanmoins commence à guérir. Le spasme des orifices de la peau paraît dissipé, sans qu'il y ait une exhalation plus remarquable.

Souvent les exacerbations critiques ordinaires ne sont pas très-sensibles, et l'on ne sait guère à quels phénomènes l'on doit attribuer le soulagement des malades.

Les causes de cette anomalie sont aussi cachées que les phénomènes des crises en général sont inexplicables. Quoi qu'il en soit, les irrégularités dans les crises ne sont pas très-fréquentes, surtout dans celles qui sont salutaires. Peut-être qu'un défaut d'attention ou la négligence à les observer peut aussi les faire méconnaître.

Relativement aux suites des crises dans le typhus, celle qui n'apporte point immédiatement la guérison, est anomale. Le miasme du typhus contagieux, comme celui de la petite vérole, de la rougeole, etc., est de nature à être facilement surmonté par la force de la vie, à moins qu'il ne se présente quelque obstacle. Ainsi, dans le cours naturel de la maladie, lorsque l'altération vitale n'offre rien d'extraordinaire,

la guérison a toujours lieu; et en général le nombre de ceux qui guérissent est beaucoup plus considérable que le nombre de ceux qui succombent.

Toute terminaison ou toute crise malheureuse du typhus contagieux produit immédiatement la mort ou toute autre maladie qui se termine d'une manière funeste, et c'est ce qu'on appelle une anomalie dans les effets de la crise.

Nous considérerons dans une autre section les causes qui produisent une terminaison défavorable, et les divers modes de cette terminaison.

Anomalies dans la Période de Rémission.

Que dans les périodes précédentes, il ne se soit offert aucune irrégularité, ou que dans le plus haut degré d'intensité de la maladie, il y ait eu beaucoup d'anomalies, il arrive quelquefois que l'époque de la rémission est loin d'être régulière. Elle présente tantôt un cours extraordinaire et une durée plus longue, et tantôt des accidens inattendus dans cette période.

Le cours anomal de la rémission de la fièvre a coutume d'être toujours très-long, jamais plus court ou accéléré. Si les forces dans les périodes précédentes étaient plus faibles; si au lieu d'une seule crise décisive, il s'est fait des crises partielles, légères, la rémission marche alors len-

tement. En général, il y a un intervalle marqué entre la convalescence proprement dite de la fièvre et la fin des périodes précédentes, surtout de la période nerveuse dans le rapport le plus exact.

Mais si la rémission de la fièvre est prématurée, et qu'elle ne soit point suivie immédiatement de la santé, elle est sujette à passer à une autre maladie.

Les accidens qui se prolongent encore dans cette rémission anomale, sont le plus communément : la stupeur continuelle, des momens de délire, un sommeil non réparateur, la surdité, la sécheresse de la langue, la soif, l'inappétance, les affections de la poitrine ou du bas-ventre, le météorisme opiniâtre, le dérangement des excrétions, la faiblesse et la lenteur du pouls, une petite fièvre continue, la force musculaire affaiblie jointe à un abattement considérable.

Des accidens nouveaux se font encore remarquer dans cette période, si au lieu de la santé il survient une autre maladie, et surtout s'il se fait des métastases internes qui, lorsqu'elles ne sont pas immédiatement mortelles, peuvent le devenir par la suite. Nous ferons une mention plus détaillée de ces accidens dans la section qui traite des terminaisons du typhus.

Une sorte d'inflammation de la gorge qu'on observe quelquefois à cette époque de la maladie,

ne doit pas être, selon moi, considérée comme métastatique.

Enfin, il est des cas où, après la période de rémission, une nouvelle contagion fait développer des rechutes. Alors de nouveaux accidens se joignent aux accidens précédens de la maladie, et au lieu d'une rémission si désirée, le redoublement acquiert de l'intensité.

Anomalies dans la Période de la Convalescence.

On appelle convalescence cette période dans laquelle les accidens essentiels de la maladie précédente, sont tout-à-fait dissipés. Les symptômes généraux de ce qui reste encore de la maladie disparaissent successivemeut tous les jours, et les fonctions se rétablissent.

La convalescence, après le typhus, peut être difficile et contrariée de différentes manières : ce qui la rend anomale.

Quelques convalescens conservent encore longtemps cet état d'ivresse qui accompagne la maladie ; ils passent les nuits sans dormir, et un long sommeil même ne le répare pas ; ils n'ont point d'appétit ; ils abandonnent le lit avec peine, et ils sont abattus ; ils ont besoin d'un appui pour faire quelques pas ; ils suent beaucoup ; ils souffrent de la constipation ; ils sont impatiens, de mauvaise humeur, et cependant la maladie, mal-

gré cet état, est tout-à-fait dissipée. Ils reprennent aussi très-lentement de l'embonpoint et des forces.

Cela n'arrive pas seulement lorsque la maladie a offert beaucoup d'anomalies dans ses périodes, une grande faiblesse, et une longue durée; mais encore, lorsque le typhus a suivi son cours ordinaire. Les moindres écarts du régime durant la convalescence empêchent l'accroissement prompt des forces vitales. J'ai vu des exemples également où les affections tristes de l'ame, rendaient cet état extrêmement pénible, même à la suite des typhus réguliers facilement surmontés. Des ulcères opiniâtres à la suite des vésicatoires, et les plaies qui proviennent de la compression soutenue de quelques parties, sont aussi très-souvent d'un grand empêchement à la guérison parfaite et prompte.

Il n'a été question ici que des anomalies principales qui aggravent le typhus; mais il en est d'autres tout-à-fait opposées, c'est-à-dire, que cette maladie se montre dans quelques cas si légère et avec des accidens si faibles (*typhus levissimus*), que les malades ne gardent presque pas le lit, et que toute la maladie ne consiste que dans une légère stupeur de quatorze jours, et dans des douleurs peu considérables du bas-ventre. Il en est de même quelquefois du typhus pestilentiel, comme je l'ai vu de mes propres

yeux sur les frontières de la Turquie, et comme je l'ai entendu affirmer par d'autres médecins qui ont eu occasion d'observer la peste à Constantinople, à Smyrne et au Caire. Un semblable typhus a été considéré et traité alors par plusieurs médecins comme une fièvre pituiteuse ou une fièvre lente nerveuse au plus haut degré.

SECTION VI.

Causes et Modes de développement du Typhus.

Le typhus auquel j'ai donné le nom de *communiqué*, est toujours produit par *contagion*, c'est-à-dire, par la communication d'une matière qui, comme les autres miasmes contagieux, occasionne chez un homme sain une fièvre particulière, pendant laquelle se développe de nouveau le germe d'une maladie semblable.

Pour se faire une idée des causes de cette maladie, il est du moins nécessaire d'exposer exactement nos connaissances bornées à cet égard, et de traiter séparément, 1°. *des propriétés de la matière contagieuse*; 2°. *de son mode de communication*; et 3°. *des circonstances dans lesquelles la contagion elle-même et le développement du typhus ont lieu.*

Des Propriétés de la Matière contagieuse du Typhus.

Tout miasme contagieux a les propriétés, 1°. de reproduire son analogue dans une maladie qu'il a

occasionnée ; 2°. de se répandre et de s'étendre à l'infini, en vertu de ce développement secondaire, c'est-à-dire, aussi long-temps qu'il existe une matière propre à recevoir le miasme et à en produire un nouveau. Ces deux propriétés lui sont communes avec les germes des animaux et des plantes ; mais par la dernière propriété, il est analogue à la matière du feu, puisqu'un seul atome de virus contagieux serait en état de se répandre à l'infini, comme une étincelle, et de traverser tous les corps propres à le recevoir, si on ne lui opposait point d'obstacle.

Le virus du typhus contagieux possède ces mêmes propriétés.

Chaque virus contagieux, comme les germes, contient : 1°. *un principe de force invisible* qui ne frappe pas nos sens, et qui ne se met en activité que sous certaines conditions ; 2°. *une matière visible ou sensible* aux sens, capable d'organisation, ou qui était organique, du moins dans son origine, et qui sert comme d'enveloppe au principe dont nous venons de parler. Il existe entre eux un rapport qu'on ne peut point expliquer.

Dans les virus contagieux, ce principe de force caché dans son activité, repose sur un principe animal particulier. Il ne donne pas seulement aux mouvemens vitaux d'un corps sain une direction vicieuse, mais encore, il est en état, par sa nature, de se reproduire. Le véhicule ou la matière

apercevable est une sorte de *mucus animal* ou de lymphe : par conséquent, le pus, la pituite, une lymphe tenace, et en général tout fluide de cette espèce, sont le siége particulier de ce principe contagieux. Au contraire, le sang, l'urine, les matières fécales, paraissent peu propres à le contenir, ou du moins à le fixer.

L'analogie et l'expérience sur le modèle plus reconnu de contagion du typhus, font présumer que sa matière contagieuse doit avoir de commun avec les autres matières contagieuses, les propriétés générales que nous avons déjà indiquées.

Cependant le virus du typhus, comme chaque virus pris en particulier, a ses propriétés spéciales.

1°. Dans le typhus comme dans toutes les fièvres contagieuses, la nouvelle matière ne se développe pas dans chaque période de la fièvre, mais bien vraisemblablement au moment de l'*apparition de l'exanthème*. C'est pour cela, sans doute, que dans le typhus où l'on n'observe guère que des exanthèmes tachetés, le miasme n'est pas si visiblement enveloppé dans un fluide animal que dans les autres maladies contagieuses; quoique du reste, dans cette fièvre, le mucus nasal et de la gorge, ainsi que les secrétions de la peau paraissent propres à répandre la contagion.

2°. La sécheresse constante de l'organe cutané, dans la période nerveuse de cette maladie, qui est la plus propre à favoriser la contagion, fait pré-

sumer, et des observations exactes le confirment, que la contagion du typhus ne se fait pas *uniquement* au moyen du *mucus animal*, ni par le contact médiat ou immédiat de cette matière, mais qu'elle peut s'opérer encore sous l'influence d'une *atmosphère* dans laquelle sont plongés des malades atteints de typhus. Le virus, dans ce cas, se trouve répandu à une certaine distance.

Nous devons remarquer également que les matières contagieuses possèdent une *volatilité* de diverses natures, et leur faculté d'agir, à différentes distances, se montre aussi différente. Par exemple, le virus syphilitique, celui de la rage, le *coupox*, etc., n'ont point de volatilité, et ne peuvent se communiquer à une certaine distance, comme le font le *virus du typhus*, celui de la scarlatine, etc., du moins dans une *atmosphère animale*.

3°. Le *miasme du typhus*, après avoir produit la fièvre, détruit presque toujours, pour un *certain temps*, la *susceptibilité* à une semblable contagion; cependant il la détruit rarement pour toute la vie, comme la petite vérole, la rougeole, etc. Il a néanmoins, sous ce rapport, quelque analogie avec les virus de ces maladies; tandis qu'il diffère au contraire, totalement du virus syphilitique qui, une fois introduit dans le corps humain, favorise toujours de plus en plus une semblable contagion.

4°. Le miasme du typhus paraît posséder *un mode d'action analogue à celui des poisons narcotiques*, quoique son action soit beaucoup plus permanente. Les accidens essentiels et constans de la maladie, dépendant de l'action du virus, ne sont pas de nature à être expliqués d'après les propriétés chimiques de la matière contagieuse. Il est vrai aussi que l'analyse chimique des substances narcotiques ne saurait expliquer leur manière d'agir.

En général, si nous avons si peu de chose de satisfaisant à dire sur la nature et les propriétés spéciales du virus du typhus, nous pouvons assurer également que nous ne connaissons pas mieux les autres virus contagieux, ni les propriétés particulières des différens germes.

Modes de Communication.

La communication de la matière contagieuse du typhus se fait, ou *immédiatement* ou *médiatement*.

Une contagion immédiate (*contagium vivum*), est celle qui a lieu d'un malade à une personne saine par un contact immédiat, *et comme de la main à la main.*

Mais cette contagion est beaucoup plus rare que celle qui s'opère par un contact médiat. Elle exige aussi communément plusieurs attouchemens

répétés, non-seulement pour le typhus ordinaire, mais encore pour la peste. Toute étincelle n'enflamme pas, elle ne prend que là où la matière est plus inflammable ; également la contagion, après un ou plusieurs attouchemens, n'attaque que ceux qui lui offrent quelque susceptibilité.

Cependant il n'est pas toujours nécessaire du contact pour contracter une contagion immédiate. Il suffit souvent de s'arrêter dans l'atmosphère des personnes atteintes de la maladie. Or, toute atmosphère qui environne un homme vivant et un animal à sang chaud, est en général plus considérable et plus chaude chez les malades atteints de typhus, et par conséquent plus nuisible.

La *contagion médiate* (*contagium mortuum*), se fait seulement par l'attouchement de quelque corps qui était en contact ou communication avec le malade, et qui est, par ce moyen, propre à recéler et à répandre plus loin le miasme contagieux.

Il est vrai qu'il est des corps inanimés impregnés de matière contagieuse, qui ne sont pas cependant en état de communiquer la contagion, soit qu'ils consument, anéantissent ou décomposent cette matière, soit qu'ils la retiennent de manière à ne pas la répandre plus loin. On appelle ces corps des *non-conducteurs* des virus, tels sont : les métaux, le verre, les terres, etc.

D'autres corps, au contraire, principalement

ceux auxquels le mucus animal paraît avoir la faculté de s'attacher opiniâtrement, ont, en général, la propriété de communiquer promptement à l'homme sain, qui cependant y est disposé, le virus qu'ils contiennent. Ces corps sont des *conducteurs* de la matière contagieuse. De ce genre, sont, non-seulement la plupart des substances animales, principalement les peaux, les poils, les plumes, etc.; mais encore beaucoup de substances filamenteuses des plantes, le coton, le chanvre, le lin et toutes les étoffes qui en sont composées, ainsi que le foin, la paille, la mousse, etc.

Il y a une foule de manières dont peut s'opérer la contagion médiate, surtout dans la peste; mais elle se fait le plus communément par les habits, les étoffes de laine, la pelleterie, le linge et les draps de lit malpropres, et même par les lits de paille ou de foin sur lesquels ont été couchés des malades atteints de typhus (1). Ceci confirme sans

(1) Cela est vrai aussi pour les dyssenteries putrides et avec typhus, comme plusieurs auteurs l'ont remarqué et comme on a eu occasion de s'en convaincre dans les maladies qui ont régné dans la grande-armée, en 1806 et 1807, en Prusse et en Pologne. « On ne peut concevoir la rapidité avec laquelle la dyssenterie se communiquait d'un malade à ceux qui habitaient les lits voisins. La paille qui leur avait servi était contagieuse; les lieux privés étaient des foyers actifs de ces miasmes; des officiers de santé ont contracté la maladie pour avoir un moment examiné les selles avec atten-

doute l'histoire remarquable dans laquelle *Pringle* constate si évidemment la contagion de la fièvre d'hôpital et des camps. On avait donné aux soldats malades un grand nombre de vieilles tentes qui leur servaient de couvertures. Ces tentes ayant eu besoin ensuite de réparation, on les envoya à un ouvrier de Gand, qui employa à ce travail vingt-trois compagnons, sur le nombre desquels, dix-sept furent pris de la maladie et périrent sans avoir eu aucune communication avec les malades.

La contagion médiate est plus fréquente et plus propre en général à répandre la maladie que la contagion immédiate. Cependant, il est très-vraisemblable qu'elle peut encore se faire comme on a coutume de le dire, de la première, seconde et troisième main.

De la Contagion même.

La contagion immédiate s'opère d'après certaines conditions requises, par l'action du contact ou de l'approche des malades même. La médiate se fait par un troisième corps intermédiaire qui communique le miasme à une personne en santé.

Mais le miasme contagieux qui ne se répand

---

tion. » (*N.-P. Gilbert*, Tableau histor. des maladies internes qui ont affligé la grande-armée en Prusse et en Pologne, etc., 1806 et 1807, p. 50.) (*Note du trad.*)

pas immédiatement des malades même sur les personnes en santé, reste souvent sans efficacité dans le corps inanimé auquel il est adhérent; et comme les autres germes, il a besoin, pour agir, que sa force intérieure, cachée dans une enveloppe, soit mise en jeu par les conditions nécessaires et par l'approche et le contact. D'un autre côté cependant cette force se perd et s'éteint tout-à-fait plus tôt ou plus tard.

L'expérience apprend que le virus pestilentiel conserve long-temps, et comme quelques-uns le disent, pendant plusieurs années, sa force contagieuse, lorsqu'il est adhérent, surtout à certains corps appropriés. On peut presque en dire autant de la petite vérole et de la vaccine (1). Je l'affirme aussi du virus de la scarlatine. Un habit noir que j'avais en visitant une malade attaquée de scarlatine, et que je portai de Vienne en Podolie sans l'avoir mis depuis plus d'un an et demi, me commu-

(1) Parmi une multitude de faits qui prouvent que le virus vaccin est susceptible de conserver long-temps sa propriété contagieuse, je me contenterai de citer le suivant: Je pris une croute de pustule vaccine qui avait été conservée pendant plus de quatre mois sans aucune précaution; je la délayai avec un peu de salive et je vaccinai une de mes nièces, qui eut quatre boutons de véritable vaccine. Je me servis du virus d'un de ces boutons, pour vacciner une demoiselle de dix-huit ans, qui eut également la vraie vaccine. (*Note du traducteur.*)

niqua, dès que je fus arrivé, cette maladie contagieuse, que je répandis ensuite dans cette province, où elle était jusqu'alors presque inconnue.

Quoique le virus du typhus ne conserve pas aussi long-temps sa propriété contagieuse, il est difficile de déterminer l'époque à laquelle il se dissipe. Cependant, d'après quelques expériences là-dessus, je hasarderai de dire qu'il ne se conserve guère au-delà de trois mois, parce qu'une épidémie de typhus qui est dissipée et tout-à-fait éteinte depuis trois mois, ne peut, après cette époque, se reproduire facilement, à moins qu'une matière contagieuse nouvelle ne l'occasionne.

Mais que cette matière, en se répandant sur plusieurs individus, devienne toujours successivement plus faible et plus inactive, et finisse ainsi par s'éteindre tout-à-fait, comme quelques médecins paraissent le penser, cela n'est nullement confirmé par mes expériences propres.

Du reste, les circonstances qui occasionnent l'affaiblissement de cette matière, comme des autres miasmes contagieux, sont tout-à-fait inconnues. Serait-ce sa plus ou moins grande volatilité? sa décomposition plus ou moins facile? ou bien est-ce que parce que le véhicule de la matière se détruit? Nous ignorons tout cela autant que les causes de la durée de la vie d'un germe dans la semence d'une plante ou d'un animal.

Mais afin que cette matière contagieuse puisse

produire la contagion médiate, il faut, outre sa présence et une action suffisante, comme dans la contagion immédiate, le concours de certaines conditions nécessaires, 1°. *de la chaleur*; 2°. *de l'introduction de la matière dans les corps sains*; 3°. *de leur susceptibilité nécessaire à la contagion.* Si l'une ou l'autre de ces conditions manque, il ne peut y avoir de contagion.

1°. *Influence de la Chaleur sur la Contagion.*

La chaleur est indispensable à toute contagion; elle la favorise; tandis que le froid, au contraire, lui est opposé.

La chaleur qui joue un rôle si actif dans le développement de tous les germes, est aussi très-active dans la propagation des virus contagieux. Le calorique, en général, anime cette matière, il la met en jeu; il la porte au mouvement et à se répandre sur d'autres corps disposés à la recevoir; il dégage le principe de son véhicule; il rend libre et actif ce principe auparavant enchaîné et sans action, et préside ainsi à tous ses effets qui, sous son influence, atteignent tous les degrés d'extension possible, du moins autant que la susceptibilité des corps affectés peut le permettre.

C'est donc au moyen de la chaleur que se développe l'activité particulière de la matière contagieuse; c'est par la chaleur que ce germe prend

racine dans le corps humain ; c'est par elle que la contagion se répand de tous côtés dans les corps déjà imprégnés ; c'est encore au moyen de la chaleur que cette contagion produit une matière nouvelle qui a aussi la propriété de se répandre, ou que le premier virus se maintient dans une expansion et une activité constantes.

C'est pourquoi, dans les climats chauds, dans une saison chaude de l'année, ou dans tous les degrés élevés de chaleur de l'atmosphère qui environne les malades frappés de contagion, la violence de la fièvre contagieuse s'accroît d'une manière sensible. C'est pourquoi la contagion se répand plus promptement et plus vivement dans des circonstances analogues. C'est pourquoi tous les corps qui ne sont pas conducteurs de la chaleur, et qui sont par conséquent susceptibles de conserver et la matière du calorique et le virus contagieux, comme les laines, etc., sont aussi les plus propres à répandre la contagion. C'est pour la même raison, au contraire, que les corps conducteurs du calorique, comme les métaux, etc., ne sont pas propres à la propager.

Le froid, au contraire, du moins l'absence d'une chaleur suffisante, ne saurait mettre en activité les miasmes contagieux, ni favoriser leurs effets : ils sont comme assoupis et en repos sous l'influence du froid, parce qu'ils manquent de conducteurs. Plusieurs germes contagieux sont souvent anéantis

par un degré extrême de froid, et ils font comme certains germes des plantes et des animaux ; ils gêlent entièrement. C'est ce qui arrive surtout aux miasmes du typhus ; du moins le froid, dans tous les cas, les tient circonscrits et bornés dans leur action, et ils ne possèdent alors ni expansibilité, ni aucune faculté de se répandre.

Le froid est donc le moyen prophylactique le plus sûr de toute espèce de contagion. Employé à un certain degré il est le véritable et unique moyen destructif de toute matière contagieuse connu jusqu'ici, ou il anéantit tout-à-fait le virus, ou du moins il arrête ses effets jusqu'à ce que la chaleur reparaisse. Cette vérité est si frappante, qu'on peut prévenir par ce seul moyen toutes les maladies contagieuses, du moins si on y fait une attention suffisante.

C'est pourquoi aussi dans les climats froids et pendant les saisons froides de l'année, la propagation des contagions diminue d'une manière sensible, et finit même souvent par cesser tout-à-fait; à moins que, comme cela arrive quelquefois, on n'entretienne des chaleurs artificielles qu'on ne peut éviter dans la vie commune. C'est ainsi que toute fièvre contagieuse, ainsi que le typhus, devient beaucoup plus faible par un traitement rafraîchissant que par un traitement chaud.

Cependant on ne peut déterminer le degré de chaleur propre à mettre en jeu la matière conta-

gieuse du typhus, ni celle de toute autre contagion. Il paraît néanmoins que le degré ordinaire de chaleur animale, lorsqu'il est constant et uniforme, est suffisant pour mettre en mouvement le virus contagieux, comme il suffit, en général, pour l'activité des germes animaux. Un plus grand degré de chaleur, au contraire, empêche sa vivification, de même qu'un plus haut degré de froid peut l'anéantir. *D. Campbell* et autres médecins ont remarqué que la chaleur atmosphérique, sous la Zone-Torride, était capable de produire le même effet (1).

---

(1) Beaucoup d'observations confirment ce fait. *Prosper Alpin*, (Op. lib. 1, cap. 15) remarque que la peste en Egypte cesse à l'époque des grandes chaleurs. Celle qui se développe dans le mois de septembre ou plus tard, disparaît au commencement de juin, qui est le temps des plus fortes chaleurs. On n'a point d'exemple de contagion après l'époque où le soleil entre dans le signe du Cancer. — *Russel* dit aussi que la peste à Alep cesse toujours à l'époque des chaleurs de l'année. — *Richard Chandler*, dans son Voyage dans l'Asie mineure, rapporte qu'à Smyrne la peste cesse dans le temps le plus chaud de l'année, et que celle qui vient au commencement de l'été, d'après l'opinion commune des Turcs, ne dure point au-delà du 10 d'août, mais qu'elle recommence à la fin des chaleurs. — *Diemerbroeck* (Op. lib. 1, cap. 8, annot. V), cite beaucoup d'exemples de pestes qui ont paru au milieu de l'hiver. — *Galien* (de lib. prop., cap. 2), parle d'une épidémie pestilentielle qui régna à Aquileja, pendant les plus grands froids, et y occasionna des ravages extraor-

Mais

Mais l'expérience apprend, par rapport à la matière du typhus, que celui qui est communi-

dinaires. — *Fernel* (de Abditis Rerum causis, lib. 2, cap. 12) observe aussi qu'il y a des pestes qui commencent en hiver et finissent en été. — La peste qui régnait à Londres, en 1664, avait paru en décembre; celle qui régnait à Ockzakow dans les années 1738 et 1739, avait aussi débuté dans l'hiver et avait disparu dans l'été. — Pendant que *Sydenham* trouvait que la petite vérole était plus violente et plus maligne dans la canicule, on observait en France, une épidémie de petite vérole qui enlevait beaucoup plus d'individus dans l'hiver que dans l'été. (*Lamotte*, Traité complet de Chir., tom. III, pag. 383.) — *Lionel Chalmer*, qui a donné la description de la température de l'été de 1752 à Charlestown dans la Caroline sud, dit que la chaleur était si extraordinaire, que lorsqu'on portait le thermomètre sous l'aisselle, il baissoit de plusieurs degrés. Le printemps avait été très-sec; il n'y avait point de rosée dans l'été, ni le plus léger mouvement de l'air; les animaux étaient languissans, les oiseaux ne se soutenaient plus dans l'air, et cependant on ne se rappele pas d'avoir eu un temps plus sain. — Enfin, dans l'année 1804, au mois de juillet, il régnait à Philadelphie une chaleur accablante qui avait succédé à des pluies continuelles; on craignait généralement une épidémie, mais il ne s'en développa aucune (*). Si j'ai tant insisté sur cet objet dans cette note, c'est que j'ai voulu mettre en garde contre une erreur commune et populaire, qui est d'attribuer aux fortes chaleurs de l'été la faculté de produire des épidémies ou des maladies contagieuses. (*Note du traducteur.*)

(*) Voy. Frid. Schnurrer, *Matériaux pour servir à une doctrine générale et naturelle des épidémies et des contagions*. Tubing, 1810.

qué par une contagion médiate au moyen d'une chaleur modérée, est porté ordinairement à son plus haut degré d'activité et d'extension. Porter des habits imprégnés de matière contagieuse, coucher dans des lits ou sur de la paille également infectés, c'est assez pour que dans l'espace d'une ou de quelques heures d'une chaleur uniforme, la contagion se développe chez des personnes saines, et surtout chez celles qui se seraient endormies.

Dans la contagion immédiate, la chaleur qui s'échappe des malades, fait en quelque sorte la conduite de la matière contagieuse, et détermine sa vivification, son expansion et son activité, surtout lorsque la réaction de la part des personnes qu'elle frappe est trop faible pour la repousser ; c'est pourquoi un homme faible, en général, est beaucoup plus exposé aux dangers de la contagion qu'un homme vigoureux et actif. Le premier est toujours prêt à recevoir ; l'autre, par une surabondance de vie, semble repousser toute cause de destruction.

Il est clair, d'après ce que nous venons de dire, que la contagion doit se répandre rarement par les cadavres, à moins qu'il n'y ait d'autres circonstances favorables à son développement.

Enfin, l'expérience apprend (et les bases sur lesquelles elle se fonde ne sont pas faciles à expli-

quer, d'après les principes que nous avons posés), que la sécheresse de l'atmosphère est peu propre à favoriser la propagation de la matière contagieuse, tandis que l'humidité, au contraire, lui est extrêmement favorable. Il n'est pas plus facile d'expliquer comment la contagion du typhus se répand plus fréquemment dans l'obscurité qu'en plein jour (1).

(1) L'air, relativement à son influence sur la propagation des maladies contagieuses, paraît agir de différentes manières, suivant qu'il est sec ou humide. L'*air sec*, d'un côté, donne plus d'activité à nos organes, favorise la transpiration, augmente la force expansive de la vitalité; de manière que dans cet état les corps exhalent bien plus qu'ils n'absorbent, et s'opposent par conséquent avec plus d'énergie à l'action du virus sur la surface cutanée; de l'autre il dessèche la matière des virus, fait évaporer leur principe contagieux; d'où il suit que les corps, d'une part, sont moins disposés à la contagion; et de l'autre, les virus moins propres à la répandre. L'*air humide*, au contraire, relâche, affaiblit nos organes, diminue la transpiration cutanée, et favorise l'absorption; il conserve l'humidité et la fraîcheur du véhicule des virus, et empêche l'évaporation du principe contagieux; d'où résulte, de la part du corps, une plus grande disposition à recevoir et à absorber les miasmes, et de la part de ces miasmes plus de force et d'activité pour se répandre. C'est pour cette raison, sans doute, que le germe des maladies pestilentielles qui nous vient de l'Orient, lorsqu'il est apporté par mer, se conserve bien plus long-temps, et est bien plus actif dans son développement que lorsqu'il est apporté par terre (*Reimarus*). Peut-être que l'*électricité* atmos-

2°. *Introduction ou réception de la Matière contagieuse.*

La matière contagieuse portée par la chaleur dans un corps sain qui est disposé à la recevoir, produit la contagion, ou un changement tel dans la santé, que d'après quelques accidens déterminés de la maladie, elle fait développer une nouvelle matière analogue, ou plutôt, comme nous l'avons déjà dit, elle se conserve dans une expansion et une activité constantes, et se multiplie comme d'elle-même d'une manière qu'on ne peut point expliquer.

Mais il est nécessaire que cette matière contagieuse soit reçue et prenne racine dans le corps humain, ou dans un fond animal. Il suit de là quelques considérations sur le mode de réception de cette matière, et sur les dispositions nécessaires et indispensables des corps sains à la recevoir.

---

phérique joue un rôle dans la propagation des virus, et leur sert comme de conducteur? Sous ce rapport l'air humide est encore plus propre à favoriser la contagion. La *lumière* également excite nos corps, lui donne plus d'activité, augmente leur force expansive, non moins que l'exhalation cutanée. Sous son influence nous devons donc avoir toutes choses égales, moins de disposition à contracter les maladies contagieuses. Le contraire doit avoir lieu lorsque nous sommes privés de ce principe bienfaisant qui est un des élémens de la vie. (*Note du traducteur.*)

Les opinions sur la manière dont la matière contagieuse s'introduit dans le corps humain ont été très-variées. On a dû abandonner, comme elle le méritait, l'hypothèse absurde qui attribuait la contagion au mélange du virus avec la salive introduit dans l'estomac, d'où il répandait ses effets; car une vérité incontestable, fondée sur des essais répétés, contredit cette hypothèse, puisque divers virus peuvent être introduits dans l'estomac sans aucun danger. Mais l'opinion de la respiration des miasmes n'est pas tout-à-fait sans fondement ; car cette voie peut servir à transmettre les maladies qui ont leur siége dans les poumons et dans la gorge.

On en revient toujours aux opinions anciennes mieux fondées, que le système cutané est l'organe essentiel de la contagion, ainsi que le prouve l'analogie des contagions locales et artificielles. Mais les divers miasmes contagieux offrent encore sur cet organe les phénomènes les plus variés.

Quelques virus contagieux sont sans action s'il n'y a pas solution de continuité dans le système cutané, et si les orifices des vaisseaux inhalans ne sont pas dénudés. Tel est, par exemple, le virus de la rage, et ainsi se comportent sans doute le virus psorique, celui des ulcères phagédéniques, non moins que le virus vaccin, dont les effets sont très-rares, si les vaisseaux de la peau

ne sont pas mis à nu, ou du moins si l'épiderme n'est pas enlevé. (On ne comprend pas pourquoi on a voulu, pour cette raison, exclure la vaccine de la famille des maladies contagieuses.)

D'autres virus, tels que le virus de la gonorrhée et celui de la syphilis, n'ont pas besoin pour agir, qu'il y ait solution de continuité à la peau ou à l'épiderme, mais ils agissent sur les parties où l'épiderme est le plus fin et la peau la plus sensible.

Quelques autres virus enfin paraissent agir sur toutes les parties du système cutané, sans avoir égard à la dénudation ni à la finesse de la peau, ce sont presque tous ceux qui appartiennent aux maladies contagieuses exanthématiques. Cependant cette contagion paraît se faire d'une manière plus certaine et plus fréquente, suivant qu'il y a plus de points de contact. Il en est de même du feu; il prend d'autant plus facilement, qu'il agit sur plus de points.

Il n'est pas possible de déterminer jusqu'à quel point, les poils qui doivent jouer un certain rôle dans les phénomènes physiologiques de la peau, contribuent à la transmission des virus contagieux, et à la contagion même. Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable qu'ils y ont une influence positive ou négative. Il est reconnu que la contagion syphilitique n'a guère lieu que sur les parties dépourvues de poils. La contagion her-

pétique, au contraire, ne se fait que sur des parties où il y en a beaucoup, comme cela a lieu pour la teigne. Dans le typhus, et en général dans les fièvres exanthématiques, les parties qui offrent peu ou point de poils sont trop peu de chose pour qu'une contagion aussi abondante et aussi répandue puisse se faire par leur moyen. Il est à présumer cependant, que quoique les poils ne soient pas des conducteurs avantageux de la matière de la chaleur, la contagion ordinaire des fièvres s'opère ordinairement par les parties qui en sont couvertes, du moins, c'est principalement par elles que le virus est reçu. On doit néanmoins remarquer que la membrane muqueuse du nez et de la gorge est très-propre à recevoir une matière contagieuse volatile, et que ces organes même, dans le typhus, peuvent jouer un rôle important. Mais le mode de contagion chez les animaux, surtout chez les bêtes à cornes, dans le typhus qui leur est propre, fait soupçonner que les poils doivent y jouer aussi un certain rôle.

Mais si la matière se communique toujours de cette manière ou de toute autre par le système cutané qui la reçoit, il faut qu'il y ait une disposition préalable de la part du corps qui favorise l'attraction élective existante entre cet organe et le virus contagieux, non moins que le développement des premières racines du mal. Or, il se pré-

sente la question de savoir quels sont les changemens qui surviennent dans l'activité organique de la peau, ainsi que dans les autres parties du corps, et dans l'ensemble du système vital ; ou en quoi consistent la lésion des fonctions vitales, et les changemens primitifs et secondaires qui ont lieu pendant la contagion même.]

Si les explications des phénomènes physiologiques de l'organe cutané sont plus ou moins vacillantes et insuffisantes, son état pathologique développé par une matière invisible, est encore moins compréhensible et explicable. Nous n'avons point de théorie exacte de la contagion, et nous n'en aurons jamais, tant que les physiologistes du jour croiront expliquer les fonctions de l'organisme avec des mots emphatiques et vides de sens. Ils ne sont pas encore parvenus à rendre raison d'une manière satisfaisante pour le praticien, des fonctions d'un organe particulier, pas même de celles de la peau, dont l'examen cependant serait le plus facile, puisqu'elle se présente plus fréquemment sous les sens. Mais c'est l'état pathologique qui doit contribuer à répandre des éclaircissemens sur l'état physiologique ; et c'est de lui qu'il faudra partir désormais si l'on veut jeter un jour plus favorable.

On peut en général considérer de deux manières les phénomènes de toute impression sur l'organe cutané, et par conséquent aussi les phé-

nomènes pathologiques de l'impression de la matière contagieuse. 1°. Toutes les impressions de ce genre, surtout les impressions locales qui se font sur la peau, s'étendent plus ou moins loin, suivant qu'elles sont superficielles, et se portent quelquefois jusque aux régions les plus éloignées. 2°. Elles se propagent profondément dans les organes internes qui ont quelques rapports physiologiques avec le système général de la peau, d'où ils peuvent, au moyen des effets secondaires ordinaires, se porter sur tous les autres systèmes de l'organisme.

Les propriétés dont jouissent les affections de l'organe cutané de se répandre à sa superficie sont suffisamment confirmées par l'extension successive et quelquefois illimitée de certaines maladies, comme l'érysipèle, les dartres, etc. Il y a même des irritations locales du système cutané (je prends ici la plus ordinaire, celle occasionnée par la chaleur), qui se portent successivement sur toute la superficie de ce système.

On doit présumer, d'après cela, que l'irritation propre à la contagion peut s'étendre en plus ou moins de temps sur toute la peau en général, et que son premier et peut-être son principal effet est de passer du point d'attouchement, comme d'un centre particulier, à la surface générale de l'organe cutané, de la même manière

que des rayons divergens se portent vers une périphérie.

Toutefois le mode des changemens morbifiques qui surviennent dans ce cas, reste encore inconnu; il paraît seulement que le rapport nécessaire entre l'atmosphère et l'organe cutané, est troublé, et que l'équilibre des fonctions de cet organe est par conséquent interrompu. Il s'agirait de prouver d'abord que, peut-être le système général de la peau est l'organe reproducteur de la chaleur animale, et le poumon, un organe qui produit du froid au moyen de la respiration; et alors les changemens survenus à la peau par l'irritation contagieuse, du moins la fièvre qui se développe en même temps, pourraient être plus facilement expliqués.

Les impressions morbifiques de la peau produites par la contagion se répandent intérieurement sur les organes voisins et sur ceux qui sont dans le plus grand rapport physiologique avec le système cutané, tels par exemple que les vaisseaux et les glandes lymphatiques, et les nerfs.

On ignore quels sont les changemens morbifiques qui surviennent pendant la contagion, ce qui est ajouté ou enlevé aux parties organiques; et les anomalies qu'affectent les forces vitales. Il n'est pas nécessaire de recourir à une prétendue

absorption de la matière, ni à un ferment septique, pour comprendre le développement de la contagion; car elle peut aussi avoir lieu, lorsque l'organe cutané dans un attouchement contagieux est morbifiquement affecté, et lorsque la transpiration ou l'absorption augmentent ou diminuent. Les fonctions qui en dépendent immédiatement ou médiatement, sont troublées d'une manière secondaire, jusqu'à ce qu'enfin tous les autres systèmes soient successivement atteints. La matière contagieuse, peut comme la chaleur et l'électricité, se répandre dans le corps, sans recourir à l'action des vaisseaux ou à sa volatilité: il y a, en outre, une apparence assez bien fondée que la fièvre en général, et surtout le typhus, reposent en grande partie sur un dérangement quelconque de l'électricité animale. Mais ce n'est qu'une conjecture dont la poursuite conduirait nécessairement un esprit hypothétique dans les ténèbres d'un labyrinthe impénétrable, ou dans l'erreur.

J'ai eu uniquement en vue d'écrire un traité pratique sur le typhus; en sorte que ce qui concerne et son mode de développement et ses causes prochaines dans le sens des théoriciens, ne me touche qu'autant que la vérité n'est point sacrifiée à ces considérations. Que cette maladie consiste dans une désoxidation de la peau, comme ***P. J. Hartmann*** (1) le prétend dans une esquisse, d'ail-

(1) Med. chir. Zeitung, 1807, n°. 45.

leurs excellente sur le typhus, ou qu'elle dépende d'une altération de la sensibilité et de l'irritabilité, ou qu'elle repose, comme c'est le plus vraisemblable, sur la débilité du système animal, avec diminution de la force musculaire et de la faculté de sentir : tout cela peut encore avoir peu d'influence sur la pratique.

3°. *Dispositions nécessaires.*

Outre les circonstances jusqu'ici mentionnées et nécessaires à l'action morbifique de la matière contagieuse, et à la contagion elle-même, il faut qu'il y ait encore dans le corps humain en santé, une certaine capacité ou disposition, sans laquelle la maladie contagieuse ne peut se développer, et que nous appelons pour cette raison *disposition nécessaire.*

Comme dans la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, et même dans la contagion vénérienne, cette disposition est indispensable, elle est également nécessaire pour la contagion du typhus. Mais tous les hommes ne possèdent point cette disposition, et il y en a qui ne l'ont pas dans tous les temps; tandis qu'il en est d'autres, au contraire, qui sont prodigieusement disposés à la maladie à différentes époques.

La raison et la théorie de notre art ne peuvent, à la vérité, nous apprendre dans quelles condi-

tions du corps consiste cette susceptibilité ou son défaut. Le mode propre de la contagion même est trop peu connu pour que nous puissions expliquer quel est le concours des organes sains pour la produire, et par conséquent déterminer de quelle manière le corps y participe. Cependant l'observation et des notes exactes recueillies sur quelques états du corps qui se sont trouvés dans un certain rapport avec la disposition à la contagion du typhus, ont répandu quelques légers éclaircissemens sur cet objet; et l'expérience nous a fourni, par occasion, les résultats suivans.

En considérant l'*âge*, nous voyons que les jeunes gens ou les personnes d'un âge moyen sont les plus disposés à la contagion du typhus. Il faut remarquer cependant que les petits enfans et les nourrissons qui contractent avec tant de facilité presque toutes les contagions, sont rarement atteints de typhus, lors même que leurs mères ou leurs gardes qui éprouvent cette maladie ou qui viennent de l'essuyer depuis peu, sont en communication constante avec eux. Les accidens ou le cours du typhus chez les enfans seraient-ils assez peu caractérisés pour être méconnaissables? Les hommes âgés, maigres, secs, sont aussi très-rarement ou peut-être jamais attaqués de cette maladie, et paraissent, du moins d'après mon expérience propre, n'y être point sujets.

Le *sexe* paraît n'apporter aucune différence

remarquable dans la disposition à contracter le typhus ou toute autre maladie contagieuse. Cependant d'après quelques observations, les femmes y sont plus sujettes que les hommes par des raisons dont nous ferons bientôt mention.

A *l'égard de l'état du corps*, les hommes délicats, mous, qui ont une peau plus fine et plusdisposée à la transpiration, et les personnes affaiblies, sont généralement les plus sujets à cette contagion. Au contraire, les hommes robustes, pléthoriques, vigoureux et bien nourris, la contractent peu.

Par rapport à la *manière de vivre* et au *régime*, tous ceux qui sont affaiblis par une diète rigoureuse sont plus particulièrement sujets au typhus contagieux. La privation des boissons fortes, la faim, le froid, les affections de l'ame, la crainte, le chagrin, la tristesse, etc., sont très-propres à développer une susceptibilité particulière à cette contagion. C'est pourquoi si l'on visite des malades atteints du typhus, à jeûn, par une température froide et humide, et avec la crainte de la contagion, on doit être considéré, d'après un grand nombre d'expériences, comme très-disposé à contracter la maladie. C'est ainsi qu'on la gagne encore plus facilement en voyageant par un temps humide et froid, et en couchant dans un lit infecté de la plus petite quantité de cette matière contagieuse. Au contraire, ceux qui boivent du vin et de l'eau-de-vie, qui fument du

tabac, qui sont gais, courageux, y sont bien moins sujets. Le corps humain se trouve alors dans un état de chaleur et d'excitation qui le met en état de réagir avec avantage sur ce qui pourrait lui être défavorable. C'est pourquoi, il est moins dangereux de visiter les malades atteints du typhus, après avoir pris quelques alimens, un verre de vin ou d'eau-de-vie, avoir fumé une pipe de tabac, surtout si avec cette disposition on a l'esprit content et exempt de chagrin. C'est pour cette raison que les remèdes chauds ont été regardés pendant long-temps comme des anti-pestilentiels plus sûrs que beaucoup d'autres moyens affaiblissans, tels que de cracher toujours quand on est auprès du lit des malades, et de faire usage même du vinaigre. On sait, du reste, qu'on attribue au vinaigre la faculté de neutraliser le miasme contagieux, et qu'on ne peut lui contester tout-à-fait la propriété de resserrer les pores de la peau et d'affaiblir la disposition à la contagion. Il ne conviendrait pas non plus, de compter avec quelques autres, le vinaigre parmi les moyens affaiblissans.

La disposition de l'organe cutané chez un homme en santé, offre par rapport à la manière de vivre et aux fonctions même de l'individu, une grande influence sur la susceptibilité à la contagion; car sa rudesse, sa dureté, non moins que sa malpropreté peuvent la favoriser : cependant sous ce dernier point de vue, des hommes

sales de leur métier, tels que les ramoneurs et ceux dont la peau est imprégnée de substances grasses, etc., sont moins exposés à la contagion, parce que le virus est comme repoussé et ne peut se faire jour à travers ces substances malpropres qui enveloppent leur peau. On conçoit que le moyen de rendre à cet organe toute sa susceptibilité à la contagion, serait de la laver à l'eau chaude. Cependant l'eau chaude et les moyens de propreté peuvent s'opposer, au contraire, à une contagion commençante.

Certaines maladies antérieures détruisent souvent dans le corps humain la disposition à la contagion. Mais des hommes affaiblis par d'autres maladies, surtout par des affections nerveuses, succombent plus facilement à toute contagion, par conséquent à celle du typhus; ceux au contraire, qui sont sujets à des maladies chroniques non nerveuses, y sont en général peu disposés. Sur plusieurs centaines de malades atteints de typhus, que j'ai eu occasion de traiter dans une pratique de plusieurs années, il ne s'est pas présenté un seul exemple de phthisique attaqué de cette maladie. Une suppuration déjà établie dans le corps aurait-elle la faculté d'affaiblir la disposition à la contagion? C'est ce que nous examinerons par la suite.

Quoi qu'il en soit, le typhus appartient aussi à la classe des maladies contagieuses qui, une fois passées,

passées, affaiblissent ou détruisent même, si ce n'est pour toujours, du moins pour long-temps, la disposition à la même maladie. C'est au point qu'après l'avoir éprouvée, il est des individus qui peuvent s'exposer derechef, sans danger, à la contagion. D'autres qui n'ont jamais eu le typhus de leur vie, montrent pour la contagion de cette maladie, la plus grande susceptibilité et la contractent très-promptement : ils en sont quelquefois si sursaturés, qu'ils finissent par être insensibles à son action. C'est ce qu'on voit, par exemple, chez beaucoup de médecins, de chirurgiens, de prêtres, d'infirmiers, etc., qui, après avoir eu cette maladie, bravent la contagion sans la contracter de nouveau (1). Il en est de même pour les bêtes à cornes qui ont éprouvé le typhus.

(1) D'autres virus contagieux, outre ceux de la petite vérole, de la rougeole, de la peste, du typhus, etc., paraissent aussi avoir la propriété d'affaiblir ou de détruire tout-à-fait la susceptibilité aux maladies dont ils dépendent. C'est ce qu'on a vu dans l'épidémie catarrhale de 1762 et de 1782, qui était contagieuse ; les personnes qui avaient une fois éprouvé la maladie, la contractaient très-difficilement une seconde fois. Un médecin d'une maison d'orphelins m'a assuré, dit M. *Reimarus*, préface de la traduction d'*Antrechaus* sur la peste de Toulon, que la gale, quoiqu'elle soit une maladie chronique, lorsqu'elle a duré quelques années, se dissipe sans le secours d'aucun remède, de manière que l'individu qui en était affecté ne contracte plus cette maladie, malgré sa communication habituelle avec des galeux. (*Note du traducteur.*)

Mais quelquefois le typhus ne détruit la susceptibilité à la même maladie, que pour quelques mois ou pour quelques années, comme cela a lieu pour la peste, et c'est sur cette observation que des médecins ont fondé la malheureuse idée d'inoculer ces maladies. Nous apprécierons dans son temps la valeur de cette opinion.

Il ne nous est pas donné d'expliquer comment une maladie contagieuse détruit, pour quelque temps, la disposition à la même contagion, ni comment il se fait, au contraire, qu'à la suite de quelques maladies non-contagieuses, on observe encore long-temps une diathèse morbifique et une certaine tendance aux rechutes. On ne comprend pas mieux comment dans d'autres contagions, dans celle de la syphilis, par exemple, il se développe une disposition toute particulière au retour des mêmes accidens.

Si nous savions comment il se fait que le corps humain et l'organisme animal s'accoutument plus tôt ou plus tard à certains excitans, de manière à n'en plus ressentir à la fin la moindre impression, nous pourrions peut-être comprendre aussi, comment il arrive que certains miasmes auxquels la nature paraît s'être promptement accoutumée, finissent par ne plus occasionner de toute la vie, d'impression ou d'irritation fâcheuse.

Cependant cette règle générale offre, pour le typhus surtout, beaucoup d'exceptions; car on a

vu des hommes *rechuter* bientôt après cette maladie. J'ai été témoin d'un cas où un infirmier convalescent du typhus (dont il avait été atteint sans doute plusieurs fois), *rechuta* dès les premiers jours de sa convalescence, et trois semaines après la seconde convalescence, il contracta un troisième typhus auquel il succomba vers le quinzième jour de la maladie. Toutefois, j'ai vu d'autres cas où le typhus produit par une contagion nouvelle, était beaucoup plus faible que le premier.

Outre les circonstances que nous venons de rapporter, et d'où paraissent dépendre plus ou moins la susceptibilité à la contagion du typhus, il est encore certaines conditions inconnues qui font que quelques individus succombent très-facilement à cette contagion; tandis que, à toute autre époque de leur vie, ils n'y offraient aucune disposition et pouvaient l'affronter avec aussi peu de danger que d'autres affrontent la petite vérole. On appellera cela *idiosyncrasie*, *indisposition*, comme on voudra, ces dénominations ne font qu'attester notre ignorance. Les partisans de l'excitation ont voulu rendre raison de cet état par l'épuisement de l'excitabilité, mais cela n'explique rien; et en général, il n'y a point de théorie qui explique plus mal les propriétés des maladies contagieuses, que celle de l'excitation.

SECTION VII.

Terminaisons de la Maladie.

Le typhus contagieux se termine par la *santé*, par la *mort* ou par d'*autres maladies*.

C'est sur les modes de terminaison de cette maladie et les circonstances qui les accompagnent, que repose son pronostic le plus certain. C'est pourquoi nous devons commencer par l'examen de ces terminaisons, avant de passer au pronostic.

Terminaisons par la Santé.

Si le sujet, avant la maladie, était bien constitué, jeune ou d'un âge moyen, vigoureux, ordinairement bien portant et nullement affaibli par des maladies antérieures, ni disposé à l'affection d'aucun organe particulier; si le typhus est simple, régulier dans son cours avec des accidens modérés, qu'il ne soit troublé ni par un mauvais traitement, ni par un régime contraire au but qu'on se propose, alors il se termine facilement, comme plusieurs autres fièvres exanthématiques, par la santé la plus parfaite et la plus durable.

Ce passage à la santé est amené par un traitement approprié, et souvent aussi sans aucun secours de l'art, par les seules forces médicatrices de la nature ou par la réaction des forces vitales, surtout si l'on a fait concourir l'usage d'un régime convenable, et s'il survient des circonstances favorables, souvent accidentelles.

L'art n'effectue le traitement de cette maladie, que d'une manière indirecte, c'est-à-dire, de concert avec les efforts salutaires de la force vitale. Aucune méthode connue jusqu'ici, soit rationnelle, soit empirique, ne peut guérir le typhus contagieux d'une manière directe ni indirecte, ni même abréger son cours ordinaire et naturel, qui est d'environ quatorze jours. Les forces vitales seules peuvent, sinon extirper tout-à-fait la matière contagieuse passée dans le corps où elle continue ses progrès, du moins l'éliminer après un temps déterminé, ou changer tellement la disposition de l'organisme vivant, que les impressions morbifiques cessent et les fonctions de la santé se rétablissent, comme cela a lieu pour la petite vérole, la rougeole et d'autres fièvres contagieuses. Il n'y a pas non plus de traitement spécifique du typhus comme nous en avons pour la syphilis ; et l'art ne peut que seconder ou diriger la nature, et écarter par ce moyen, quelques accidens de la maladie.

Toutefois la nature peut opérer seule la guérison de cette maladie, lorsqu'il n'y a point d'obstacle de la part des circonstances concomittantes, et dans ce cas, un régime convenable et l'absence des causes accidentellement nuisibles, peuvent concourir au rétablissement consécutif de la santé.

Mais comment la nature travaille-t-elle à cette cure spontanée? de quelle manière agissent les forces vitales de l'organisme et les diverses opérations chimiques qui ont lieu dans l'économie animale, pour chasser du corps la matière contagieuse et triompher de son action nuisible? C'est ce qu'on ne peut expliquer. Peut-être cette matière, après un temps déterminé, cesse-t-elle d'être nuisible pour l'économie animale, parce que celle-ci s'accoutume à sa présence? Quoi qu'il en soit, elle ne paraît pas se consumer ni s'éteindre dans les corps malades; car plutôt, elle s'y multiplie, elle déborde pour ainsi dire, et s'accroît pour produire de nouvelles contagions à l'infini.

On peut assurer que les forces vitales comprimées par la contagion font enfin, après un effort de onze ou quatorze jours, une réaction salutaire, et s'affranchissent après avoir surmonté toute opposition. Peut-être que les phénomènes chimiques développés par la contagion, et qui ont leur durée déterminée, contribuent aussi à

cette réaction ? C'est en cela que consiste principalement la crise salutaire qui produit inopinément la guérison dans les fièvres, quelquefois même au milieu des circonstances les plus défavorables et les plus désespérées.

Cependant cette crise ne peut dissiper aussi promptement et d'une manière aussi facile, la matière contagieuse répandue dans tout le corps, que les phénomènes mordifiques produits par cette matière : mais il est vraisemblable qu'elle se consume et se neutralise au moyen de la chaleur fébrile, développée surtout pendant la période nerveuse, et caractérisée par cette propriété d'augmenter sous la main des personnes qui touchent les malades, et de produire ce sentiment exprimé par ces mots *calor mordax*. C'est alors sans doute que la matière contagieuse reflue hors du corps, et que la contagion est la plus facile.

En vertu de quels phénomènes concomittans occasionnels ou effectifs, se passent les crises salutaires ? Comment les évacuations et surtout les sueurs y contribuent-elles ? Comment tout cela se passe-t-il à des jours déterminés, et surtout au quatorzième et dix-septième ? Cela a déjà été dit dans une section précédente.

Terminaisons par la Mort.

La terminaison du typhus par la mort dépend autant de la mauvaise disposition des sujets malades, que de la violence de la maladie, et principalement des circonstances défavorables qui l'accompagnent, et influent sur son intensité.

Elle n'est donc produite que par les circonstances qui font passer cette fièvre à un état anomal; car le typhus simple régulier et le virus contagieux, le même partout dans sa nature, ne sont pas essentiellement mortels. Cependant le typhus le plus simple et le plus régulier, peut le devenir, même à l'époque de la crise décisive, s'il prend une direction oblique.

Le typhus peut se terminer par la mort de différentes manières, suivant la disposition des sujets. Si avant l'invasion de la maladie le sujet était déjà indisposé, affaibli par des maladies antérieures, frappé de quelque affection locale, etc., le typhus pourra devenir une maladie relativement mortelle.

Mais s'il survient dans le cours du typhus des circonstances nuisibles qui occasionnent des anomalies dangereuses, ou accroissent extraordinairement l'intensité de la maladie, il devient pour le coup plus sûrement mortel, parce que

ces circonstances peuvent, dans le meilleur état de la maladie, occasionner seules la mort.

Au nombre de ces circonstances, on peut compter, 1°. *de la part du médecin*, un traitement contraire et nuisible, la négligence des choses utiles ou l'emploi absurde des choses préjudiciables. 2°. *De la part du régime*, tout ce qui peut contribuer à le rendre mauvais, soit par le médecin, soit par les malades eux-mêmes ou les personnes chargées de leur donner des soins; un régime qui n'a aucun rapport avec les indications qu'il faut remplir, soit dans le choix de l'air, de la nourriture, de la boisson ou de la propreté, etc. 3°. *Enfin, de la part de la malignité* produite accidentellement ou d'une manière inévitable, soit par les constitutions épidémiques, soit par celles de la température, ou par plusieurs autres causes extérieures, des blessures, etc.

Il suit de là maintenant que le typhus qui, de sa nature était simple et benin, augmente d'intensité, empire dans ses accidens, se détourne de sa marche ordinaire, de manière que, soit par le désordre des fonctions les plus importantes du système général, ou par celui de quelque organe particulier, la vie ne peut plus se soutenir. Sans doute qu'alors les crises manquent tout-à-fait ou sont insuffisantes.

Il y a encore des causes inconnues et tout-à-

fait incompréhensibles dans leur manière d'agir, qui occasionnent souvent un état subit de langueur des forces vitales, ou une malignité mortelle, ou un état tellement pernicieux, que la mort survient sur-le-champ, sans avoir été précédée d'aucun symptôme dangereux. Ceci est absolument inexplicable, et on ne peut le comprendre que par la considération du dernier état des forces vitales.

Mais les genres ordinaires de mort dans le typhus, sont : *la mort par faiblesse*, et *l'apoplexie*. La *suffocation* a lieu très-rarement, et seulement dans quelques cas particuliers où l'affection des poumons anéantit les fonctions de la respiration.

La *mort par faiblesse* a lieu surtout pour les personnes déjà affaiblies par des évacuations excessives, des saignées, des purgatifs, ou par des diarrhées, des hémorragies continuelles extrêmement débilitantes et développées spontanément, par une durée extraordinaire de la maladie, par la privation trop rigoureuse de toute nourriture et de boissons restaurantes, surtout dans les dernières périodes, etc.; mais principalement par l'épuisement général de la force vitale trop long-temps comprimée, et qui peut aussi être produite quelquefois d'une manière indirecte, par une excitation trop forte imprudemment provoquée.

La *malignité* produite autant par les causes dont nous venons de parler, que par une foule d'autres que nous ne connaissons pas encore, peut aussi occasionner cette faiblesse mortelle.

L'inflammation et *la gangrène des intestins* peuvent enfin, par des causes tout aussi inconnues, produire très-souvent cette faiblesse vitale générale. Il est également prouvé par les ouvertures des cadavres, que l'inflammation des intestins est un phénomène extrêmement commun dans le typhus, et que cette inflammation qui produit le genre de mort par la faiblesse, doit être comprise parmi les accidens mortels qu'on observe, surtout lorsqu'il y a gangrène.

Les phénomènes par lesquels la plus grande faiblesse vitale, et la mort même dans le typhus, ont coutume de se manifester, sont : la diminution de la turgescence vitale générale, l'amaigrissement et la pâleur des parties extérieures, remarquables surtout au visage par un caractère physionomique particulier, des yeux creux, éteints, à demi-fermés, les dents supérieures à découvert par la contraction des muscles des lèvres, le relâchement de tous les sphincters en général, le froid des extrémités, une sueur générale froide, visqueuse, un pouls petit, faible, inégal, intermittent, le décubitus sur le dos, un tremblement continuel. On observe aussi ordinairement une présence et une liberté d'esprit

qui remplacent la stupeur et le délire, et qui sont dues vraisemblablement à l'absence de toute douleur. *Hippocrate* a très-bien dit de cet état : *Torpor in contraria citò translabens perniciem denotat* (1).

Beaucoup de médecins croient que cette mort par faiblesse est l'espèce la plus commune et la plus fréquente dans le typhus ; mais je ne peux partager cette opinion, si je considère, dans cette maladie, les différens phénomènes par rapport aux divers genres de mort, et si je les compare avec ceux qu'on observe dans les cadavres. Je crois du reste que cette espèce de mort est bien plus fréquente dans les fièvres nerveuses simples non contagieuses que dans le typhus.

Ce que l'on ne peut découvrir par le scapel dans les cadavres, à la suite de la mort par faiblesse, se laisse facilement deviner. La force a disparu parmi les changemens inexplicables de l'organisation, et la matière inanimée ne laisse apercevoir, par les recherches les plus exactes, d'autres phénomènes que le relâchement général de toutes les fibres animales.

On peut, du reste, convenir facilement que les malades qui meurent d'une dissolution putride de l'organisme, périssent aussi de faiblesse. Mais on ne peut assurer que la faiblesse vitale occa-

(1) Prænot. coac.

sionne seule cette dissolution, autrement toutes les maladies par faiblesse devraient, sans exception, finir par ce genre de mort : cependant si l'on considère un scorbutique, chez lequel, durant les progrès les plus considérables de la dissolution putride de l'organisme, la force vitale se soutient encore, on doit plutôt affirmer dans ce cas, que la faiblesse n'est que l'effet de la dissolution de l'organisme.

Il peut y avoir encore des circonstances qui font concevoir la mort comme produite par des phénomènes chimiques ; alors le principe de vie est comprimé ou épuisé par différentes matières qui agissent d'une certaine manière.

Ce genre de mort se distingue aussi de celui par faiblesse vitale simple, par des changemens remarquables dans l'organisme et des phénomènes généralement connus. Les fluides sont aqueux, sans cohérence, sans mouvement intestin, les parties charnues lâches et sans élasticité ; de là des congestions passives et la gangrène des parties comprimées ; des épanchemens dans différentes cavités, des pétéchies et des échimoses ; la disposition aux hémorragies et aux excrétions abondantes, et le développement chimique des matières qu'on observe en général dans toute fermentation putride, et dont on distingue facilement l'existence par le seul sens de l'odorat.

Dans les cadavres de ces sujets, on trouve

les traces d'une fermentation putride, rapidement développée à un très-haut degré. La cavité du ventre est remplie de gaz. Les taches gangréneuses externes sont plus étendues, plus nombreuses et plus remarquables aux endroits qui étaient comprimés avant la mort. Les parties molles ont moins de cohérence que dans d'autres cadavres, et sont presque friables; le sang des veines est aqueux et sans aucune consistance. Cette putridité se fait remarquer encore à un plus haut degré dans quelques organes particuliers qui étaient principalement affectés pendant la maladie, comme les intestins.

L'apoplexie, ou la mort apoplectique, est le genre de mort le plus fréquent dans le typhus contagieux, et peut-être le seul, si on le considère en général sous un certain point de vue; car toute mort est une paralysie générale. Mais dans le sens ordinaire de l'apoplexie, on suppose, en général, une action subite fréquemment dangereuse ou mortelle sur le cerveau ou les nerfs, abstraction faite d'un état antérieur de maladie. Ce mode est très-distinct de la mort par faiblesse, et est accompagné même de quelques phénomènes caractéristiques.

A ces phénomènes appartient principalement un état de stupeur et d'affaissement du sensorium, qui fait que les malades, à l'heure de la mort, n'acquièrent aucune liberté d'esprit. Ils meurent

avec le vertige et sans connaissance. Ajoutez à cela un état nerveux extrêmement fort, les convulsions qui précèdent la mort, des crampes et des paralysies, une turgescense plus considérable au visage que dans les autres parties, et moins d'altération dans les traits de la face.

L'apoplexie mortelle peut avoir lieu dans le typhus de deux manières différentes, et chacune par des circonstances particulières.

L'apoplexie humorale, qu'on explique par la compression du cerveau et de l'origine des nerfs, au moyen d'un liquide, dépend dans le typhus :

1°. *De l'inflammation du cerveau* ou des membranes qui l'enveloppent, accident qui n'est pas rare dans la période inflammatoire du typhus, surtout si un traitement existant prématuré a été mis en usage chez des malades pléthoriques. Ce genre de mort n'arrive communément que dans les premiers jours du typhus, au milieu des phénomènes morbifiques qui indiquent de bonne heure l'état inflammatoire ou d'irritation du cerveau, et qui sont alors parfaitement semblables à ceux d'une apoplexie dite pléthorique, avec un visage gonflé, des yeux saillans, l'extinction totale des facultés de l'ame, la paralysie des muscles volontaires qui est bientôt suivie de celle des muscles involontaires. Dans le cadavre, on trouve les vaisseaux du cerveau et des enveloppes

de cet organe engorgés, et quelquefois les fluides extravasés.

2°. *D'une simple congestion* non inflammatoire dans l'intérieur de la tête, qui peut être active ou passive à diverses époques de la maladie, et à laquelle le malade atteint de typhus est extrêmement sujet. Il est, comme l'individu adonné au vin, très-enclin à l'apoplexie. Les phénomènes qu'on observe au moment de la mort, et dans le cadavre, sont presque les mêmes que dans l'inflammation du cerveau dont nous venons de parler; cependant ce genre de mort peut encore avoir lieu dans les derniers jours du typhus.

3°. *Des métastases dans le cerveau.* Dans ce cas les symptômes de l'affection de la tête sont d'abord extrêmement doux, puis plus forts et plus rapides, et les accidens apoplectiques ne surviennent qu'après une exacerbation critique, comme dans les cas ci-dessus mentionnés. Le malade meurt après cette malheureuse crise, ordinairement à un jour critique, c'est-à-dire, au quatorzième jour. Les hommes qui ont la tête faible, les savans même qui travaillent avec beaucoup d'effort d'esprit, les personnes qui ont des chagrins et les grands buveurs, sont les plus sujets à ce genre de mort. Les phénomènes, dans les cadavres, consistent dans un engorgement peu considérable du cerveau, sans épanchement.

4°. *D'une suppuration du cerveau.* Ici les accidens morbifiques et les phénomènes qui accompagnent le moment de la mort sont à peine distincts des précédens. Peut-être une légère bouffissure de la tête et du visage est-elle l'unique signe extérieur de cet état ? Le cadavre montre, dans le cerveau et sur ses enveloppes, des abcès qui ont occasionné la paralysie générale. Ce genre de mort n'est pas très-rare. La première fois que je l'ai rencontré et constaté par l'ouverture du cadavre, je croyais m'être trompé sur le diagnostic et avoir confondu une phthisie cérébrale avec un typhus. J'ai trouvé encore, par la suite, cette suppuration du cerveau dans quatre autres cadavres, à la suite du typhus, avant lequel les sujets étaient certainement très-sains. La suppuration s'était formée pendant le typhus, vraisemblablement par l'état inflammatoire constant du cerveau dans les premiers jours. En parcourant un grand nombre d'auteurs, j'ai trouvé que Pringle et Haller avaient observé des cas analogues. Les malades, dans ces circonstances, périssent souvent très-tard et à des jours indéterminés.

L'apoplexie nerveuse qui a lieu sans la compression de la part des fluides ou la présence de tout autre corps sur l'origine des nerfs, mais seulement par un relâchement subit du système nerveux, est le genre de mort le plus fréquent du typhus.

Les phénomènes qui la précèdent sont les accidens généraux d'un état nerveux ; et toute maladie nerveuse en général a une tendance à cette terminaison, soit que ses accidens dépendent de l'éréthisme, ou de l'affaissement du système nerveux qui en sont comme les plus prochains avant-coureurs. Dans le typhus, ce genre de mort a lieu communément aux jours critiques. La cause principale de ce fait, c'est l'exacerbation qui survient ordinairement à pareil jour, et qui épuise entièrement les forces vitales, principalement excitées de manière que le système nerveux se relâche tout-à-coup. C'est pourquoi cette mort n'arrive que dans un temps avancé du typhus et surtout dans la période nerveuse. A l'ouverture des cadavres, on ne trouve rien qui puisse découvrir aux sens les causes de la mort. La molesse du cerveau que quelques-uns ont prétexté, est très-difficile à préciser. Du reste, ce genre de mort est très-peu distinct de celui qui a lieu par faiblesse. Il n'y a d'autre différence, sinon que dans la mort par apoplexie nerveuse, le relâchement subit du système nerveux, se fait souvent d'une manière inattendue ; tandis, au contraire, que dans la mort par faiblesse, il arrive par degrés et d'une manière successive.

Terminaisons par d'autres Maladies.

Le typhus peut aussi très-souvent se terminer de différentes manières par d'autres maladies. Ces maladies sont ou curables ou incurables, et suivies d'une mort médiate. Les causes consistent aussi dans une disposition morbifique des sujets ou dans une intensité plus grande, mais non mortelle de la maladie, ou enfin dans des circonstances étrangères qui rendent le cours du typhus anomal dans quelques-unes de ses périodes.

Les passages ordinaires du typhus à d'autres maladies ont lieu à peu près de la manière suivante :

1°. *Par des métastases internes*, mais qui n'étant pas mortelles font développer des affections diverses, et principalement des engorgemens et des inflammations locales internes qui se terminent par une fièvre lente, ne permettent jamais une convalescence parfaite, ni aucun accroissement des forces, et occasionnent enfin un état plus ou moins languissant. Les divers accidens qui surviennent dans ce cas, dépendent de la différence des organes qui sont le siége des décharges morbifiques. Ainsi, lorsque ces métastases ont lieu dans la tête, il survient des vertiges, la cécité, l'imbécillité; dans la poitrine, des toux chroniques, l'asthme, les dispositions au crachement de sang et à la phthisie; dans le bas-ventre, principalement des obstructions du foie et de la rate;

et par-là des cachexies de diverses sortes, des dispositions à l'hydropisie, à la jaunisse, ainsi qu'à l'hypochondrie, les crampes, les maux chroniques d'estomac, des intestins, les lésions des fonctions du sexe, etc.

2°. *Par des métastases plus ou moins considérables sur des parties externes.* Ainsi se montrent des tumeurs critiques à différentes glandes, sur d'autres parties musculaires et cutanées, principalement aux extrémités, comme aux cuisses et aux bras. Ces métastases produisent encore d'autres affections locales, la cataracte, et l'écoulement purulent des oreilles, qui est si fréquent après le typhus, et dont l'origine remonte à l'époque de la maladie, où l'on observe souvent le bourdonnement des oreilles et la surdité.

Au reste, il faut remarquer ici que le typhus parmi les autres fièvres contagieuses est, après la petite vérole, le plus sujet aux métastases, et qu'à cet égard il est d'une nature très-insidieuse.

3°. *Par le passage des inflammations locales à des suppurations internes*, lentement mortelles; tant dans le cerveau que dans les poumons et dans les viscères du bas-ventre, surtout le foie et les instestins.

4°. *Par des gangrènes locales externes* qui passent à l'état d'ulcères. Ces ulcères ont lieu le plus souvent et sont très-opiniâtres, et très-longs à guérir, à la suite des vésicatoires gangréneux, et

des décubitus ou des compressions sur quelques parties. J'ai vu quelquefois la gangrène du nez, que quelques auteurs, et principalement le baron *de Stork*, ont décrit comme un reliquat du typhus; mais je ne l'ai jamais vu mortelle, soit qu'il y eût séparation des parties gangrénées ou conservation de la masse, ou enfin ulcération de la partie. J'ai aussi observé, surtout dans l'épidémie de l'an 1806, à Cracovie, des gangrènes presque sèches, tantôt aux mains, tantôt aux pieds. La peau dans le premier cas, se détachait en forme de gants, et dans le second cas comme des bas. J'ai vu un mendiant qui, à la suite d'un typhus, se faisait traîner dans une brouette, de village en village, où il ramassait beaucoup d'argent; lorsque la police le fit transporter à l'hôpital, la peau des extrémités inférieures se détacha en masse, en conservant sa forme primitive, et les os qui étaient restés furent sciés. Je ferai remarquer cependant que cette gangrène devait être regardée comme critique (1).

5°. *Par une faiblesse continue* et l'épuisement, non-seulement par le défaut d'une nourriture res-

(1) M. Limeyrac, médecin à l'armée d'Allemagne, éprouva à l'époque de la crise du typhus qu'il avait contracté à l'hôpital d'Ebersdorf près de Vienne, où il faisait le service, une gangrène qui se fixa sur le pied droit, et à la suite de laquelle il perdit la première phalange du gros orteil. (*Note du trad.*)

taurante dans cette période ; mais encore par des mouvemens tristes de l'ame, par des causes débilitantes, des hémorragies, les jouissances précoces de l'amour, etc. Les convalescens ne peuvent plus recouvrer leurs forces ; ils digèrent mal, dorment peu et sans reposer ; ils suent toute la nuit et tombent dans une faiblesse continue et dans divers autres maux consécutifs, tels que les diarrhées, la perte de semence, l'amaigrissement, la consomption, etc. ; quelques-uns dans l'apauvrissement du sang pour le reste de leur vie.

Il faut remarquer que les individus dans ce cas, quoique extrêmement affaiblis, contractent rarement les fièvres intermittentes, auxquelles cependant tant d'hommes débiles sont si particulièrement disposés, surtout lorsqu'il règne des épidémies de ce genre.

SECTION VIII.

Pronostic.

Le pronostic rationel le plus sûr dans le typhus, ainsi que dans d'autres maladies, consiste à prédire d'une manière probable, vraisemblable ou certaine, une des trois terminaisons dont nous avons déjà parlé. Si l'on considère attentivement l'état des sujets malades, le degré d'intensité des accidens et le secours de la maladie, non moins que toutes les circonstances importantes qui influent sur elle; si l'on pèse exactement et que l'on compare entre eux les signes qui annoncent l'une ou l'autre terminaison, alors celle qu'on attend dans le typhus peut être prédite avec plus ou moins de certitude, en tant qu'il est possible de prédire ces terminaisons dans les fièvres, d'après les règles de l'art, surtout avant la crise.

Mais outre les signes rationnels du pronostic, il y en a encore d'empiriques qu'on n'expliquera jamais d'une manière satisfaisante, et qui ne peuvent être convenablement décrits. Ils sont cependant plus sûrs quelquefois que les signes rationnels, et à cet égard, le pronostic même des

personnes étrangères à l'art, n'est pas toujours à dédaigner.

A ces signes empiriques qui font espérer une terminaison favorable, appartiennent les suivans : Un vomissement spontané dès les premiers jours du typhus, qui promet, en général, un cours modéré de la maladie, lorsqu'il est suivi surtout du soulagement du vertige.

Une hémorragie nazale qui survient vers le cinquième ou septième jour, lorsqu'elle est modérée et suivie du soulagement des accidens céphaliques, fait espérer une période nerveuse plus légère.

Des momens lucides du matin et plus de liberté dans la mémoire, sont toujours d'un bon augure. Les premiers font présumer que le malade a bien dormi.

Plus la *péripneumonie* est faible dans les premières périodes, plus la marche du typhus est légère.

Une diarrhée spontanée et modérée qui survient dès les premiers jours, traîne après elle des suites salutaires, si les autres accidens qui l'accompagnent sont d'ailleurs modérés. Le chevalier *Pringle* assure que quelquefois la maladie contagieuse s'est jugée tout-à-fait par cette voie. Dans la période nerveuse, la diarrhée est toujours dangereuse, lorsqu'elle n'est point critique.

La surdité est regardée en général comme un bon signe, lorsqu'elle ne survient point au com-

mencement, ni à l'époque de l'accroissement des autres accidens de la maladie. Mais je n'ai jamais pu fonder rien de certain sur ce signe. Il y a dans presque tous les typhus un bourdonnement d'oreilles dont le symptôme de la surdité paraît dépendre. J'ai remarqué, à la vérité, quelquefois que la surdité se dissipait promptement dans les redoublemens mortels du typhus. Mais j'ai vu aussi des malades périr étant atteints de la plus grande surdité. Cela tient apparemment aux divers genres de mort dont j'ai parlé plus haut. Cependant ce symptôme ainsi que tous les accidens céphaliques, sont toujours dans un certain rapport avec les excrétions intestinales; et quoique Hippocrate ait dit : *surditas alvum sistit* (1); on peut assurer avec autant de raison peut-être, que la suppression des selles produit quelquefois la surdité dans cette maladie. Sous ce point de vue, elle en serait un accident favorable, puisque la suppression des selles, d'où dépend la surdité, est, sans contredit, un phénomène désirable dans la période nerveuse du typhus.

La *soif*, surtout dans la période nerveuse, lorsqu'elle est modérée et supportable, a coutume d'être un signe extrêmement bon. Ce symptôme doit se rencontrer dans les fièvres, et lorsque les malades ne l'éprouvent point, ou ils

---

(1) Prænot. coac.

sont trop faibles ou trop abattus pour demander à boire. Il existe alors une lésion profonde des nerfs ou du sensorium commun.

L'humidité de la langue dans la période nerveuse est un phénomène rare, mais toujours salutaire. L'état de cet organe se comporte en quelque sorte comme celui de la peau. Si la langue est humide, les fonctions de l'organe cutané sont moins lésées, et c'est un des phénomènes salutaires du typhus que la langue auparavant sèche devienne humide. De même que les saletés de cet organe se dissipent en commençant par la pointe; de même, l'humidité qui succède à la sécheresse commence à se manifester par la pointe, et se répand ensuite généralement jusqu'à la base. C'est donc encore un signe consolant, lorsque la pointe de la langue auparavant sèche comme un morceau de bois, devient tant soit peu humide et souple.

Le *pouls*, dans la période nerveuse, lorsqu'il est libre et pas trop fréquent, appartient aux signes favorables, si tout le poids de la maladie ne porte pas sur le système nerveux. Cependant des exacerbations dans le pouls deviennent nécessaires, autrement les crises salutaires pourraient manquer.

Mais la perspective la plus certaine d'une terminaison désirée, repose sans doute sur la modération des accidens de l'*état nerveux*, et en gé-

néral sur l'intégrité des organes les plus essentiels à la vie. Ici commence toutefois le pronostic rationnel qui se fonde sur des principes physiologiques et pathologiques généraux ; mais ces signes même dans les fièvres, et surtout dans le typhus, ne sont pas suffisans pour établir un pronostic certain, lorsque les crises qui amènent souvent des changemens inattendus n'ont pas encore eu lieu.

Aux signes en quelque sorte empiriques, qui font appréhender avec plus ou moins de vraisemblance, une terminaison malheureuse, appartiennent les suivans :

Nul soulagement après le premier vomitif, ni après des vomissemens spontanés ; des altérations extraordinaires dans les traits de la face au commencement de la maladie ; l'absence absolue de la soif ; un délire continuel et violent ; l'apparition précoce des pétéchies qui sont dans les premières périodes d'un très-mauvais augure.

La persévérance des accidens de la péripneumonie ou du point de côté jusqu'à la période nerveuse, une toux continuelle, une expectoration rougeâtre, sont de mauvais signes.

Les parotides qui ne paraissent que pour un temps, et qui sont symptomatiques, sont d'un présage dangereux, surtout si elles se manifestent des deux côtés.

Les plus mauvais de tous les signes dans l'état ner-

veux de cette maladie, sont : la cécité, des larmes involontaires, le hoquet, la paralysie de la langue, une *mussitation* continuelle, l'entier abandon de soi-même, la pesanteur considérable du corps, la persévérance des pétéchies, un pouls rare, embarrassé et en général très-fréquent, des spasmes de la vessie, les traits de la face exprimant la douleur dans l'attouchement du bas-ventre, l'inflammation des intestins et le balonnement du ventre; les mouvemens continuels des mains, comme pour jouer ou ramasser des flocons; la paralysie ou la contraction des muscles des lèvres, laissant voir les dents ; une diarrhée continuelle et débilitante, la dyssenterie, etc. L'inefficacité des vésicatoires témoigne toujours la plus grande et la plus dangereuse insensibilité.

Les aphtes de la bouche indiquent très-souvent la présence des vers. Des hoquets continuels vers la fin de la maladie, sont les signes de la gangrène des intestins, ou du moins d'une inflammation considérable.

Mais le pouls et l'urine sont les signes les plus incertains dans cette maladie. Ils peuvent être comme naturels et le malade peut périr, ce que *Hippocrate* et *Sauvages* admettaient comme caractéristique dans cette maladie.

Les complications gastriques qui ne se dissipent point au commencement du typhus, aggravent extraordinairement la maladie. Il en est de même

des accidens siphilitiques lorsqu'ils sont même locaux. Les hydropisies, au contraire, se dissipent quelquefois durant le typhus, à moins qu'elles ne reconnaissent pour cause une affection organique du foie. Mais elles sont susceptibles aussi de reparaître après la maladie.

Au reste, pour fonder dans le typhus un pronostic suffisant et certain, on peut observer les règles pratiques suivantes :

1°. Un des signes bons ou mauvais que nous venons de mentionner, pris isolément, ne peut être dans les maladies en général, et principalement dans le typhus, d'aucune importance pour le pronostic.

2°. Quoique dans le premier septenaire les accidens de la maladie soient encore légers, on ne peut rien déterminer d'une manière certaine sur l'état de la période nerveuse suivante. On ne peut pas réellement découvrir, encore moins déterminer ou prédire seulement d'une manière probable, les causes de l'accroissement d'intensité de cette dernière période.

3°. On doit être extrêmement circonspect dans le pronostic, à l'égard des hommes livrés à la tristesse et au chagrin, parce que chez eux le système nerveux paraît être très-relâché. Ils succombent même lorsque le typhus se montre léger et ressemble presque à une fièvre lente nerveuse. De ce nombre sont surtout les personnes sujettes

aux diarrhées, les recrues qui ont la maladie du pays et qui ne sont point encore accoutumées à leur nouvelle destination, et les malades pusillanimes.

4°. Les femmes en général surmontent plus facilement la maladie que les hommes. On peut donc, toutes choses égales, porter à leur égard un pronostic moins fâcheux. Mais la grossesse et les suites des couches aggravent toujours le danger (1).

5°. Dans le typhus même, avec les circonstances les plus légères de la maladie, on ne peut jamais rien déterminer de positif avant la crise décisive; car il n'y a pas de maladie aussi variable dans ses accidens, aussi insidieuse, ni aussi

(1) La maladie décrite, sous le nom de fièvre puerpérale et que les auteurs ont dit être épidémique et contagieuse, n'était vraisemblablement qu'un typhus de femmes en couches. Telles sont les fièvres puerpérales qui ont exercé leurs ravages à différentes époques dans les hôpitaux des femmes en couches, comme à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1746, où sur vingt femmes qui en étaient attaquées, à peine en rechappait-il une. (Histoire de l'Académie Roy.) L'époque est venue où cette maladie, sujet de tant d'opinions différentes de la part des auteurs, doit être mieux appréciée. C'est ce que je crois avoir fait dans un ouvrage ayant pour titre, *Traité des fièvres et des phlegmasies*, considérées chez les femmes *nouvellement accouchées*, et que je vais publier incessamment. (*Note du trad.*)

sujette, pendant la crise, à des redoublemens inopinés.

6°. Un convalescent du typhus ne doit pas être considéré comme parfaitement guéri, tant qu'il reste encore un bourdonnement d'oreilles, ou la plus légère incommodité dans ces organes. Si les accidens ne sont pas tout-à-fait dissipés, on doit craindre encore des métastases, même après plusieurs jours de convalescence.

SECTION IX.

Traitement du Typhus régulier.

TANT que nous n'aurons pas de nosologie spéciale exacte ou de théorie complète sur une maladie; que nous ne connaîtrons point ses causes ou du moins le mode particulier de son développement; que nous ne pénétrerons pas la connexion et le rapport de ses phénomènes, comme des effets et de leurs causes; et tant que nous ne pourrons calculer et déterminer que faiblement encore les divers effets secondaires provenant des premières impressions morbifiques, nous n'aurons point sur cette maladie de méthode de traitement rationnelle ni directe.

Tel est le cas du typhus. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici nous prouve suffisamment que nous n'avons à son égard que des aperçus hypothétiques ou empiriques. Par conséquent nous sommes bornés pour son traitement à la voie de l'hypothèse, de l'empirisme ou de l'analogie, en un mot, à une méthode curative indirecte.

Or, tout plan de traitement fondé sur l'hypothèse est trop vacillant, non-seulement pour satisfaire un véritable praticien, mais encore pour ne

pas être regardé comme dangereux par sa nature. Il ne peut être que d'une valeur extrêmement relative pour des théoriciens éclairés; et il ne peut être suffisant, en général, que pour ceux qui ont une prédilection exagérée pour leurs hypothèses, et qui ne savent ni observer, ni apprécier les suites, que pourrait avoir une telle méthode curative.

Les systématiques, dans leurs disputes, ont négligé les causes réelles et constantes des maladies pour poursuivre des hypothèses, et les théories les plus insensées ont fait place aux systèmes les plus ridicules.

L'histoire de la thérapeutique en général, et celle du typhus en particulier, confirment ce que nous avançons à cet égard.

Déjà les Galénistes avaient introduit, pendant plusieurs siècles, dans le typhus une méthode de traitement conforme à l'esprit de leur doctrine, et ce n'est que vers le seizième siècle que des médecins observateurs l'ont étayée de meilleures expériences. Mais bientôt après la méthode de traitement s'est attachée à chasser du corps la matière de la maladie au moyen des sueurs. C'est ainsi qu'on a employé pendant long-temps les alexipharmaques qui ont été si nuisibles, jusqu'à ce que Sydenham se soit élevé contre leur usage. Les humoristes ensuite ont admis une altération putride des humeurs comme cause de cette maladie, et ont proposé un traitement anti-septique.

Les uns ont commencé par attaquer l'origine du mal en nettoyant les premières voies, et ont proposé les évacuations gastriques comme la méthode de traitement préférable. Les autres ont conseillé le vomitif dans les vues de chasser de l'estomac, comme une matière hétérogène nuisible, le miasme introduit. Les partisans de l'excitation considèrent la faiblesse secondaire comme la cause de la maladie et préconisent un traitement fortifiant. Les médecins chimistes regardent l'absence de la matière acidifiante comme la cause du typhus, et proposent de le guérir par l'équivalent de l'oxigène.

Mais aucune secte de systématiques n'a présenté avec autant de certitude et de suffisance son mode particulier de traitement que les partisans de l'incitabilité : ils prétendent que le traitement du typhus, fondé sur l'accroissement de l'excitation présumée affaiblie dans cette maladie, doit être regardé comme le seul qui peut suffire généralement. A les entendre, on croirait que la méthode excitante doit guérir le typhus et dissiper même immédiatement la matière contagieuse; que les forces de la nature sont incapables de vaincre cette maladie, et que le salut des malades dépend uniquement des remèdes excitans. On croirait, si l'on pouvait ajouter foi à des histoires infidèles de la maladie fondées sur un diagnostic superficiel, que le typhus peut être dissipé dans

deux jours, malgré que son type déterminé soit de quatorze ; et qu'il ne doit mourir désormais aucun malade frappé du typhus, puisque la nature est aux ordres de ces médecins. On voit, dans cette méthode de traitement, se reproduire seulement sous d'autres dénominations, celle des alexipharmaques que *Sydenham* a combattu avec tant de raison.

Si l'on examine maintenant sans aucune prévention toutes ces espèces de traitemens, il est facile de remarquer combien dans la pratique leur durée est courte, leur valeur frivole, et leur application insuffisante. Cependant nous devons encore nous attendre à autant de nouveaux systèmes de thérapeutique, qu'il nous sera donné de têtes ardentes et de poètes dans notre art.

Pour nous, nous allons prendre au contraire le chemin de l'observation et de l'expérience féconde en analogie : c'est là voie d'un empirisme dirigé par la raison. Nous découvrirons sous un coup-d'œil libre et dégagé de toute hypothèse des aperçus nouveaux et plus conformes à la vérité.

D'abord l'expérience de tous les temps confirme que le typhus, comme d'autres fièvres contagieuses, guérit très-souvent de lui-même, c'est-à-dire, sans aucun secours de l'art, ni des remèdes, et par l'action seule des forces vitales. Il en est de cette maladie comme de toute maladie simple qui se dissipe de cette manière ; et ce serait

bien triste, pour les hommes misérables surtout, que cette vérité ne fût pas exacte. Les forces vitales dans ces états simples, ne sont pas réellement affaiblies, autrement la nature ne pourrait sans doute exécuter la réaction nécessaire.

Parmi une foule d'exemples que j'ai pu recueillir, soit dans le cours d'un typhus épidémique, soit dans la pratique des autres ou dans la mienne, il n'en est pas de plus concluant que celui du typhus que j'ai éprouvé moi-même dans l'année 1795. Soit délire, opiniâtreté ou peu de confiance de ma part dans les secours de l'art, je ne fis usage pendant ma maladie, excepté un vomitif que je pris au commencement et que je m'ordonnai moi-même après une saignée, que de la limonade et de la crême d'orge. Mon domestique était assez simple et assez obéissant pour répandre tous les remèdes qui m'avaient été apportés de chez l'apothicaire; si bien qu'aucun médecin ne voulut plus me voir. Néanmoins, je surmontai heureusement la maladie, et après une crise favorable qui survint au quatorzième jour, je fus parfaitement bien. Je ne dus ma guérison à aucun moyen excitant, comme du vin, par exemple; et les affections de l'ame agissaient alors sur moi d'une manière défavorable.

J'ai vu plusieurs fois des malades atteints d'un typhus simple ordinaire, auxquels je n'ai prescrit que de la limonade, guérir parfaitement. Je me

fondais dans ce cas sur les vues d'un grand médecin, le baron de Stork (1), qui avait traité heureusement la même fièvre avec du petit lait.

Quoique les forces vitales, ainsi que les accidens violens et les complications de la maladie, soient quelquefois dans le typhus les ennemis les plus forts et les plus nombreux à surmonter, j'ai vu cependant une foule de cas où des malades ont recouvré la santé sans le secours d'aucun remède, malgré la surcharge de l'estomac par des alimens indigestes durant la fièvre, des chagrins violens, des saignées abondantes, des évacuations spontanées débilitantes, etc. La nature bienfaisante répare souvent et les fautes d'un mauvais régime, et celles d'un médecin ignorant; non moins que les effets nuisibles des remèdes qui sont contraires dans les fièvres, en général, et dans les fièvres contagieuses exanthématiques, en particulier.

C'est pour avoir perdu de vue cette vérité, que tant de systèmes et de méthodes de traitement opposés ont fait fortune pendant un certain temps en médecine; tandis que les crises salutaires opérées par la nature surmontaient ou réparaient les effets nuisibles d'un traitement mal dirigé. Les médecins qui attribuent la guérison d'une telle maladie à des remèdes que les malades goûtent à peine, et quelquefois point du tout, me parais-

(1) Annus medicus, 1, pag. 16.

sent réellement dignes de pitié ; tout le bien qui s'opère dans ce cas n'a lieu que d'une manière fort indirecte, et honneur soit rendu à qui il est dû.

Outre cette vérité incontestable que les forces vitales dans un typhus simple et modéré sont toujours suffisantes pour produire d'elles-mêmes la guérison la plus parfaite, il faut encore observer que cette guérison ne s'opère que dans un temps déterminé, et seulement en vertu de certains changemens survenus dans l'organisme, et que jusqu'ici nous n'avons point pour cette maladie de traitement capable de rendre son type plus court. Ici comme dans la petite vérole et d'autres maladies contagieuses exanthématiques, la guérison parfaite ne peut consister dans le raccourcissement de ce type, parce qu'il n'y a que la mort qui puisse l'abréger.

Maintenant que nous sommes convenus que la nature, lorsqu'elle n'est point contrariée, peut guérir seule le typhus contagieux ; que cette maladie a sa marche déterminée dont aucun moyen ne peut abréger le cours, sans des suites funestes ; que la théorie de l'art ne peut fournir encore aucune méthode de traitement sûre ; et que jusqu'ici les différentes hypothèses n'ont produit aucun avantage, il ne reste plus au médecin praticien dans le traitement de cette maladie, qu'à épier les moyens que la nature emploie pour en opérer

la guérison. Si cela est impossible, il faut du moins seconder ses opérations et écarter les obstacles nuisibles, de manière que les forces vitales puissent produire librement et sans embarras leur action salutaire, jusqu'à ce que la maladie soit tout-à-fait surmontée, et sa matière poussée au-dehors.

C'est ce que nous appelons méthode indirecte. Elle ne pénètre nullement les causes qui nous sont inconnues, ou dont nous ne pouvons du moins expliquer l'action; elle ne fait que diriger les forces vitales, auxquelles elle laisse le soin de surmonter ces causes.

Cette méthode consiste dans le typhus, à donner aux forces vitales un état suffisant de liberté et d'activité, à écarter tous les obstacles, à détruire les complications, à appaiser ou éloigner tous les accidens à charge ou dangereux, à tout disposer pour une crise salutaire; en un mot, à ramener autant que possible, cette fièvre à un état simple et modéré dans lequel l'action vitale puisse produire la guérison.

Comme dans chaque période distincte du typhus, il existe toujours un caractère prédominant, le médecin praticien doit le suivre en quelque sorte de l'œil, dans les diverses périodes, afin de le combattre d'après sa nature particulière.

Il faut en outre, dans le traitement de cette maladie avoir égard à toutes les observations heu-

reuses recueillies, soit dans sa propre pratique, soit dans celle des autres, et comparées entre elles suivant leur analogie, sans s'abaisser néanmoins à un aveugle empirisme, afin de les adapter d'une manière raisonnable et avec la prudence d'un vrai praticien, au cas déterminé avec les modifications nécessaires.

Traitement dans la première Période de la Contagion.

Lorsqu'il n'y a pas de maladie, on ne peut administrer de remède. Or, dans cette période, ni le malade ni le médecin ne peuvent encore la reconnaître, ni la distinguer de l'état de santé, c'est ce qui arrive du moins les premiers jours après la contagion.

Mais à cette époque peut-on employer avec avantage quelques moyens prophylactiques pour étouffer la contagion? c'est ce que nous verrons dans une autre section.

Dans la Période d'Opportunité.

Dans cette période, qu'on peut déjà reconnaître par quelques légers changemens survenus dans l'économie animale, il n'est pas facile d'adapter de traitement convenable, parce que les avant-coureurs du typhus ne sont pas suffisam-

ment distincts de ceux des autres espèces de fièvres. Néanmoins je pense, d'après quelques observations, que dans cette période, avant que le frisson qui commence la fièvre ne soit survenu, on peut employer encore avec beaucoup d'avantage pour prévenir la fièvre, le traitement dont nous parlerons par la suite.

Je n'ai pu suffisamment constater, parce que les médecins sont rarement appelés dans cette période, les effets salutaires des vomitifs et des vésicatoires que *Cullen* assure, d'après l'expérience, avoir souvent employé avec succès pour enrayer le développement des fièvres nerveuses commençantes.

Dans la Période de l'Invasion.

Le frisson qui caractérise cette période, indique l'invasion de la contagion générale, qui ne peut se terminer ensuite que par une crise. C'est ici que commence l'application d'un traitement indirect, parce que la théorie ni l'empirisme ne connaissent encore aucun moyen capable d'étouffer la contagion parvenue à ce degré, ni d'abréger le cours de la maladie.

C'est donc une des règles-pratiques les plus rigoureuses à observer, tant dans les fièvres critiques que dans le typhus, de ne rien entreprendre d'important d'après de vaines hypothèses, ni

d'employer aucun remède héroïque durant la période de l'invasion, et surtout pendant le frisson; car celui-ci est souvent un phénomène nécessaire pour les opérations salutaires de la nature; et il ne faudrait pas s'en laisser imposer par quelques accidens violens de cette période, qui se dissipent d'eux-mêmes après quelques heures, parce que ce qu'on entreprendrait alors pourrait avoir les suites les plus funestes pour les périodes subséquentes, et pour les forces vitales dont il est nécessaire de soutenir ou de modérer l'activité.

Ainsi l'emploi d'une saignée contre l'oppression de poitrine, d'un vomitif contre des vomissemens spontanés, d'un vésicatoire contre le vertige ou la céphalalgie, et d'autres moyens soit débilitans, soit excitans, serait déplacé dans cette période de la maladie. Le degré de la fièvre, par ce moyen, pourrait être ou affaibli ou augmenté, et les fonctions vitales, dans l'un et l'autre cas, perdre de leur harmonie nécessaire.

Le traitement le plus convenable à cette époque, consiste dans le concours des moyens propres à favoriser la solution du spasme universel, et du resserrement des vaisseaux capillaires qui font refluer les liquides dans les gros vaisseaux, occasionnent la compression des nerfs et gênent l'action des forces vitales.

Des boissons tièdes d'une infusion de fleurs de sureau, de tilleul, d'oranger ou de camomille,

propres à provoquer de légères sueurs, sont avec une chaleur modérée du lit, les meilleurs remèdes qu'on puisse employer dans cette circonstance, même lorsqu'il existe des vomissemens spontanés qui peuvent être secondés d'une manière avantageuse par ces moyens.

Au reste les moyens doux et modérés qu'on emploie au commencement de la fièvre, ont la plus grande influence sur son cours et son état futur; car sur eux se fonde l'espoir d'une crise salutaire qui, quoiqu'elle puisse dépendre encore d'une foule d'autres circonstances, n'en est pas moins liée d'une manière médiate avec le premier accès de la maladie et le traitement qu'on y a employé. Si le traitement a été dirigé à contre-temps au commencement de la maladie, quelles que soient d'ailleurs les chances favorables, il est extrêmement difficile de la conduire à bien.

Dans la Période Catarrhale inflammatoire ou Exanthématique.

Le caractère catarrhal inflammatoire précède plus ou moins le caractère exanthématique dans toutes les fièvres contagieuses. Du traitement convenable de cet état, dépend la modération de la fièvre dans les périodes subséquentes, et d'une manière médiate, la crise même, surtout celle

qui survient après le premier septenaire. C'est dans cette période qu'on peut négliger le plus grand bien ou commettre le plus grand mal.

La méthode indirecte consiste ici, tantôt à diriger les forces vitales qui, dans cette période ne sont jamais affaiblies, mais seulement opprimées ou plus considérables; tantôt à dissiper ou à diminuer les accidens de la maladie, tantôt enfin à employer un traitement rationnel ou empirique contre son caractère prédominant, et à disposer ainsi la fièvre et le corps à des crises salutaires.

Or les moyens les mieux indiqués (nous parlons toujours d'un état modéré et pour ainsi dire naturel du typhus), sont de légers résolutifs dirigés d'une certaine manière contre l'état inflammatoire de cette maladie à cette époque, et sur les fonctions suspendues de l'organe cutané. L'expérience indique que les vomitifs sont le remède le plus convenable dans ce cas.

Vomitifs.

Les vomissemens spontanés et les accidens concomitans, comme la saleté de la langue, l'amertume de la bouche, les douleurs de tête, les langueurs d'estomac, phénomènes qui dénotent des embarras gastriques et qui ne sont jamais causes de la maladie, mais seulement des effets; enfin l'opi-

nion même d'une matière contagieuse introduite dans l'estomac par la voie de la déglutition, ont conduit les médecins des diverses époques, à faire usage pour le typhus du vomitif dont l'avantage, quelle qu'en soit la raison, est suffisamment confirmé maintenant par une foule d'observations.

Il est très-vraisemblable que la secousse de tout le corps jusques dans la plus petite fibre; que la résolution du spasme qui en est la suite; le rappel de l'exhalation cutanée et principalement des secrétions des membranes muqueuses, l'effet sympathique de l'estomac sur le cerveau, ainsi que beaucoup d'autres changemens inconnus jusqu'ici, que les vomitifs sont en état de produire, sont les effets salutaires de ce remède. Ils seront toujours fort étonnans et très-intéressans pour le médecin-praticien, quoique leur cause fondamentale ne soit pas encore découverte.

Le typhus se distingue par-là des autres fièvres contagieuses exanthématiques, dans lesquelles les vomitifs ne produisent guères que des suites fâcheuses, ou du moins des avantages bien peu considérables. Il y a peu d'espèces de fièvres où le traitement par les vomitifs puisse promettre une utilité aussi remarquable; quelques-unes même parmi celles qu'on a nommé bilieuses, et dans lesquelles le vomitif a été avantageux, pourraient bien avoir appartenu au typhus. Quoi qu'il en soit, l'affection du foie et le dérangement de la

secrétion de la bile qu'on remarque dans cette maladie, sont des circonstances suffisantes, non-seulement pour expliquer l'efficacité du vomitif, mais encore pour en justifier l'usage.

C'est donc une sorte d'empirisme rationnel qui présente les vomitifs comme moyens de traitement au commencement du typhus. Cependant, abstraction faite de tout raisonnement, ce n'est que d'après un grand nombre d'expériences heureuses que ce remède peut être jugé recommandable dans cette maladie, et son usage alors est purement empirique et fondé sur l'analogie. On peut hardiment affirmer, d'après beaucoup d'observations, qu'un vomitif bien indiqué et donné au commencement, imprime au typhus, pour le reste de son cours, un caractère benin; il prévient les anomalies et dispose le corps aux crises les plus favorables. C'est dans des cas de cette nature que quelques malades passent souvent hors de leur lit les dernières périodes de la maladie, avec les accidens les plus légers, et qu'elle paraît quelquefois dissipée vers le onzième jour, parce que les trois derniers jours présentent à peine des symptômes remarquables de fièvre.

Je préfère l'ipécacuanha, et je le prescris à haute dose, parce que les vomissemens un peu forts produisent le plus grand soulagement. Si on y mêle un grain de tartrite de potasse antimonié, l'effet qui en résulte est toujours meilleur. Néan-

moins, la sagacité du médecin ne consiste pas seulemnent à trouver des modifications nouvelles des vomitifs, mais encore à déterminer quelles sont les circonstances qui en défendent tout-à-fait l'usage, ou exigent quelques préparations préliminaires, ou demandent quelquefois qu'on le répète.

Relativement à l'époque, le premier, le deuxième ou le troisième jour après le frisson, sont les plus favorables pour administrer le vomitif dans le typhus. J'ai vu des cas néanmoins où ce remède donné plus tard, a produit les effets les plus avantageux; et en général, lorsqu'il n'y a pas inflammation ou faiblesse vitale réelle, un vomissement spontané ou artificiel qui survient à différens jours de cette période, produit souvent la diminution de la stupeur, une plus grande sérénité d'esprit, la dissipation du délire, un sommeil plus tranquille, une transpiration plus douce, une légère rémission de la chaleur fébrille, de la soif et des angoisses, et la physionomie commence à offrir quelque chose de plus consolant.

Beaucoup d'observations des médecins, tant anciens que modernes, confirment ce que nous venons de dire. Mais je m'appuie surtout de l'autorité des deux plus grands médecins du dernier siècle, *Pringle* et *Stoll*, qui l'emportent beaucoup sur les autres par leur expérience dans ce

genre. Souvent la bénignité et la durée plus courte du typhus ont été mises sur le compte du vomitif; et dernièrement un médecin expérimenté a rapporté à cet égard, dans un ouvrage d'un petit nombre de pages (1), les meilleures observations sur cette maladie.

On n'est pas sans doute à s'apercevoir de la petite contradiction qui paraît régner dans ce que nous avons dit jusqu'ici. On ne conçoit pas du moins au premier abord que l'emploi du vomitif puisse être préconisé pour la période inflammatoire du typhus. Je répondrai et je rappellerai :

1°. Que les vomitifs administrés bientôt après l'invasion de la maladie, et avant qu'il se soit encore développé aucun caractère inflammatoire, produisent certainement les effets les plus avantageux; d'autant qu'ils n'augmentent point l'état inflammatoire subséquent, ce qui est inexplicable.

2°. Que cet état inflammatoire au commencement du typhus, n'est pas purement inflammatoire et phlegmoneux, mais seulement une inflammation fausse; et on a quelque raison de la regarder comme catarrhale. Dans ce cas, les vomitifs, sous certaines conditions sans doute, peuvent être salutaires, surtout en agissant si

(1) Darstellungsversuch des in Mahren 1805 Ausgebrochenem Epidemie, aus dem Journale des D. J. Pichler. Brünn, 1807.

favorablement

favorablement sur les fonctions dérangées de l'organe cutané.

3°. Que dans un état inflammatoire plus élevé, et surtout dans une affection considérable des poumons, on fait toujours précéder une saignée, ainsi que je l'ai fait sur moi-même, à cause d'une forte oppression de poitrine. Le second jour je pris le vomitif, je me fis appliquer un vésicatoire entre les épaules, et je m'abandonnai ensuite au sort, comme un vaisseau en pleine mer, sans voile et sans rames. Je n'eus plus de confiance en aucun remède, et j'étais dans l'opinion que dans le typhus tout dépendait presque du commencement.

4°. Que dans un haut degré du caractère inflammatoire, le vomitif n'est pas réellement indiqué, et qu'il faut au contraire s'en abstenir avec beaucoup de soin.

5°. Enfin, qu'ici comme dans d'autres maladies, il arrive que le traitement dont on fait usage n'est fondé que sur l'analogie, quoique la raison ne puisse le justifier: et c'est ce qu'on appelle empirisme.

Des Moyens résolutifs doux.

Non-seulement il est nécessaire de donner aux malades pendant le vomissement, des boissons tièdes pour provoquer des évacuations suffisantes, et rétablir par ce moyen une transpiration mo-

dérée de la peau, mais il faut encore, après l'effet désiré du vomitif, avoir la plus grande attention d'entretenir autant qu'on le peut la transpiration cutanée pendant les autres premiers jours du typhus. On aura recours à cet égard à l'expérience et même à des considérations rationnelles de traitement.

J'ai démontré, autant par le nombre des accidens les plus remarquables de la maladie, que par l'analogie déduite des autres fièvres contagieuses, que le caractère prédominant du typhus dans cette période, est l'état catarrhal inflammatoire et exanthématique. Tout le traitement médical consiste donc dans les premiers jours à combattre, en général, cet état de la maladie. Je pense aussi qu'il est très-important d'avoir égard à l'éruption de l'exanthème et de la favoriser; car on ne peut pas dire qu'il soit tout-à-fait accidentel, et il se montre toujours avec une certaine rémission dans le typhus régulier.

Je compte parmi les moyens indiqués dans cette période, des boissons tantôt mucillagineuses, tantôt légèrement résolutives, et d'autres fois acides, suivant les circonstances et les modifications diverses du caractère principal de la maladie. Leur choix n'est pas tout-à-fait indifférent par rapport aux effets qu'ils produisent sur les poumons, et sur la surface générale du corps. A cet égard, les boissons tièdes paraissent plus convenables que

les boissons froides. Néanmoins, quant à leur choix, ce sera le goût des malades qui pourra facilement diriger le médecin.

Des sels doux, tels, par exemple, que le sel de glauber et le sel de duobus, en tant qu'ils excitent doucement les organes muqueux, qu'ils divisent et rendent plus fluides les matières muqueuses, secrétées pendant la maladie, et en débarrassent sans violence les premières voies; ces sels ont coutume de produire de bons effets, si on les donne à des doses modérées, et de manière qu'ils n'augmentent point la toux et l'oppression de poitrine.

Je donne donc toujours dans les premiers jours d'un typhus simple et léger, et souvent pendant toute la période septenaire, avec le plus grand succès, une décoction d'herbes ou de racines de guimauve avec un peu de sel de duobus et de tamarin, ou de sirop de baies de sureau, et pour boisson une décoction d'orge avec l'oximel ou une limonade légère, tiède, ou un thé léger avec un peu de vinaigre ou du jus de citron.

Cette méthode douce et comme passive au commencement de la maladie, produit l'effet le plus salutaire: elle est surtout convenable, ainsi que l'expérience le confirme, pour l'état catarrhal prédominant qui ne comporte aucun traitement violent.

J'ai déjà dit que le sort des malades dans le

typhus dépendait surtout du traitement employé au commencement. Les moyens doux et résolutifs dont nous venons de parler, en y comprenant ceux qui peuvent favoriser la transpiration cutanée, composent l'appareil du traitement le plus convenable dans cette période. Non-seulement il a la propriété d'entretenir les forces dans un état modéré, de rétablir les fonctions de l'organe cutané, de faciliter l'éruption de l'exanthème, mais encore d'ouvrir modérément les voies des excrétions et de disposer le corps aux crises favorables.

Celui qui mépriserait ces moyens et observerait une méthode trop active, troublerait d'une manière préjudiciable la marche et les crises de cette maladie ; et ce serait ridicule de prétendre par ce moyen en abréger le cours.

Je vais examiner maintenant les remèdes qui pourraient être nuisibles dans cette période.

Des Remèdes nuisibles dans cette Période.

Le médecin peut ici, comme dans tous les cas, nuire de deux manières différentes, en employant ou des débilitans, ou des excitans trop actifs. Les saignées et les purgatifs appartiennent principalement aux premiers, et les toniques et les excitans diffusibles aux seconds.

Des Saignées.

On a beaucoup disputé sous divers titres, sur l'utilité ou le désavantage des saignées dans cette maladie ; et comme cela arrive trop souvent dans notre art, on en a dit trop de bien ou trop de mal. On a mis à contribution, tantôt les théories et les hypothèses les plus différentes, tantôt même les observations pratiques les plus contradictoires.

C'est ainsi qu'on a proposé même les saignées pour les fièvres asthéniques, par la raison qu'elles devaient procurer plus d'espace dans les vaisseaux pour une meilleure mixtion du sang ; c'est ainsi qu'on les a rejetées, parce qu'elles favorisaient l'absorption des impuretés des premières voies, qu'elles débilitaient trop en général, etc. Les partisans de la médecine symptomatique ne se laissaient séduire pour la saignée que par l'état du pouls ; les empiriques, que par des expériences heureuses analogues. C'est pourquoi ce grand remède utile ou nuisible dans cette maladie, n'a pas encore été considéré sous son véritable point de vue. C'est ici le lieu d'en dire quelque chose.

Dans une foule et même dans la plupart des cas du typhus, la saignée est un remède nuisible non-seulement dans la période nerveuse (sur quoi tous les médecins sont facilement d'accord), mais encore dans la période inflammatoire, lors-

que l'état inflammatoire est modéré et le sujet faible et cacochime. Par ce moyen, le malade devient plus faible, les opérations salutaires de la nature sont troublées ou interrompues, et le caractère nerveux, sous lequel, sans cela, les forces commencent à tomber, devient plus considérable par la suite. Quoique la mort n'en soit pas toujours le résultat, cependant la marche et les crises de la maladie en sont retardées, et la convalescence singulièrement reculée.

D'autres fois, dans un cours facile et régulier du typhus chez les sujets forts et pléthoriques, la saignée est un remède *indifférent*, et par cette raison *superflu*. Indifférent parce qu'elle n'est pas réellement aussi redoutable que quelques-uns l'ont cru, et que dans le cas dont il s'agit, un malade peut sans danger perdre quelques onces de sang, sans que la période nerveuse suivante en reçoive aucune influence fâcheuse. Cependant, par une observation erronnée des accidens de la maladie, et par le défaut d'attention sur les effets d'autres remèdes utiles et même sur les forces salutaires de la nature, des saignées indifférentes ont pu être considérées quelquefois, comme causes de l'amélioration des accidens de la maladie; ce qui aura contribué à la louange exagérée de leur usage dans ce cas.

Mais enfin, la saignée peut dans quelques typhus et surtout dans la période inflammatoire, être

un remède nécessaire et bienfaisant ; jamais, à la vérité, dans une marche simple et facile de la maladie, mais bien lorsque le caractère inflammatoire est augmenté et qu'il existe quelque affection locale dangereuse. Si on néglige alors ce remède, les inflammations locales acquièrent plus d'intensité, les forces long-temps opprimées s'épuisent, et la période nerveuse devient pleine de dangers.

D'après toutes ces considérations, on voit que la saignée dans cette maladie, suivant les accidens morbifiques, peut avoir une valeur très-différente; elle peut être tantôt nuisible, tantôt indifférente, d'autres fois utile et absolument indispensable. Par conséquent, les diverses disputes qui se sont élevées sur ce point, même d'après des expériences opposées, peuvent être très-facilement terminées. Car en médecine tout est extrêmement relatif, surtout en thérapeutique, et lorsqu'il s'agit des effets des remèdes qui ne sont fondés sur aucune propriété absolue.

Des Purgatifs.

C'est sans doute un cas avantageux pour les malades, dans le typhus, et surtout dans sa période inflammatoire, que les selles soient libres et modérées; il serait également à désirer que les autres voies d'excrétion fussent libres. Mais il n'y a nulle indication rationnelle pour les purga-

tifs ; au contraire l'expérience confirme qu'ils sont plus nuisibles qu'utiles.

Outre les inconvéniens que produisent les purgatifs et qui sont communs avec ceux que les saignées et les pertes de fluides traînent après elles, les purgatifs en ont encore de particuliers : non-seulement ils diminuent la transpiration cutanée qu'il est si important de prendre ici en considération, et nuisent par conséquent dans cette période de la même manière que dans toutes les fièvres catarrhales ; mais ils produisent encore communément un relâchement du canal intestinal qui devient par la suite extrêmement dangereux, en entretenant une diarrhée continuelle débilitante, et que souvent on ne peut appaiser par aucun moyen.

Au reste, je crois, qu'ainsi qu'il a été dit pour la saignée, une légère diarrhée dans le typhus, surtout dans la période inflammatoire, n'est pas sans doute aussi dangereuse que les médecins l'assurent. Je crois même que de doux purgatifs peuvent être chez des hommes vigoureux et pleins de force, un remède en quelque sorte indifférent et innocent, et par conséquent superflu ; et qu'on a très-souvent attribué injustement à ce remède les terminaisons favorables de la maladie, tandis qu'elles étaient dues à d'autres moyens. Ceci a dû avoir lieu surtout lorsque des typhus ont été pris pour des fièvres bilieuses et traités comme telles.

C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer encore les éloges marquans qu'on a fait des purgatifs à cette occasion, et que *Hamilton* et d'autres ont exagérés sans aucune restriction.

Cependant il peut y avoir des cas où des purgatifs modérés et pas trop fréquens peuvent promettre dans le typhus des avantages réels, lorsqu'il s'agit, par exemple, de chasser du corps des saletés nuisibles : néanmoins ils ne doivent pas être recommandés comme un remède ordinaire de cette maladie.

Des Moyens toniques et excitans.

Les remèdes toniques et excitans sont dans la période inflammatoire du typhus presque toujours nuisibles, et d'autant plus qu'ils sont plus violens. La raison et l'expérience les rejettent, lorsque dans le cours de cette maladie, on ne découvre point des traces d'une faiblesse vitale réelle. On ne peut combattre cette faiblesse avant qu'elle ne se montre réellement.

L'excès assez fréquent des forces vitales durant cette période ne saurait être modéré par des remèdes de cette espèce ; celles qui sont opprimées, non-seulement n'acquièrent aucune expansibilité, mais encore il survient comme un nouvel obstacle par l'orgasme des fluides qui se développent. L'expérience confirme d'ailleurs que lorsque, dans

cette période, il n'y a point de faiblesse urgente, tout remède excitant produit une anomalie artificielle, et qu'une action inconsidérée avec des remèdes excitans diffusibles, est infailliblement nuisible pour l'avenir.

En général, la méthode excitante à cette époque est encore plus nuisible que la méthode débilitante; elle produit ce que les partisans de l'incitabilité ont très-bien appelé paralysie par épuisement des forces, ou faiblesse indirecte. Cet état est plus difficile à guérir que la faiblesse directe simple, parce qu'elle produit chez les malades une sorte d'insensibilité et d'affaissement, qui les rend incapables d'être réveillés par les excitans les plus forts.

D'ailleurs, il n'est pas de traitement qui puisse déranger davantage les crises salutaires, que celui qui ferme opiniâtrement toutes les voies d'évacuation du corps, et agit si brusquement, ainsi que nous l'avons déjà dit, sur l'état des forces vitales.

Il y a cependant des médecins qui ne prescrivent dans tout le cours du typhus, que des remèdes excitans avec lesquels ils prétendent uniquement le guérir ou croient le rendre plus court. *D. Osthoff* et *P. Hartmann* ont fait sur cet abus des remarques extrêmement profondes. Mais quel est le médecin praticien qui ne sait pas que la plus grande mortalité est occasionnée par la méthode excitante? Combien d'hommes vigou-

reux et surtout des jeunes gens ont été sacrifiés par cette méthode de traitement dans le typhus !

Toutefois il peut arriver que les remèdes excitans soient indiqués dans cette période, surtout dans les anomalies de cette maladie, et lorsque les forces vitales s'affaissent ou qu'il se développe une malignité réelle. Mais dans la marche légère du typhus, la nécessité de cette méthode ne se présente jamais. Quoi qu'il en soit, les moyens excitans plus doux, comme la camomille par exemple, sont peu nuisibles en général.

Traitement dans la Période nerveuse.

La dénomination de cette période, d'après le caractère prédominant de la maladie, indique d'avance le traitement qui lui convient. Comme c'est l'époque où les forces vitales auparavant excessives ou opprimées, se lassent, s'épuisent et menacent d'un danger réel ; comme d'ailleurs le système nerveux est maintenant plus particulièrement affecté, et qu'entre autres les fonctions de l'organe cutané sont dérangées, une méthode de traitement excitante devient absolument nécessaire. Elle consiste à soutenir et à provoquer doucement ou à rappeler les forces vitales, et à être fort circonspect à l'égard des crises prochaines qu'il ne faut pas perdre de vue. Du reste, l'expérience multipliée confirme

parfaitement l'utilité de cette méthode fondée sur les indications raisonnables que présente cette période.

Mais dans toute faiblesse vitale réelle réunie à un état nerveux dans les fièvres, il faut toujours avoir égard au caractère précédent de la maladie, d'après lequel on ménage différemment la méthode excitante. Il importe donc de bien choisir dans le typhus les remèdes excitans, et de faire attention à l'exanthème pendant lequel on ne doit pas employer de méthode brusque de traitement.

Les principaux remèdes qui peuvent remplir ces vues, détruire comme dans son principe une faiblesse amenée par le caractère inflammatoire précédent, et satisfaire aussi à toutes les indications tant générales que symptomatiques, sont, d'après l'expérience cent fois confirmée, les *vésicatoires*, le *camphre*, l'*arnica*.

Les vomitifs doivent trouver encore ici une place, car leur secousse salutaire détruit la faiblesse qui est occasionnée par l'embarras de l'estomac. Ils agissent sur la peau et le système nerveux de la manière la plus avantageuse, et *W. Cullen*, *M. Stoll*, outre les propriétés anti-bilieuses en général, leur ont reconnu la plus grande action sur l'état nerveux de la fièvre.

On peut donc, au commencement de cette période du typhus, donner un vomitif avec beaucoup d'avantages, soit qu'il ait été négligé au

commencement de la fièvre, ou qu'on n'ait pu le donner à cause de l'intensité de l'état inflammatoire. On peut même quelquefois le répéter, quoiqu'il ait été administré d'abord. A cet égard, on n'a pas de règles sûres pour son emploi, il n'y a que la prudence et le jugement du médecin qui puissent diriger dans ce cas.

Des Vésicatoires.

Il n'y a point de remède curatif plus convenable que les vésicatoires pour l'état de la fièvre et les accidens de la période nerveuse. Les indications à remplir, consistent à relever les forces qui menacent de s'affaisser, à faire une dérivation à l'égard du sensorium, à exciter une impression vive sur les nerfs, à rappeler la transpiration et à modérer les selles trop abondantes. Quels moyens plus propres à atteindre ce but que les vésicatoires? aucun ne réunit ces propriétés à un si haut degré. Leurs effets sont rarement trompeurs, à moins que le médecin ne sache pas choisir l'époque convanable de leur application qui est ordinairement au septième ou huitième jour du typhus, c'est-à-dire, au moment de l'invasion du caractère nerveux. Toutefois, il vaut mieux en faire usage plus tôt que plus tard.

Quelques médecins, dans ces derniers temps, se sont fait un jeu des vésicatoires dans les fièvres

nerveuses. Pour épargner quelques douleurs aux malades, ils les ont souvent employés comme rubéfians, et peut-être qu'alors, ils ont exercé plus de cruauté.

Je conviens néanmoins qu'il est des cas où les vésicatoires peuvent être superflus ou nuisibles. Cela a lieu surtout dans les fièvres putrides essentielles, dans lesquelles les ulcères ont la plus grande disposition à passer à l'état gangréneux. Mais dans le typhus ordinaire, lorsque les accidens de la maladie sont modérés dans cette période, non-seulement les vésicatoires, comme vésicans peuvent être nuisibles, mais ils sont insuffisans encore comme rubéfians.

Je ne crois pas, par conséquent, que les vésicatoires soient convenables ici, ni qu'un peu de sérosité qui s'en échappe, puisse être avantageuse. Je ne crois pas non plus que cette légère perte de fluides puisse affaiblir les malades. Je pense, au contraire, qu'en général, le plus grand avantage des vésicatoires consiste dans la production de l'ulcère.

Cette suppuration produit un effet extrêmement salutaire sur les fonctions de l'organe cutané. Elle agit dans le typhus des bêtes à cornes d'une manière plus utile qu'aucun des autres remèdes administrés. Elle préserve de la contagion celles qui n'en sont pas déjà affectées. En un mot, cette suppuration qui change si avantageusement l'état

morbifique de l'organe cutané pendant le typhus, préserve encore de la contagion, ainsi que le confirment quelques observations sur les hommes qui ont des vésicatoires.

Mais il n'est pas facile d'entretenir une suppuration modérée des vésicatoires dans le typhus, parce qu'ils guérissent extrêmement vite quand on les panse de la manière ordinaire, et parce que la peau est sans action et dans un état considérable de sécheresse. Si on les irrite trop fortement, on les fait passer à l'état d'ulcère très-douloureux et opiniâtre, qui aggrave plusieurs accidens de la maladie, ou rend du moins la convalescence très-difficile. C'est ce qui arrive surtout lorsqu'on irrite de nouveau la plaie des vésicatoires avec la poudre de cantharides. A cet égard, pour entretenir une suppuration continue et modérée, je conseillerais de les panser les premiers jours, en conservant autant qu'on peut l'épiderme, avec un peu de digestif mêlé au suppuratif ordinaire; et plus tard ensuite, lorsque les nerfs s'accoutument à cette excitation, j'appliquerais sur l'ulcère un emplâtre de diachylum composé qui n'occasionne ni suppuration douloureuse, ni une guérison trop prompte.

Les endroits les plus convenables pour l'application des vésicatoires, quant à leurs effets, sont, dans cette maladie, le gras de la jambe et la nuque. Cependant il est nécessaire quelquefois de les ap-

pliquer, soit au bras, soit à d'autres parties du corps, suivant les révulsions qu'on se propose d'opérer. Les cuisses sont les parties où j'aime le moins de les appliquer, parce qu'ils y produisent en général de grandes douleurs et des ulcères opiniâtres. *D. Campbell* propose dans le typhus l'application des vésicatoires sur toute la tête, après avoir rasé les cheveux. Mais je trouve cette méthode barbare et souvent nuisible. Les révulsions de la tête se font ordinairement d'une manière plus salutaire par l'irritation des parties éloignées; et lorsqu'il n'y a point d'anomalie particulière, un vésicatoire à chaque gras de jambe est parfaitement suffisant pour un traitement heureux de la période nerveuse.

Du Camphre.

Après les vésicatoires et durant leur action, il n'y a pas de plus grand remède pour le typhus dans cette période, que le camphre. Son action puissante sur l'état de faiblesse des forces vitales, et sur le système nerveux en général, surtout sur le sensorium et sur les fonctions de l'organe cutané, est parfaitement confirmée par la théorie et par la pratique. Il est aussi un du petit nombre des remèdes capables de dissiper le reste de l'état inflammatoire précédent, et qui agit avantageusement pour modérer les effets nuisibles des cantha-

rides sur les voies urinaires. Il est en outre un des remèdes excitans les plus diffusibles ; il pénètre même dans les pores organiques, et à la manière du fluide électrique, il répand son excitation sur tous les organes.

Deux autorités imposantes, *S. Cera* (1) et *H. Callisen* (2) vantent l'efficacité du camphre dans cette maladie ; mais les doses ne doivent en être ni trop petites, ni trop grandes : de trop petites doses sont insuffisantes, de trop grandes sont nuisibles ou superflues; nuisibles, à raison de la sécheresse de la gorge et de l'irritabilité de l'estomac et des intestins qui peuvent augmenter par ce moyen, et mettre obstacle à une secrétion muqueuse si nécessaire pour les lubrefier.

Dans le cours ordinaire et modéré de la maladie, dix ou douze grains sont en général une dose suffisante pour un jour. On en donne un grain toutes les deux heures : cependant des doses plus fortes sont quelquefois nécessaires lorsque le système nerveux est dans un état extrême d'affaissement, et que les forces vitales sont épuisées. Néanmoins, lorsque certains médecins emploient plusieurs gros de camphre dans un jour, et donnent quelquefois dix grains pour une dose, c'est comme s'ils incendiaient leurs malades. Quels ac-

(1) Vom Lazareth fieber.

(2) Acta societ. haun. vol. 1.

cidens ne doit-il pas en résulter, si à ce remède on ajoute encore d'autres excitans violens?

Lorsque les indications curatives exigent l'emploi d'une plus forte dose de camphre, quoique la gorge et le reste du canal intestinal puissent le supporter encore sans danger et sans incommodité, il est plus convenable et plus agréable de distribuer cette dose par d'autres voies, et de l'administrer, par exemple, en lavemens et en frictions sur la surface de l'organe cutané.

De l'Arnica.

Les fleurs de cette plante dont il est ici principalement question, ont, ainsi que les médecins le reconnaissent, la propriété d'exciter et de produire des secousses dans l'économie animale, et d'occasionner à forte dose des vomissemens. Elles agissent dans la période nerveuse du typhus d'une manière aussi avantageuse qu'aucun autre remède capable d'exciter des nausées. Elles ont également la propriété, comme spécifique, d'agir sur le cerveau, et non-seulement d'ébranler ses plus petites fibres, mais encore de faire cesser la stagnation des fluides, et de dissiper ou du moins de diminuer beaucoup, par ce moyen, certains accidens céphaliques qui proviennent de faiblesse.

Elles appaisent quelquefois d'une manière frappante, la stupeur, le vertige, le délire; elles agis-

sent également avec avantage pour rappeler les fonctions de l'organe cutané, et leur emploi est d'autant plus salutaire, que tout caractère inflammatoire est entièrement dissipé.

La dose ordinaire de ce remède, pour un jour, est de deux à quatre drachmes, suivant l'irritabilité ou la stupeur des malades. Mais pour être plus efficaces, ces fleurs exigent une infusion ou une décoction de demi-heure.

J'ai vu rarement ce remède produire le vomissement, quoique du reste, il donne lieu à des nausées fréquentes; car il est très-dégoûtant à prendre. Il ne provoque point les selles comme les autres émétiques; il a coutume, au contraire, de modérer les selles spontanées.

La thérapeutique empirique ne peut assez se louer de ce remède contre les maladies dont il s'agit; car il diminue souvent d'une manière remarquable le caractère nerveux, lorsqu'il ne l'étouffe pas tout-à-fait. Outre mon expérience propre, je peux en appeler aux autorités de *H. Collin* (1), de *M. Stoll* et de *Althof* (2).

Remèdes excitans diffusibles.

Les substances douées d'une propriété excitante diffusible, qui agissent promptement et avec

(1) *Annus medic.* contin.

(2) Observ. de Feb. Petech. Got. 1787.

force sur le système nerveux, quoique leur action ne soit pas continue, et qu'il faille en rejeter souvent les doses, sont d'une très-grande efficacité dans la période nerveuse du typhus. Si elles sont secondées par l'application et l'usage simultané des vésicatoires, du camphre et de l'arnica, elles peuvent satisfaire à toutes les indications tant générales que particulières; car elles agissent aussi sur les fonctions de l'organe cutané, et sur l'état du canal intestinal dans la diarrhée.

Parmi ces substances, je compte principalement les racines d'angélique, d'impératoire, de valériane, de livéche, du *calamus aromaticus*, les fleurs et les feuilles même de notre camomille. Je n'ai pas besoin d'indiquer que la meilleure manière d'administrer ces remèdes, est de les donner en infusion concentrée.

Je ne conteste pas les bonnés propriétés de la *contrayerva*, ni de la *serpentaire de Virginie*; mais je pense qu'on peut facilement substituer à ces remèdes exotiques dispendieux, et la plupart du temps gâtés, des substances indigènes capables de produire les mêmes effets, et souvent de meilleurs. Tel est le cas de notre angélique, lorsqu'elle est cueillie dans des lieux convenables; elle a non-seulement des principes plus volatils, mais encore des parties essentielles beaucoup plus piquantes et plus pénétrantes, et qui, dans l'état nerveux du typhus, sont de la

plus grande efficacité. J'ai traité avec le plus grand succès, par le moyen de cette racine indigène, des centaines de malades atteints du typhus.

Ayant eu à soigner un nombre prodigieux de ces malades dans une épidémie qui régna en Galicie en 1806, et dernièrement encore à Vienne dans les hôpitaux militaires français, où tous les détails du service médical ne pouvaient être suivis exactement, je m'étais fait un plan de traitement pour le typhus qui n'offrait pas d'anomalies particulières; j'ai été très-heureux, avec ce traitement, puisque je n'ai pas perdu dix malades. Je vais le rapporter ici en abrégé.

Les premiers jours, je donnais un vomitif; ensuite une décoction douce resolutive et légèrement sudorifique de racines de chiendent et de fleurs de sureau, avec un peu de sel de duobus (sulfate de potasse). Vers le septième jour, au commencement de la période nerveuse, c'est-à-dire, lorsque la typhomanie augmentait avec la faiblesse, que la sécheresse de la peau devenait plus considérable et le ventre gonflé, je prescrivais les vésicatoires aux gras de jambes, saupoudrés d'un peu de camphre, et je donnais tous les jours environ huit onces d'une infusion de deux drachmes de fleurs et autant de racines d'angélique avec la liqueur anodyne, à prendre deux cuillerées toutes les deux heures alternativement avec un peu de camphre en poudre. Par

cette méthode bien simple, j'ai amené presque tous les typhus ordinaires et réguliers à des crises salutaires, et surmonté même heureusement des anomalies occasionnées, soit par des négligences ou par un traitement mal dirigé.

Du reste, je ne regarde pas les autres excitans diffusibles comme moins énergiques que ceux que je propose; mais je les conseille comme peu coûteux, suffisans, et très-convenables par conséquent pour les pauvres et la pratique des hôpitaux.

Dans la section où nous traiterons du régime de cette maladie, je parlerai de la grande utilité du vin dans cette période. Tous les remèdes qui ont quelqu'analogie avec les propriétés du vin, méritent la même recommandation et principalement les éthers dont la diffusibilité est encore plus grande que celle du camphre.

Mais il nous reste encore à dire quelque chose, en général, sur les doses des excitans diffusibles, par rapport à l'état nerveux. Les médecins des derniers temps ont distingué, sans doute, avec beaucoup de sagacité, l'état de faiblesse dans les fièvres, et nous ont appris avec précision, quels sont les remèdes excitans qu'il est nécessaire d'employer. Néanmoins tous ces préceptes se trouvent bien plus dans les livres qu'on ne les observe dans la pratique.

La faiblesse est-elle directe, et par conséquent

l'éréthisme du système nerveux considérable ? Il est prescrit de commencer par des excitans suffisans, mais légers, et de les augmenter peu à peu. Ainsi, plus la faiblesse est grande, plus les excitans doivent être d'abord légers. Mais où est le médecin qui, dans la pratique, se conforme à cette règle, et ne soit pas, et ne doive pas être entraîné souvent par les accidens pressans de cette sorte de faiblesse, à employer au commencement des excitans plus actifs ? Je n'excepte pas même le médecin qui fait profession de ces principes. En effet, combien peu est observée la gradation dans l'emploi des excitans ! et combien emploie-t-on souvent sur-le-champ les plus forts sans qu'on parvienne pour cela à dissiper tout-à-fait la faiblesse ! Mais ce cas d'une faiblesse directe ne peut guère se rencontrer que dans les fièvres nerveuses simples qui ne sont point contagieuses.

La faiblesse est-elle indirecte et par conséquent le système nerveux comme émoussé ou paralysé ? Il faut commencer par les excitans les plus forts et passer ensuite successivement aux plus doux. Où est encore le médecin qui se conforme à ce précepte dans la pratique ? Comment reviendra-t-il sur ses pas, si l'état des forces n'est pas amélioré par ces moyens ? Et si l'état des forces est meilleur, l'irritabilité n'est-elle pas en même-temps rappelée ?

Je crois donc, et je suis même convaincu qu'il

y a d'autres cas de faiblesse et d'autres modes d'excitation à employer qu'on ne trouve pas décrits à la vérité dans les livres, mais qui s'offrent très-fréquemment dans la pratique, et qui sont connus, par conséquent, de tous les praticiens.

Tels sont ceux où un usage uniforme et continu des moyens excitans modérés promet tout succès, où un degré constant et uniforme de chaleur, et d'autres moyens curatifs long-temps continués, assurent souvent la guérison de la maladie.

Ce que nous disons à cet égard est applicable à la période nerveuse du typhus. Les accidens de la maladie indiquent à la vérité une faiblesse avec affaissement du système nerveux; mais l'expérience parle contre les excitans violens, lorsqu'il n'y a pas de malignité. Trop doux, ils sont en général insuffisans; mais lorsqu'ils sont modérés, uniformes et continus, ils agissent avec beaucoup d'avantage. Il vaudrait peut-être mieux encore, n'employer aucun excitant que d'en employer de trop forts. De même qu'un homme ivre se réveille et se relève de sa faiblesse dans l'espace de douze ou vingt-quatre heures, sans le secours d'aucun remède excitant; de même un malade atteint du typhus sort de l'état de stupeur dans environ quatorze jours, lorsque la vie toutefois se conserve aussi long-temps, et qu'aucune circonstance dangereuse ne s'y oppose.

Dans l'un et l'autre cas, la faiblesse ne peut être appelée indirecte, car elle peut se dissiper sans l'emploi des excitans, soit qu'on rende libres les forces vitales enrayées, ou qu'on ajoute à ce qui leur manque. Les excitans seuls ne peuvent ni accroître ni faire renaître les forces vitales; ils ne font que les stimuler et leur donner plus d'activité; elles augmentent par l'exercice, et leur rétablissement dépend d'un certain état de l'organisme. La nutrition en est une des conditions nécessaires.

Des Remèdes nuisibles et superflus dans cette Période.

Lorsque le typhus conserve une marche simple et facile, et qu'il n'offre point d'anomalies, les remèdes toniques sont superflus; car il ne s'agit ici ni de donner de la consistance à des fluides qui ne sont point décomposés, ni de fortifier des organes qui ne sont point relâchés, mais qui menacent seulement d'une faiblesse prochaine. On doit craindre en outre, de la part des excitans réunis, de les voir fermer opiniâtrement les voies du corps qu'il est si essentiel de tenir modérément libres.

Sous ce rapport, l'*écorce de quinquina* est un remède dont on peut se passer dans le typhus, lorsque son cours est modéré et régulier : ce serait le prodiguer que de l'employer ici. Il n'est utile,

ni comme remède tonique, ni comme spécifique. Les partisans de l'excitation l'ont parfaitement observé, et déjà *S. Cera* n'avait aucune confiance dans ce remède contre le typhus. D'ailleurs un remède qui est déjà superflu dans une maladie peut très-facilement devenir nuisible, et l'action d'une substance héroïque comme le quinquina, ne peut être indifférente.

Cependant il peut y avoir dans le typhus des anomalies qui en exigent l'emploi, comme lorsqu'il se développe uu caractère putride, ainsi que nous le dirons ailleurs.

L'*opium*, le *mercure doux* et *les purgatifs*, ne sont pas seulement indifférens et superflus dans cette période du typhus, mais ils peuvent encore être réellement dangereux.

On a tour à tour vanté et blâmé l'usage de l'opium dans cette maladie ; les uns en ont exagéré les vertus, les autres en ont dit trop de mal. On aurait peine à croire que l'expérience pût donner sur un remède des résultats aussi opposés, quoique la théorie soit souvent remplie de contradictions : c'est qu'il manque à notre art des observations précises et constantes.

Les Anglais, qui depuis *Sydenham*, ont été les plus grands partisans de ce remède, en ont fait toujours le plus grand usage dans le typhus. *W. Cullen* croyait que dans tous les cas où le vin était convenable, l'opium pouvait aussi être indiqué.

J. Brown et ses partisans le donnaient de même comme remède excitant. *D. Campbell* l'appelle le remède le plus précieux contre le typhus ; il est regardé comme salutaire, parce qu'il provoque le sommeil et augmente les forces des malades. Mais aucun de ces médecins n'a observé une guérison immédiate opérée par ce remède, aucun n'a suffisamment considéré ses propriétés narcotiques et vénéneuses.

C'est par l'autorité de *Sydenham* que l'usage de l'opium dans le délire des fièvres en général et dans la typhomanie, a été introduit en Allemagne. Cependant ce grand observateur savait combien on devait être circonspect sur l'emploi d'un tel remède, et combien il est dangereux lorsqu'il existe le plus léger état inflammatoire. Il enseignait qu'on ne pouvait jamais l'employer avec sûreté avant le douzième ou le quatorzième jour de la fièvre. C'est de lui que les Allemands tiennent cette circonspection qu'ils observent plus exactement, et qu'ils possèdent à un plus haut degré que ses compatriotes les Anglais.

J. Dolaeus, H. Boerhaave, G. van Swieten, ont marché principalement sur les traces de ce grand médecin, et ne se sont jamais hasardés à donner seulement la plus petite dose d'opium dans le cas même où ils croyaient les opiacés indiqués. Ils se contentaient de prescrire d'abord du sirop de diacode ou de fleurs de pavot. M. *Etmuller*

a été le seul médecin allemand le plus hardi ; et le baron de Stork est allé encore plus loin, en donnant dans cette maladie, quarante gouttes de laudanum liquide pour une dose.

Toutefois, *J. Huxam* était un des médecins anglais qui trouvaient l'usage de l'opium douteux et en quelque sorte nuisible dans le typhus, et qui étaient prévenus du moins contre lui. Parmi nous, *J. Burserius* et *M. Stoll* l'ont rejeté avec beaucoup de soin, et si je ne me trompe, les deux *Franck* et *A.-G. Hecker* le regardent comme nuisible. *Chr.-Fr. Harles* recommande de l'employer avec beaucoup de modération.

On aurait pu croire *à priori*, que l'opium est un remède très-convenable dans le typhus, surtout dans la période nerveuse, car il favorise la transpiration, il modère les selles trop abondantes ; et si on le juge d'après les principes de *Hahnemann*, il agit principalement sur les organes où le virus contagieux a porté son action, c'est-à-dire, sur le cerveau et les nerfs : il peut aussi, sans doute, appaiser l'insomnie et le délire.

Mais si on consulte sans aucune prévention, l'expérience et l'observation, on remarque le contraire. L'opium augmente la stupeur, et assoupit par ce moyen, l'action vitale ; il enraye tous les efforts nécessaires à la production des crises salutaires ; il prolonge la maladie ; produit des métastases plus ou moins dangereuses,

ou la mort apoplectique ; il empêche, dans tous les cas, les effets avantageux des autres remèdes.

Cela arrive, surtout lorsqu'on administre ce remède à fortes doses, et qu'on le continue long-temps. A plus petites doses, il est moins nuisible, mais cela ne peut pas s'appeler encore être utile, et on n'observe presque jamais aucun avantage réel de ce remède donné de cette manière.

Il peut cependant y avoir des indications particulières qui nécessitent instamment l'usage de l'opium. Dans le délire furieux, dans la phrénésie, dans la dyssenterie, et les diarrhées débilitantes de cette période du typhus, où les autres remèdes sont insuffisans, il devient nécessaire. Mais, comme j'ai eu occasion de l'observer, il agit alors sur la fièvre même, sur les forces vitales et sur les mouvemens critiques, avec un certain avantage, si on ne le continue pas trop long-temps.

Je pense donc d'après l'expérience, que l'opium, dans le cours régulier d'un typhus simple, non-seulement n'est pas nécessaire, mais qu'il peut être encore dangereux; que néanmoins, dans quelques anomalies, il est indispensable, et qu'on doit distinguer, en général, avec beaucoup de soin, les dangers provenant de son abus d'avec les dangers du remède même. Ce danger dépend le plus souvent de l'époque à laquelle on donne l'opium et des doses qu'on administre. En général,

de fortes doses données rarement ou une fois produisent plus d'effets, et sont moins nuisibles dans les indications partielles ou générales, qu'un usage constant de petites doses.

Sydenham qui est, sans contredit, l'auteur de tout le bien et de tout le mal qui a été fait dans le typhus au moyen de l'opium, voulait qu'on le donnât principalement vers le quatorzième jour, c'est-à-dire, après la crise, et à très-petites doses de la même manière que l'employait *Stoll*, son successeur le plus fidèle, dans la convalescence de l'inflammation du cerveau. Or, *Sydenham* s'exprime ainsi (1) : *Laudanum, vel alia quævis narcotica in principio, augmento, vel statu hujus febris, ad symptoma hoc levandum* (in phrenitide scilicet, vel quod proxime illuc accedit, si æger non omnino dormiat), *vel non prodesse omnino, vel quod sæpe accidit etiam obesse; verum in ejusdem morbi declinatione, mediocri dosi adhibita non sine successu usurpari. Semel equidem narcotico die morbi duodecimo usus sum, nec frustra; citius autem numquam prospere exhibitum novi. Quod si autem illius usum ad decimum-quartum usque diem distuleris, tanto magis proficuum evadet.* Mais ce que ce grand médecin dit ici sous le titre d'une inflammation

(1) Opera medica, sectio 1, de morb. epid. 1661-1664, cap. IV.

fausse de cerveau, dans laquelle les vomitifs ont été administrés avec avantage, montre clairement que ce n'était qu'un typhus ; car les symptômes les plus essentiels de cette maladie sont décrits de main de maître. *Lingua sicca, ingens ac subitanea virium consternatio ; partium externarum siccitas ; in morbi declinatione diarrhœa ; perduratio morbi ad quartum-decimum vel unum et vigesimum diem ; solutio per sudores, urinis non coctis, etc.*

Je peux conclure de là maintenant que la doctrine de *Sydenham* sur l'emploi des opiacés, dans cette fièvre comme dans les autres, n'a été entendue et convenablement considérée que par un très-petit nombre de médecins, et a été tout-à-fait défigurée par quelques autres.

Le calomélas a été recommandé dans les affections du foie par quelques médecins des derniers temps. On avait déjà cherché des effets salutaires dans ce remède contre les fièvres contagieuses. C'est pourquoi plusieurs médecins croyaient ce remède recommandable dans le typhus, sous ce double point de vue. Les Anglais s'en servaient même dans la fièvre jaune d'Amérique.

Les Allemands ont bientôt suivi cet exemple ; et *J.-D. Brandis* et *Hecker* entre autres assurent avoir donné le mercure doux dans le typhus avec beaucoup de succès. *J.-N. Santer* le conseille aussi dans le typhus des bêtes à cornes.

Je l'ai employé quelquefois, mais je ne le répéterai plus, car je ne lui ai jamais vu produire des avantages réels; au contraire, il a été nuisible quelquefois. Il n'a point de vertu spécifique dans cette maladie; la plupart du temps, il produit la salivation ou la diarrhée, ou augmente celle qui existait déjà, ce qui aggrave les accidens de la période nerveuse. Je le considérerais comme bien moins nuisible dans la période inflammatoire. Du reste, il agit d'une manière défavorable sur l'état des fluides, et ce danger d'une salivation produite par ce moyen, est très-évident (1).

(1) Je ne partage point, dit M. A. F. Hecker (Annalen der gesammten Medecin, etc., août 1810, pag. 167, et 168), l'opinion de l'auteur, au sujet de mercure doux, dont il ne détermine point les effets avantageux. Dans l'emploi convenable de cette substance dans le typhus, il n'est question ni d'un *état nerveux* à combattre, ni de propriété spécifique de ce remède dans cette maladie, ni de ses effets sur la diarrhée, sur l'état des fluides, ni enfin des dangers d'une salivation. Le médecin qui veut employer le mercure doux dans le typhus ne s'arrête point à toutes ces considérations. Il y a dans les premières périodes de cette maladie des inflammations locales dans lesquelles il faut employer de meilleure heure possible ce remède, qui est suivi alors d'effets avantageux, surtout s'il est associé à de petites doses d'opium. On peut juger combien cette substance est salutaire dans quelques états pleurétiques ou pneumoniques intenses, dans des inflammations du foie, des viscères du bas-ventre,

Les purgatifs enfin qui agissent quelquefois d'une manière si avantageuse sur la période inflammatoire du typhus, lorsqu'ils sont extrê-

---

et même dans des accidens inflammatoires du cerveau qui se dissipent au moyen du mercure, dans l'espace de douze, vingt-quatre heures, et sont suivis d'un soulagement marqué pour les malades. Comme l'ouvrage de M. de Hildenbrand aura sans doute, ainsi qu'il le mérite, une grande influence sur le mode de traitement que les médecins emploieront dans le typhus, il serait fâcheux qu'il induisît à erreur par rapport à l'usage du mercure doux dans cette maladie.

Je n'ai jamais employé ce remède dans le typhus, mais je le regarde comme très-efficace contre les inflammations lentes et les engorgemens du foie et de quelque autre viscère du bas-ventre, sur-tout à la suite des fièvres intermittentes négligées ou mal traitées. Qu'il me soit permis de rapporter ici une observation qui prouve l'efficacité de ce moyen contre l'engorgement de la rate.

Observation. Le nommé *Antoine Picard*, âgé d'environ trente ans, se plaignait d'une douleur à l'hypochondre gauche : l'examen me fit découvrir dans cet endroit un engorgement considérable de la rate, et le malade m'apprit qu'il avait eu pendant long-temps la fièvre quarte, dont il était à peine guéri. Le premier jour ce malade prit trois grains de mercure doux, le lendemain un purgatif léger. Le 3e. jour trois grains de mercure doux et frictions sur l'hypochondre gauche, avec une drachme d'onguent mercuriel. Le 4e. jour nouvelle friction, comme la veille, sans mercure intérieurement. Le 5e., salivation abondante, favorisée sans doute par une disposition scorbutique du malade. Les 6e., le 7e. et le 8e. jours, cessation de tout remède mercuriel ; salivation

mement doux, sont nuisibles dans la période nerveuse, où les diarrhées débilitantes sont si communes et où toute faiblesse considérable commence à devenir dangereuse. Cependant ils trouvent encore ici des partisans.

M. *Stoll* les donnait dans les fièvres typheuses, qu'il appelle tantôt bilieuses, tantôt putrides, quelquefois jusques à la fin de la cure, lorsque les forces n'étaient pas sensiblement affaissées. *G. Thom* et *D. Titze*, en Silésie, assurent avoir été extrêmement heureux dans le typhus par la méthode évacuante.

On voit par là qu'il n'y a pas de remède, ni de méthode de traitement qui n'ait produit une fois du moins dans les fièvres quelque heureux effet, et qui n'ait mérité par conséquent quelque louange. On voit également, et cela est mieux confirmé dans les crises, que des remèdes sou-

---

continuelle. Le 9e. jour et les suivans, usage des gargarismes avec le laudanum, des opiacés, des sulfures, des lavemens, des purgatifs répétés, de la diète, etc., sans succès marqué. La salivation a duré quinze jours, et ne s'est dissipée en quelque sorte que d'elle-même, c'est-à-dire, après la cessation de tout moyen, et par un régime exact. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que la douleur et l'engorgement de la rate ont disparu, et le malade est sorti de l'hôpital, quinze jours après, parfaitement rétabli. (*Note du traducteur.*)

vent contraires, ont paru contribuer à la guérison, lorsque la nature agissait seule, ou surmontait même les obstacles qui lui étaient opposés par ces remèdes.

D'après ces considérations, on peut apprécier d'une manière suffisante, les différens résultats des méthodes de traitemens analogues, et les résultats analogues des méthodes de traitemens opposés, et terminer ainsi les disputes des différentes sectes des médecins, principalement sur les fièvres. C'est véritablement, à l'égard de tels médecins qu'on peut dire : *Pessimâ medendi methodo non omnes trucidantur.*

Dans la Période de la Crise.

La crise d'une fièvre est une action très-courte de la nature : l'art peut y faire beaucoup de bien, comme beaucoup de mal ; mais il faut éviter le dernier avec la plus grande précaution.

Pour diriger et seconder d'une manière salutaire les opérations de la nature, il est utile de donner aux forces vitales une liberté et une activité suffisantes pour acquérir de l'accroissement. Pour hâter leurs effets avantageux, qui dépendent en grande partie des évacuations critiques, il faut tenir modérément ouvertes toutes les voies de l'évacuation.

Si l'on y est parvenu heureusement, comme

cela arrive d'ordinaire dans le cours régulier et simple du typhus qui a été bien traité dès le principe, le médecin n'a rien à faire ici : il doit être simple spectateur dans le sens rigoureux. Toute action de sa part serait superflue ou nuisible, tout remède héroïque dangereux. Il importe donc de les éviter, parce qu'ils empêcheraient les évacuations salutaires; et comme elles ont lieu dans le typhus en grande partie par les sueurs, ou par une transpiration uniformément accrue, il ne faut rien employer, si ce n'est une boisson tiède très-légèrement excitante, et un régime très-sévère qui ne puisse ni supprimer la sueur, ni la rendre trop forte.

Mais si la marche de la maladie est anomale, et l'état des forces, par conséquent, peu propre à favoriser les mouvemens critiques, il est indispensable de recourir, dans les dernières périodes, à des moyens capables de donner de l'activité et de l'expansibilité aux forces vitales. Mais nous traiterons de cet objet dans une autre section.

Dans la Période de la Rémission.

L'activité du médecin doit toujours être en rapport direct avec la violence de la maladie. Il doit être très-circonspect et très-attentif à l'ègard des accidens qui pourraient survenir ici ; car

faute de circonspection, il se laisse facilement endormir par l'état plus modéré d'une maladie qui se dissipe. Avant il devait être actif, maintenant il ne doit rien négliger.

Si l'on écarte tous les remèdes, lorsque la crise est passée, ils doivent être remplacés par un régime convenable; car il survient encore très-souvent de petites crises qui méritent beaucoup d'attention; et le malade, comme nous l'avons déjà dit, après la crise décisive, n'est pas encore convalescent dans le sens rigoureux.

Cependant, comme l'ennemi est plus faible, les remèdes doivent être et plus rares et moins forts. On abandonnera surtout ceux qui sont dégoûtans, afin que l'appétit puisse facilement revenir. Je retranche donc dans le typhus régulier et à l'époque dont nous parlons, le camphre et l'arnica, et je donne seulement l'infusion d'angélique avec la liqueur minérale anodyne. La légère stupeur du cerveau et la transpiration de la peau méritent encore beaucoup d'attention; car il se présente souvent de nouvelles indications symptomatiques à remplir.

Comme on doit continuer long-temps encore ces moyens doux, il faut déterminer avec beaucoup de prudence les cas particuliers et les modifications qui les exigent.

Dans la Période de la Convalescence.

Ici finissent les remèdes et commence le régime, lorsqu'il ne se présente aucune anomalie. Mais nous traiterons dans une autre section des règles du régime convenable dans les cas dont il s'agit.

SECTION X.

Du Traitement du Typhus irrégulier.

Dans les maladies qui s'écartent plus ou moins de leur cours ordinaire et qui offrent en général des symptômes qui ne leur appartiennent pas essentiellement, on ne peut établir des règles générales d'une méthode de traitement, stables et suffisantes fondées directement sur la plus légère propriété essentielle de la maladie. C'est pourquoi, dans le cas où des phénomènes divers imprévus peuvent survenir, c'est à la prudence et au jugement du médecin à déterminer ce qu'il convient de faire. Cependant les principales indications curatives doivent être déduites alors de la considération la plus exacte du caractère prédominant de la maladie et de l'affection générale, non moins que de la considération de quelques symptômes extraordinaires dangereux ou seulement à charge aux malades, d'après des principes rationnels fondés sur l'analogie et sur d'autres observations heureuses.

Comme dans cette anomalie le cours ordinaire de la maladie se trouve dérangé, et que la termi-

naison, aussi-bien que la durée des périodes ne sont plus aussi régulières que dans le cours simple et ordinaire du typhus, je ne suivrai pas ici, dans l'exposé de la méthode de traitement, aussi exactement que je l'ai fait dans la section précédente, le cours des périodes particulières : je n'aurai égard qu'au caractère anomal de la maladie et aux symptômes les plus extraordinaires.

D'abord le caractère inflammatoire du typhus augmente quelquefois d'une manière extraordinaire, soit pendant la période même de l'inflammation, soit après. Le typhus se montre alors comme une synoque avec ou sans inflammation locale; d'où il suit que le traitement doit être plus antiphlogistique et continué plus long-temps. Cependant le médecin doit toujours avoir égard à la période nerveuse prochaine qui aura lieu infailliblement; il doit ménager les forces avec plus de circonspection encore que dans toute autre fièvre inflammatoire qui passe plus promptement à la convalescence; il le doit surtout dans le cas où il n'y a point d'inflammation locale pressante, et où l'état inflammatoire général peut être plus facilement et plus heureusement combattu. Une ou tout au plus deux saignées avec quelques remèdes rafraîchissans, suffisent communément, même dans l'état le plus intense de cette circonstance.

Mais s'il existe des *inflammations locales*, alors

il est nécessaire de recourir à des évacuations de sang plus copieuses, jusqu'à ce que la pléthore locale diminue. La considération de l'affection générale doit être en quelque sorte sacrifiée quelquefois à celle des affections locales.

Si c'est une *inflammation du cerveau* proprement dite, ou une phrénésie produite par une pléthore sanguine de cet organe, ou des accidens soporeux avec un *état demi-apoplectique*, dépendans d'une cause analogue, il est clair qu'il faut recourir alors à des évacuations fortes de sang, et à l'appareil de traitement antiphlogistique le plus rigoureux. Il faut éviter cependant avec le plus grand soin l'affaiblissement des forces vitales, et employer des saignées locales, au moyen des sangsues, un traitement rafraîchissant, et tous les moyens capables de soulager cette affection locale.

Néanmoins on ne peut continuer ici les moyens antiphlogistiques, jusqu'à ce que les accidens cérébraux soient tout-à-fait dissipés; car il en est qui appartiennent à la nature même du typhus, et qui ne sont susceptibles d'être dissipés par aucun moyen de l'art. Mais on doit tâcher d'appaiser et de modérer les accidens inflammatoires, jusqu'à ce qu'ils offrent moins de danger pour la période nerveuse prochaine, et pendant les crises.

On doit se garder dans ce cas et dans le typhus

en général de l'emploi du sel de nitre, qui agit sur les humeurs d'une manière préjudiciable pour l'avenir (1). On peut recourir avec plus de succès pour le moment au camphre, à l'arnica, aux vésicatoires, qu'on peut appliquer alors avec avantage sur le sommet de la tête, surtout s'ils ont été d'abord appliqués aux gras des jambes.

Les inflammations de la gorge sont plus rares dans le typhus que celles du cerveau ; les *affections du poumon*, au contraire, y sont plus fré-

---

(1) Le sel de nitre, comme les sels neutres en général, paraissent avoir un effet sédatif sur l'irritabilité. M. Pilger (Bibliothèque Britannique) fait, à l'occasion du nitre (nitrate de potasse), une remarque assez singulière. C'est que ce remède lui a toujours mal réussi dans la péripneumonie des bêtes à cornes et des chevaux; il les fait dégénérer en *typhus*. Pour éprouver d'une manière spéciale ses effets à grande dose, il en fit prendre trente-deux onces en quatre jours à un cheval de bonne apparence, mais atteint de la morve, et qui avait été toujours nourri d'avoine. Il perdit ses forces et son embonpoint à vue d'œil; son poil devint hérissé et perdit son lustre; ses gencives devinrent blêmes, et enfin il tomba au neuvième jour dans un typhus complet. On le tua, et le galvanisme ne produisit que de faibles extensions, une sorte de roideur spasmodique plutôt que de véritables secousses. Le sel de Glauber donné à forte dose à une jument, occasionna une diarrhée avec beaucoup d'épuisement: on la tua, et le galvanisme produisit, comme dans le cas précédent, de la roideur plutôt que des secousses convulsives. (*Note du trad.*)

quentes, et quelquefois même avec des points de côté, des crachemens de sang lorsqu'elles sont plus intenses. Les saignées sont encore ici, surtout pour les dernières, l'unique remède. Si on les néglige il peut en résulter la mort par suffocation, ou la suppuration, ou des complications fatales pour la période nerveuse.

Elles cèdent plutôt aux saignées que les inflammations cérébrales et autres; et si elles ne sont pas très-opiniâtres, la respiration peut se rétablir parfaitement avant l'époque de la période nerveuse, sous l'influence des boissons mucilagineuses qu'on emploie avec beaucoup d'avantage après les saignées.

Mais si ces affections ne sont pas tout-à-fait dissipées, lorsque l'état des forces vitales ne permet plus aucune saignée, elles se prolongent jusques dans la période nerveuse, et l'état de la poitrine exige alors la plus grande attention. Les vésicatoires sur la poitrine, les remèdes antimoniaux donnés avec précaution, l'alcali volatil, l'anis, la répétition du camphre, sont les moyens les plus sûrs qu'on puisse employer dans ces cas. Je n'ai jamais retiré aucun effet avantageux de l'emploi du sénéka; il n'a fait le plus souvent qu'occasionner ou augmenter la diarrhée. La scille au contraire et notre colchique peuvent être d'un meilleur effet.

L'inflammation vraie des intestins et du péri-

toine survient très-rarement dans le typhus; je l'ai cependant vue quelquefois, ainsi que le *rhumatisme* extrêmement douloureux. Il faut leur appliquer la méthode de traitement anti-phlogistique d'après les modifications qu'exige chacune de ces affections locales; mais elles résistent opiniâtrement, si les circonstances exigent qu'on ménage les forces vitales pour l'avenir. Le camphre et les vésicatoires sont encore ici les meilleurs remèdes, ainsi que les mucilagineux qu'on ne peut négliger sans préjudice, dans aucune période de la maladie.

Les inflammations légitimes du foie qui demandent un traitement antiphlogistique, ont lieu très-rarement dans le typhus; néanmoins cet organe dans cette maladie a coutume d'être irrité et affecté de bonne heure. Mais dans l'état nerveux ces affections sont en général plus fréquentes, et sont avec ou sans ictère.

Quelquefois dans le typhus l'état gastrique est considérablement augmenté et prédomine sur tous les autres; il est vrai que la plupart du temps les embarras gastriques sont accidentels, quelquefois secondaires, et dépendans de la présence de la bile par suite de l'affection du foie; d'autres fois la complication bilieuse la plus considérable est produite par les chaleurs de l'été: quoi qu'il en soit, cet état exige les évacuans.

Dans la période inflammatoire, les évacuations

des embarras gastriques nuisent d'autant moins que l'état des forces vitales n'en est pas sensiblement aggravé ; et qu'au contraire il peut quelquefois en être amélioré. Si on néglige ces évacuations, l'état nerveux subséquent se trouvera compliqué d'une manière dangereuse avec l'état gastrique. De là proviennent communément des diarrhées extrêmement débilitantes et très-difficiles à arrêter. Dans le cas contraire, s'il y a constipation, il se développe quelquefois des inflammations intestinales qui sont encore plus dangereuses.

Dans la période nerveuse, au contraire, lorsque les forces commencent à diminuer, ou menacent de s'affaiblir, les évacuations gastriques sont rarement convenables, et il faut être très-circonspect à leur égard. Excepté les lavemens qui n'agissent point sur les intestins grêles, on ne peut guère prescrire d'autres évacuans internes que la teinture de rhubarbe, qui a la propriété de moins affaiblir, et d'évacuer avec moins de danger que tout autre remède de cette espèce. Je dois surtout conseiller ici, d'après un grand nombre d'observations heureuses, la teinture vineuse de rhubarbe, que je préfère à la teinture aqueuse, par des raisons faciles à deviner. Toutefois il est plus avantageux de recourir à ce moyen d'évacuation dans les premières périodes du typhus, parce qu'il peut encore avoir une in-

fluence salutaire sur la période nerveuse subséquente.

Les anamolies du *caractère nerveux* du typhus peuvent être de deux sortes, soit qu'il survienne trop tôt, ou qu'il soit trop intense.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque la période nerveuse arrive avant le septième jour, ce qu'on reconnaît par la sécheresse de la langue et de l'organe cutané, le météorisme du ventre, une typhomanie plus intense, le début d'une faiblesse réelle avec des accidens nerveux plus considérables, il est nécessaire de recourir, pour le moment, à tous les moyens qui, dans la période nerveuse de cette maladie, sont toujours indiqués, et ont été éprouvés et confirmés comme plus efficaces par une longue expérience. Nous en avons parlé dans une des sections précédentes.

Dans le second cas, lorsque la période nerveuse est plus intense qu'elle n'a coutume de l'être, et qu'elle débute brusquement avec des caractères de malignité et d'une grande faiblesse vitale, les remèdes excitans les plus forts et les plus difficiles doivent être employés sur-le-champ. Mais il nous manque des excitans spécifiques; la serpentaire de Virginie même, le musc, etc., n'offrent rien de bien supérieur à cet égard (1).

(1) Je dois, dit *A. F. Hecker*, me déclarer le défenseur du musc contre M. *Hildenbrand*. C'est le remède qui tient

Le camphre à hautes doses, l'angélique, l'éther et l'alcali volatil appartiennent à la classe des remèdes qui sont les meilleurs et les plus excitans; mais ils doivent être secondés par l'emploi des vésicatoires. En général, dans le typhus, à cette époque, plus le système nerveux est affaissé, plus il est nécessaire d'accroître les doses de ces médicamens.

Survient-il des accidens nerveux plus considérables encore, c'est-à-dire, des spasmes, des convulsions? la valériane, notre camomille et l'huile empyreumathique animale sont, avec les moyens dont nous venons de parler, les meilleurs remèdes qu'on puisse employer. J'ai donné, dans ce cas, l'assa-fétida avec plus de succès que le musc. S'il survient, à cette époque, des exarcerbations périodiques, alors l'écorce de quinquina devient sans doute un grand remède pour le typhus.

Mais si ces remèdes, comme il arrive trop souvent, ne suffisent pas, l'art n'en a pas de plus efficaces. A la vérité, j'ai employé deux

---

le premier rang parmi ceux que nous connaissons pour un *état nerveux*. Ce qu'il produit assez promptement dans le typhus, lorsqu'on l'administre à propos et à des doses suffisantes, on l'attendroit en vain de tout autre remède. (*Annalem der gesammten Medicin.* 2, *V.* 2, *P. août*, 1810, *pag.* 169. (*Note du traducteur.*)

fois le phosphore et une fois l'acide phosphorique, sur la foi d'autres médecins; mais je n'en ai point vu d'effets soutenus, ni avantageux. Les cadavres offraient des traces d'inflammations ou de gangrène de l'estomac; car cette substance agit sur cet organe à la manière des vésicatoires. J'ai remarqué une fois un soulagement et une tranquillité d'esprit survenus deux jours avant la mort d'un de ces individus : ce qui dépendait réellement, ainsi que l'ouverture du cadavre le confirma, de la gangrène de l'estomac.

C'est pendant cet état nerveux plus intense et fort dangèreux, qu'il n'est pas rare d'observer des *inflammations passives* qui se développent dans des organes principalement affaiblis, et que les médecins modernes, pour cette raison, ont appelé inflammations nerveuses ou asthéniques. Quoiqu'elles soient, en quelque sorte, d'une nature érysipélateuse, elles se distinguent essentiellement des inflammations septiques, parce qu'elles n'ont aucune tendance bien prononcée à la gangrène, et parce qu'elles ne parviennent à cette terminaison que lorsqu'il survient une diathèse putride générale. Car dans les ouvertures des cadavres, on observe sur les organes qui ont été enflammés de cette manière, plutôt un engorgement des vaisseaux qu'une véritable gangrène; c'est pourquoi je les appelle volontiers,

tiers, avec plusieurs autres, *inflammations nerveuses* (1).

Elles sont très-fréquentes dans les enveloppes du cerveau et dans le cerveau même, un peu moins dans les poumons, mais beaucoup plus dans les intestins, où elles se rencontrent presque toujours plus ou moins à la suite du typhus. Elles surviennent communément à l'épo-

(1) La distinction que l'auteur établit ici entre les inflammations nerveuses et les inflammations septiques me paraît un peu forcée. En effet, les inflammations nerveuses qui accompagnent le typhus et les inflammations passives ordinaires, reconnaissent en général une même cause, c'est-à-dire, l'augmentation de la sensibilité des organes par suite de leur débilitation : le sentiment de faiblesse du système nerveux devient pour ces organes principe d'excitation ; d'où il suit que ces inflammations sont essentiellement liées à l'état nerveux, et dépendent en quelque sorte de cet état. Quant à leur terminaison, j'ai eu occasion d'observer qu'elle avait lieu aussi assez souvent par la gangrène. Dans l'épidémie de typhus qui a régné dans la dernière campagne d'Autriche, rien n'était plus commun que ces inflammations locales concomittantes, dont le siége ordinaire était le bas-ventre et la poitrine. Or, les ouvertures des cadavres m'ont fait voir très-souvent la gangrène et le sphacèle des organes de ces cavités, et à mon observation particulière à cet égard, je pourrais joindre celle de plusieurs de mes collègues. La raison que M. de Hildenbrand donne de la différence de ces inflammations n'est donc pas suffisante ; et il serait difficile d'ailleurs d'établir sur cela la différence de traitement de ces deux états inflammatoires. (*Note du trad.*)

que de la période nerveuse ordinaire, et dans celle qui se développe même de meilleure heure.

Les inflammations nerveuses du cerveau, qu'on prend souvent pour un état soporeux intense, ou pour une typhomanie plus considérable, ne doivent pas être traitées autrement que les inflammations vraies, développées durant l'état nerveux. Les vésicatoires sur la tête, le camphre et l'arnica méritent la préférence sur tous les autres remèdes.

Les inflammations nerveuses du poumon qui occasionnent d'abord une oppression considérable de poitrine, au milieu de l'état nerveux déjà formé, se développent sans doute comme les précédentes d'une manière passive et d'après la faiblesse de cet organe; mais je crois que le poumon affaibli, engorgé, et en outre spongieux, ne peut aussi facilement que d'autres organes affectés de la même manière, acquérir de nouveau, par aucun excitant, l'activité nécessaire pour vaincre la résistance des fluides accumulés et reprendre une circulation uniforme.

Je crois donc encore, d'après une expérience fréquente et heureuse, que dans ces inflammations, lorsqu'elles sont considérables et que le degré de faiblesse n'est pas trop grand, une saignée modérée peut détruire l'engorgement local et précéder avec avantage l'emploi des

moyens excitans. Quatre ou six onces de sang peuvent produire, dans ce cas, un dégorgement suffisant et n'occasionner d'ailleurs qu'une très-légère faiblesse.

Ces principes raisonnables et cette pratique salutaire peuvent, à la vérité, s'appliquer convenablement à toutes les autres inflammations nerveuses; mais les effets en seront moins marqués que dans les poumons; car les vaisseaux de cet organe sont plus faciles à dégorger que les autres. D'ailleurs les poumons, par leur disposition, appartiennent plus immédiatement au système circulatoire, et ils doivent par conséquent, ainsi que la veine cave, ressentir d'une manière plus remarquable et plus prompte, la soustraction de la plus petite quantité de sang veineux. C'est pourquoi toute accumulation de sang dans ces organes, qui menace de suffocation, rend une saignée nécessaire, quoique ce remède ne soit pas indiqué pour la maladie principale.

L'utilité des petites saignées pratiquées dans ce cas comme *exploratoires*, est encore reconnue par beaucoup d'autres médecins, et l'expérience confirme que sans elles les inflammations pulmonaires de cette espèce ont souvent une terminaison funeste. Mais bientôt après ou presque en même-temps, on doit mettre en usage un traitement tonique, parce que les vaisseaux du poumon généralement affaissés après la saignée, ont

besoin d'être excités et mis en jeu sur-le-champ (1).

C'est ici que sont indiqués surtout les vésicatoires sur la poitrine, les remèdes antimoniaux

---

(1) Je pense que cette doctrine sur la nécessité des saignées dans les inflammations de l'état nerveux, pourrait être très-dangereuse dans les mains de médecins qui n'auraient pas la perspicacité, le jugement et l'expérience de l'auteur. En effet, il est très-difficile de déterminer et de saisir exactement le point qui pourrait permettre une saignée dans ce cas; car c'est un principe généralement reconnu que dans les inflammations asthéniques, ce remède est dangereux, et qu'il faut s'en abstenir. Toute inflammation locale déterminée par un état nerveux ou par la débilité des organes, n'exige pas de remède différent que la cause qui l'a produite. C'est pourquoi dans les phlegmasies de cette espèce, qui ont leur siége dans la poitrine, tous les praticiens sont d'accord sur l'emploi des vésicatoires appliqués sur cette partie, et sur l'emploi des remèdes soit antimoniaux, soit toniques, comme le camphre, l'arnica, le poligala, etc., etc.

Avec quels soins s'abstient-on des saignées, par exemple, dans les pleurésies et les péripneumonies dites bilieuses, et qui sont en général plus intenses et plus inflammatoires que celles d'un état nerveux ou de faiblesse? et cependant ici elles sont moins dangereuses, puisque des personnes de l'art les ont quelquefois employées sans de suites funestes. Mais la théorie les rejette, et le traitement de cet état est fondé sur l'emploi des vomitifs, des évacuans, etc., c'est-à-dire, sur celui des moyens convenables pour la maladie principale.

Cela nous fait voir combien il faut être réservé sur l'emploi des saignées dans les inflammations nerveuses : elles pourraient avoir les suites les plus funestes, et en général on

administrés avec précaution; afin qu'ils n'augmentent pas la diarrhée; l'alcali volatil, le camphre, l'anis, le fenouil, etc. J'ai déjà dit

---

ne doit pas tâtonner avec un semblable remède. Lorsqu'il y a tendance évidente à une dissolution prochaine et à la chute totale des forces, que la faiblesse est déjà considérable, l'évacuation de la plus petite quantité de sang ne saurait être indifférente. Il est donc extrêmement rare de rencontrer l'occasion de faire l'application des principes de M. de Hildenbrand. Il est vrai que les grands praticiens guidés par une habitude éclairée de voir des malades, par un tact extrêmement délicat et fin acquis par cette habitude, s'écartent quelquefois des principes écrits. Mais on ne peut établir une règle générale de ces exceptions dont il est difficile d'ailleurs de pouvoir donner des raisons satisfaisantes. Il est en médecine des choses qui ne peuvent être enseignées dans les livres et qu'on n'acquiert que par la pratique et par une observation attentive des maladies et de la marche de la nature.

Quoi qu'il en soit, nous posons en principe que les inflammations nerveuses rejettent la saignée, quel que soit leur siége, et qu'il faut les traiter en général par les mêmes moyens qui conviennent à l'état nerveux et aux accidens principaux qui compliquent cet état.

J'ai eu occasion d'observer et de traiter en 1804 un grand nombre de pleurésies et de pneumonies putrides ou adynamiques, qui se développèrent d'une manière constitutionnelle vers la fin de l'hiver de cette année, dans la contrée où j'exerçais alors la médecine. Tous les malades qui furent saignés et tous ceux auxquels on administra au commencement des évacuans trop actifs, passèrent très-promptement à l'état d'adynamie et de prostration des forces : il en périt

que je n'avais retiré aucun effet remarquable du sénéka.

Les inflammations nerveuses des intestins qui

---

plusieurs. Ceux au contraire pour lesquels on s'abstint de la saignée et qui furent traités d'abord par les vésicatoires appliqués sur la poitrine, ou aux bras, ou aux jambes, suivant les indications, par les antimoniaux, le camphre, le poligala, etc., guérirent presque tous. Lorsque la fièvre devenait plus intense et prenait le caractère de fièvre putride, les teintures de quinquina, les remèdes excitans et la répétition des vésicatoires étaient nécessaires, et rarement ce traitement, employé dans presque tout le cours de la maladie, manquait-il de produire de bons effets. Je remarquerai cependant que dans quelques cas l'application trop prompte des vésicatoires sur la poitrine, semblait augmenter les accidens de la pleurésie ou de la péripneumonie, surtout lorsque ces accidens débutaient avec une certaine intensité. J'employais alors avec beaucoup d'avantage de petites saignées locales au moyen des sangsues à la poitrine, après lesquelles je mettais en usage les vésicatoires appliqués sur cette partie. Après ce traitement dérivatif, qui était nécessaire d'après le caractère de la fluxion, j'avais recours à de nouveaux vésicatoires appliqués aux bras ou aux jambes, comme pour produire une révulsion salutaire et combattre la faiblesse qui ne manquait guère d'être considérable dans un état plus avancé de la maladie. Tel est en général le traitement qui m'a réussi dans cette occasion.

Je crois que ces principes peuvent s'appliquer convenablement, suivant les modifications particulières, aux inflammations pectorales qui se développent avec l'état nerveux du typhus. J'ai eu souvent occasion de m'y conformer, et jamais je n'ai fait usage de la saignée dans ce cas. Les

se montrent par un accroissement morbifique de la sensibilité du bas-ventre, le météorisme, un pouls faible, petit, irrégulier, et quelquefois par le tenesme et la dyssenterie, peuvent, dans des cas équivoques, engager un médecin extrêmement observateur ou hardi, à pratiquer de petites saignées; mais, en général, elles sont peu utiles dans ce cas, et peuvent être suivies de beaucoup plus de faiblesse que dans les autres inflammations de même genre. Toutefois les vésicatoires appliqués sur le ventre, sont encore des moyens très-convenables et qui produisent souvent le soulagement le plus prompt. La camomille et le camphre administrés avec un mucilage ou des boissons mucilagineuses et en lavemens, produisent, entr'autres, d'excellens effets. Dans les cas moins intenses, des frictions ou des

mêmes règles doivent diriger dans les inflammations de cette espèce qui ont leur siége dans d'autres organes.

Il ne faut pas confondre néanmoins les inflammations nerveuses du typhus avec l'état inflammatoire de la période précédente. Dans celui-ci il peut y avoir des cas, très-rares sans doute, qui nécessitent des saignées générales ou locales, suivant l'idiosyncrasie du sujet et la complication de la maladie. Mais il faut se rappeler en général, que ce remède ne convient nullement dans le cours du typhus, et que le point le plus délicat, et le plus difficile de la médecine-pratique, c'est lorsqu'il se rencontre des complications des fièvres et des phlegmasies qui se contredisent dans la méthode curative qui leur est applicable. (*Note du traducteur.*)

fomentations toniques sur le ventre, peuvent remplacer les vésicatoires.

Je n'ai jamais eu occasion d'éprouver des effets bien extraordinaires de la racine d'arnica que *H. Collin* et *M. Stoll* ont préconisés dans ces cas. Il est vrai qu'en général, j'ai rencontré cette inflammation des intestins à un degré très-opiniâtre et presque aussi dangereux que dans l'inflammation du cerveau. Je crois qu'elle est dans le typhus la plus grande et la plus fréquente cause de mortalité, et dans le plus grand rapport avec l'inflammation cérébrale.

Enfin, *les inflammations nerveuses* du foie, et *l'ictère* qui les accompagne souvent, qui ont lieu dans la période nerveuse du typhus, et en général avec un accroissement considérable de faiblesse, appartiennent aux accidens variables les plus dangereux et les plus difficiles à guérir. Le mercure doux qui a été recommandé dans ce cas par beaucoup de médecins, surtout par les Anglais, ne m'a jamais produit aucun bon effet; il augmente, d'une manière visible la diarrhée, et il doit aggraver, sans doute, l'état des humeurs (1). Je dois cependant avouer que je n'ai pas éprouvé, dans cet état de la maladie, de meilleurs effets de divers autres remèdes, et que j'aurais encore la plus grande confiance dans les

(1) Voyez la note ci-dessus, sect. 9, pag. 224.

frictions excitantes volatiles sur l'hypocondre droit.

Dans ce qui regarde maintenant le caractère putride qui se développe plus tôt ou plus tard dans cette maladie, et qui est presque toujours dû à un mauvais régime et à de mauvaises qualités de l'air (toutefois les dispositions individuelles prises en considération), dans le caractère putride, dis-je, il faut avoir égard à la faiblesse qui est sans doute ici le signe le plus important, et qui doit indiquer la méthode de traitement convenable. Mais la diathèse putride proprement dite, exige indispensablement l'écorce de quinquina et les acides minéraux avec de fortes doses de camphre. Les vésicatoires doivent être employés ici comme rubefians; et je préfère, dans ce cas, aux cantharides, le raifort sauvage dont les effets sont plus avantageux, lorsque les cantharides ne pouvent plus agir contre la stupeur, et qu'il ne faut produire qu'une excitation momentanée. L'alcool, dont il ne faut pas tout-à-fait négliger l'usage interne, est un des moyens les plus sûrs pour modérer les hémorragies. Ces remarques sont tirées de la pratique des pauvres, et méritent la plus grande considération.

Je veux, pour terminer cette section, rapporter encore quelques accidens remarquables de la maladie, qui exigent une attention particulière

de la part du médecin, et faire mention de leur traitement approprié.

Les parotides, celles même qu'on nomme critiques, ou qui paraissent à la fin de la maladie, sont, à tous égards, fort incommodes. J'ai donc toujours tâché de les prévenir et de les résoudre dès leur apparition. De l'eau froide appliquée d'abord sur ces glandes, et l'emploi des minoratifs, m'ont très-souvent aidé à atteindre ce but. Mais si leur accroissement devenait inévitable, j'avais recours alors aux topiques excitans les plus propres à accélérer promptement la suppuration, et j'ouvrais de bonne heure l'abcès, afin d'abréger, autant que possible, la durée de ce mal.

La diarrhée, et même *la dyssenterie* dans la période nerveuse du typhus, n'exigent ni un traitement tout-à-fait passif, ni un traitement excitant trop fort. C'est ici que les opiacés peuvent être extrêmement salutaires, sans toutefois en prolonger l'usage trop long-temps, quoique l'indication symptomatique semble l'exiger. Je préfère donc, à tous égards, une seule dose plus considérable de ce remède, des quantités plus petites et plus souvent répétées. On doit leur associer l'emploi des mucilagineux. J'ai donné, dans ce cas, avec beaucoup de succès, la décoction de lichen d'Islande; la racine de columbo m'a rarement produit l'effet que j'en attendais; mais le vin est ici un des plus grands et des plus sûrs remèdes.

Le hoquet et *le météorisme* du ventre sont, avec la diarrhée et la dyssenterie, les suites inséparables de l'état inflammatoire des intestins. Le traitement de cet état inflammatoire peut seul appaiser ces accidens; car nous n'avons contre eux aucun remède spécifique. Cependant j'ai vu l'alcali volatil employé avec circonspection, produire quelquefois de bons effets dans le météorisme du ventre; de même les alcalis fixes sont avantageux dans le météorisme qui se prolonge dans la convalescence; lorsque les gaz produits par les phénomènes chimiques, sont contenus dans le canal intestinal. Il est faux que ces gaz soient produits en grande partie par les substances aromatiques et éthérées; car le météorisme du ventre se développe bien plus promptement chez les malades qui ont été traités par les purgatifs.

Les vers, savoir, *les strongles*, ne sont point un phénomène rare dans le typhus. Je crois qu'ils ne s'engendrent jamais dans cette maladie; ils existaient auparavant, et ils ne sont mis en mouvement, et ne sont chassés du corps que par les remèdes qui leur sont contraires. Communément leur quantité est peu considérable chez les adultes; mais elle l'est davantage chez les jeunes individus où on les rencontre surtout. Les dernières périodes du typhus ne sont pas celles où l'on peut s'occuper de les expulser

par de violens remèdes. Ils occasionnent, par conséquent, une très-mauvaise complication, et augmentent l'état nerveux ainsi que l'affection des intestins. La valériane, le camphre, etc., ne les tuent point; ils ne font que les irriter et ils sont moins susceptibles alors d'être évacués.

Deux accidens extrêmement incommodes dans le typhus anomal, sont *la rétention d'urine* et *les plaies* produites par un décubitus trop prolongé. La première peut être occasionnée non-seulement par l'usage des cantharides, mais encore quelquefois par des causes inconnues qui produisent le spasme du sphincter de la vessie. Les dernières sont le résultat d'une compression continuelle des parties saillantes du corps; la faiblesse, l'humidité, la malpropreté, sont des circonstances qui favorisent leur formation. L'un et l'autre de ces accidens aggravent l'état du typhus, souvent d'une manière subite et imprévue. On ne saurait y faire trop d'attention, surtout dans les grands hôpitaux; car souvent les malades même ne s'en plaignent pas.

Dans la rétention spasmodique des urines, les fomentations avec une faible dissolution alkaline chaude sur la région de la vessie, conjointement avec l'usage interne du camphre, m'ont produit quelquefois d'excellens effets. Les plaies exigent les secours de la chirurgie avec les précautions

d'éviter, à l'avenir, les compressions sur les parties affectées. Mais cela n'est pas facile à obtenir, et je regarde cet accident comme un des plus considérables, des plus douloureux et des plus dangereux du typhus. En effet, les suites de cet état sont quelquefois si tristes, que les malades même, après la guérison du typhus, ne peuvent pas se remettre, et retombent dans une fièvre nouvelle, de la nature des fièvres lentes, accompagnée de la suppuration des blessures et des ulcères, qui se termine par la mort. C'est pourquoi c'est un des soins les plus importans, et une obligation capitale de prévenir cet accident, autant que possible, par une conduite diététique bien dirigée.

Il est facile de dire en peu de mots ce que les médecins ont à faire dans les *anomalies des crises*, mais l'exécution dans la pratique, n'est ni facile, ni accompagnée dans tous les cas de succès. Le médecin ne peut, avec tout son art, favoriser ou redresser que d'une manière fort indirecte les crises qui sont le résultat d'une vitalité agissant d'après les lois particulières et en grande partie cachées. Si dans les premières périodes on n'a pas disposé et préparé l'état des forces vitales, de manière à favoriser maintenant les évacuations et les mouvemens critiques, ce n'est pas au moment de la crise qu'il est facile ou même possible d'obtenir des résultats satisfaisans par une

méthode active. Cependant, comme dans les crises qui surviennent au quatorzième jour ou plus tard, surtout dans un typhus anomal, les forces vitales ne peuvent être que faibles ou tout-à-fait épuisées, et n'agir même que d'une manière insuffisante sur les crises à l'époque des exacerbations nécessaires; il reste alors à remplir une indication capitale qui consiste à donner plus d'activité aux forces vitales, au moyen des excitans volatils les plus forts; à ne pas perdre de vue les évacuations ordinaires, et principalement les sueurs.

Enfin les accidens particuliers de la maladie qui restent encore durant une *terminaison* et une *convalescence* anomales, doivent indiquer ce qu'il faut entreprendre alors. La plupart et les plus ordinaires de ces accidens consistent, en général, dans ces périodes, dans un degré de faiblesse plus ou moins considérable, et exigent, par conséquent, la continuation prudente des remèdes excitans volatils et du vin. Les maux apparens indiquent clairement les remèdes qui leur conviennent; mais les métastases internes, l'altération des organes particuliers, sont ce qui s'oppose le plus au retour de la santé, et ce qui rend le plus souvent infructueux les plus grands secours de l'art.

SECTION XI.

Du Régime dans le Typhus.

Tout ce qui peut être utile ou nuisible dans l'état de santé ou de maladie, est du ressort de la diététique.

Un régime convenable dans la plupart des maladies est souvent plus avantageux que les remèdes tirés de la pharmacie. Il seconde du moins les effets de ces remèdes de la manière la plus énergique, et il est surtout de la plus grande importance dans toutes les maladies que la force médicatrice de la nature a la puissance de surmonter sans aucun remède ; tel est sans doute le cas du typhus contagieux.

Mais les moyens diététiques ne doivent jamais être en opposition avec les indications thérapeutiques ; il faut au contraire, qu'ils agissent de concert et tendent au même but. C'est pourquoi chaque caractère particulier d'une maladie exige son régime propre, de même que sa thérapeutique particulière.

Cela posé, comme dans le typhus contagieux, le caractère prédominant est variable, du moins

dans chaque période déterminée, et comme il demande une méthode de traitement différente ; de même un régime uniforme, constant, ne peut convenir dans tous les cas, et il doit être varié suivant le caractère de la maladie, les indications curatives que ce caractère présente, et suivant les différentes périodes.

Jusqu'à quel point peut-on se flatter d'agir avec avantage au moyen d'un régime déterminé dans la *période d'opportunité* pour enrayer le développement de la maladie ? C'est ce qui sera examiné dans la prochaine section où il s'agira des moyens prophylactiques.

Dans la période de l'invasion, quoiqu'elle soit courte en général, et que la fièvre commence son cours ordinaire, sans qu'il soit possible de l'abréger avant la crise, les moyens diététiques sont d'autant plus sûrs et avantageux, que si on les néglige, la maladie peut devenir plus grave par la suite. Le principal consiste ici à résoudre pour le moment le spasme fébrile cutané. Les chaleurs uniformes du lit, les boissons tièdes légèrement acidulées et diaphorétiques sont très-convenables ; et il faut s'abstenir d'un traitement rafraîchissant et des boissons froides. J'ai déjà dit ailleurs ce qui pouvait être employé convenablement dans cette période pour favoriser les crises.

Dans la période dite *inflammatoire*, dont la durée est de sept jours, qui a la plus grande influence

fluence sur la benignité ou l'intensité de la période nerveuse suivante, et qui contribue uniquement, lorsqu'elle est prudemment dirigée, à la production des crises partielles favorables, le régime et les moyens curatifs sont de la plus grande importance. C'est pourquoi je veux examiner ici exactement les circonstances particulières de l'appareil diététique convenable dans ce cas.

L'*air et la chaleur* si nécessaires à l'entretien de la vie et qui peuvent être, suivant les circonstances, favorables ou nuisibles à la santé, méritent, sans doute, la première considération. Sans avoir égard aux hypothèses de la chimie, ni au procédé chimique de la contagion, et sans parler des principes chimiques de l'air qui peuvent être nuisibles ou dangereux par leur défaut ou leur excès; je veux, puisque la vérité sur ce point n'est pas encore très-claire, parler seulement de l'air atmosphérique pur : l'expérience apprend que dans l'état de santé, comme dans l'état de maladie, dans le typhus comme dans d'autres fièvres, il est pour le système pulmonaire et cutané le meilleur moyen conservateur et réparateur.

C'est donc une des premières conditions dans le typhus comme dans d'autres maladies, de procurer un air pur aux malades, sans les exposer cependant à des courans d'air qui seraient nuisibles. Les ventilations proprement dites ont toujours quelque chose de désavantageux pour les

malades, et leur nuisent autant qu'une atmosphère variable, en agissant en sens contraire. La meilleure ventilation consiste dans un renouvellement général de l'air atmosphérique, sans produire de courant. Un local très-spacieux, exempt de toute transpiration des hommes, des animaux et des plantes, remplit toujours ce but parfaitement. La plus forte ventilation ne l'atteindrait pas si bien dans les chambres des malades trop remplies. On peut se passer de rideaux de lit, mais le malade doit être couché librement, et dans une atmosphère qui ne soit altérée ni par sa transpiration, ni par celle d'aucune autre personne; et il suffit de rafraîchir l'air quelquefois par l'ouverture des fenêtres, et de renouveler celui qui a déjà servi. Il est nécessaire aussi que les malades soient couchés dans des lits et non par terre, où le renouvellement de l'air se fait plus difficilement, et où la contagion est mieux favorisée.

Si l'on ne remplit ces vues, on ne peut rendre aucun service aux malades; tout autre secours tiré de l'hygiène ou de la pharmacie ne saurait remplacer l'air pur. On ferait mieux et on exercerait plus d'humanité à l'égard des pauvres malades, de les placer dans une étable ou dans une grange, que dans une chambre où l'air ne se renouvelle pas.

L'*air sec*, dans cette maladie, est préférable à l'air humide qui est nuisible au rétablissement

des fonctions de l'organe cutané, et donne lieu à des diarrhées opiniâtres et dangereuses. La contagion ne se répand pas aussi facilement par un temps sec ; par conséquent, une chambre libre, sèche et aérée est plus convenable, non-seulement pour les malades atteints de typhus, mais encore pour tout individu qui l'habite.

L'*air frais* mérite une préférence marquée dans la période inflammatoire du typhus. Comme un degré intense de froid détruit le miasme contagieux ou le rend sans efficacité, de même un air frais s'oppose plus sûrement aux progrès de la contagion. L'excès de chaleur, au contraire, favorise la propagation de la matière contagieuse, soit dans l'individu déjà affecté, soit chez les autres sujets que celui-ci infecte à son tour. La méthode rafraîchissante dont on se sert heureusement dans le traitement de la fièvre varioleuse, fournit une confirmation parfaite de cette vérité, et une analogie précieuse pour le traitement des autres maladies de ce genre. L'exanthème même dont l'éruption, quelle que soit la quantité qui est presque indifférente, ne requiert aucun traitement chaud. L'organe cutané, dans la première période de cette fièvre, est seulement disposé à la transpiration qui se fait mieux souvent par le froid que par la chaleur, parce que la peau est plus susceptible par un temps frais de toute excitation nécessaire et avantageuse. Du reste, je ne dis pas que les

malades doivent avoir froid ni trembler, ainsi que le prétendent quelques médecins, qui ont mal interprété la véritable doctrine du traitement de la petite vérole; mais je dis que l'air doit être frais; et il serait à souhaiter qu'on pût toujours avoir à cette époque une atmosphère d'environ dix degrés du thermomètre de Réaumur. L'état catarrhal même du typhus dans cette période, ne contredit nullement cette espèce de traitement.

A cet égard, les immersions d'eau froide que *J. Currée*, et avant lui *Brandrath* de Liverpol, et plusieurs autres médecins, ont recommandé comme moyens curatifs dans le typhus et dans d'autres fièvres contagieuses exanthématiques, peuvent être utiles sans doute, non moins que les aspersions d'eau froide. J'ai, à la vérité, très-peu d'expériences particulières à cet égard: mais d'après les observations des autres et la connaissance de la nature du typhus, je crois pouvoir conclure que l'aspersion générale des malades, dont on se sert plus rarement, et qui humecte la peau, favorise une chaleur subséquente et une transpiration plus douce, est préférable aux immersions souvent répétées, où un degré de froid absolu, et l'action préjudiciable d'une humidité continue est inévitable. D'ailleurs ce mode est moins propre à favoriser la contagion.

Du reste, si quelqu'un croit découvrir ici une contradiction, et pense que l'excès de louange

donné au traitement froid, n'est point compatible avec l'état catarrhal inflammatoire des fièvres exanthématiques en général, et du typhus en particulier, l'expérience heureuse et la confiance que méritent les belles observations que *J. G. de Hahn*, dans une épidémie de Breslau, en 1737, et plus tard *Chr. Moneta* (1), ont faites et recueillies là-dessus, doivent suffire, abstractions faites des principes théoriques. Les frictions avec la glace ont déjà été recommandées par *Samuilowitz*, comme salutaires dans le typhus pestilentiel.

Les *alimens* dans l'état inflammatoire du typhus doivent être également en rapport avec ce caractère de la maladie : cependant une plus grande quantité peut ici n'être pas nuisible; tantôt, parce qu'on attend avant la guérison un état nerveux qui durera plusieurs jours, et qu'on doit prendre en considération, tantôt parce que dans le cours ordinaire et modéré du typhus, le caractère inflammatoire ne se montre pas à un très-haut degré. Néanmoins une nourriture solide est indigeste et nuisible à tous égards. On emploira donc avec plus d'avantage les crêmes d'orge avec un peu de suc de citron, du vinaigre ou du vin, les crêmes de riz, des panades peu consistantes, etc. données trois ou quatre fois par jour en quantité modérée.

(1) Uber den nutzen der kalte und des Kalten Wassers in Catarrhfiebern. warschau, 1776.

Pour *boisson*, la limonade légère, la tisane avec un peu de vinaigre, ou l'oxicrat, sont ce qu'il y a de plus convenable. Les boissons froides occasionnent ou augmentent en général la toux; trop chaudes, au contraire, elles ne soulagent pas assez les malades; il faut donc prendre un juste milieu. La toux est-elle forte, et la poitrine plus affectée? on aura recours à des boissons mucilagineuses qui sont alors plus avantageuses. Il est utile aussi de donner de temps en temps au malade du thé, afin de provoquer une douce sueur. Mais je n'aime pas à prescrire en général, ni du petit lait ni de l'oximel, parce qu'ils disposent trop aux diarrhées.

L'*exercice*, lorsqu'il n'est pas trop considérable, et qu'il se fait par les seuls efforts du malade, est de la plus grande utilité. Il est extrêmement salutaire de promener, si on le peut, une ou deux fois par jour le malade, et de lui faire faire quelques pas dans la chambre, en le soutenant. Mais si son état et les défaillances s'y opposent et ne permettent point une situation verticale soutenue, on fait bien alors, et on ne saurait trop le recommander, de faire asseoir les malades dans leur lit, afin de donner un peu de ressort aux forces vitales. Par ces moyens, du moins, ils ont la tête plus libre, le sommeil plus tranquille, la transpiration s'améliore, et le mouvement des muscles

réagit d'une manière favorable sur le système nerveux.

Il est vrai que tout mouvement dans ce cas coûte beaucoup d'efforts aux malades; mais ces efforts eux-mêmes sont des moyens fortifians : car il en est du typhus comme de l'ivresse ou de l'accablement du sommeil; moins on fait de résistance pour s'arracher à leur empire, plus on devient nonchalant.

J'ai traité un chanoine qui, visitant des malades dans un hôpital pendant une épidémie de typhus, par zèle et par piété, avait contracté la contagion. C'était le malade le plus docile à suivre les ordonnances du médecin. Je lui avais conseillé de faire un peu d'exercice et de réunir ses efforts pour se tenir hors du lit le plus possible. Il fut si exact à se conformer à cet avis, qu'il se faisait traîner dans sa chambre, soutenu de deux domestiques, pendant près d'une heure, trois fois par jour. J'ai donné, plus tard, des soins à un autre malade qui, dans son délire, croyait devoir faire promptement un long voyage; il quittait lui-même son lit avec beaucoup d'efforts, se traînait dans la chambre, et répétait si souvent cet exercice, qu'il fallait le faire rentrer dans son lit avec autorité. Dans ces deux cas, le cours du typhus, surtout dans la période nerveuse, fut si léger et si heureux, que j'en ai vu rarement de tels exemples. On voit par-là ce que peut l'ame

sur les impressions morbifiques, lorsque la volonté agit fortement.

En général, il est nécessaire aussi, du moins autant qu'on le peut, de réveiller les malades de leur assoupissement par des excitations sur les sens externes. Leur chambre doit être éclairée; on ne doit pas éviter le bruit avec tant de soin; et si dans leur délire, ils semblent toujours occupés avec eux-mêmes, il faut les distraire, et s'il se peut, les égayer plusieurs fois dans le jour.

Dans la période inflammatoire, où la stupeur et la typhomanie ne parviennent pas à un si haut degré, un traitement moral peut encore trouver place. On peut, par la persuasion, redresser les idées erronées des malades, et les rendre plus fixes, les tirer de leur indifférence par l'encouragement, et exciter en eux quelques désirs salutaires.

Il serait nuisible dans cette période de provoquer brusquement la sueur, par le moyen de la chaleur du lit, de fortes couvertures ou de beaucoup d'habits. Dans l'été, les malades doivent être seulement couverts de leur drap.

Lorsqu'on est parvenu à la *période nerveuse*, le régime et les soins des malades doivent être dirigés avec plus de circonspection encore. *L'air* ne doit plus être aussi frais qu'auparavant; on en augmentera la température de trois ou quatre degrés, si cela est praticable; on couvrira davan-

tage les malades, afin de leur procurer un peu plus de chaleur. Cependant la température doit être, autant que possible, dans cette période comme dans toutes les autres, toujours uniforme. La pureté de l'air est plus nécessaire encore, et il faut avoir soin de le tenir sec; car si les malades sont plongés dans une atmosphère humide et froide, ou sujette à des vicissitudes subites, ils contractent facilement des diarrhées ou des dyssenteries qui appartiennent aux accidens les plus dangereux, et qui ne peuvent être avantageusement combattues par aucun remède, si les conditions de l'air ne sont améliorées. Dans une épidémie violente du typhus, ces accidens ont fait périr plus de la moitié des malades qu'on avait placés dans des corridors et dans des églises, où ils étaient exposés à une humidité froide, où ils manquaient des choses les plus nécessaires, et où il était impossible de procurer de la chaleur et d'éviter l'humidité. Il faut avouer aussi que la malpropreté du local, en général mal tenu par les infirmiers, devait beaucoup contribuer à l'entretien de l'humidité de l'air.

Les *alimens* peuvent être un peu plus forts; ils doivent être aussi plus faciles à digérer que dans la période précédente. Des consommés nourrissans, des soupes de bierre ou de vin avec des jaunes d'œufs, etc., sont la nourriture la plus convenable. Mais on ne doit jamais accorder des

alimens solides avant la crise. Les fruits nourrissent trop peu et occasionnent trop souvent des diarrhées.

Le *vin*, quoiqu'on ne doive pas en faire la boisson ordinaire, parce que les boissons mucilagineuses sont toujours celles qu'il faut préférer, est un remède dont on ne peut se passer comme réparateur des forces et comme médicament. Plus il est spiritueux et vieux, meilleur il est; il excite et nourrit en même temps; il remplit toutes les indications curatives qui se présentent ici; au moyen de l'alcool qu'il contient, il agit comme un excitant salutaire sur le cerveau, le système nerveux, la peau, l'estomac et les intestins. On doit le donner seulement par cuillerées à bouche, plusieurs fois le jour; j'ai fait prendre avec le même succès et de la même manière aux Russes et aux Polonais, l'eau-de-vie à laquelle ils sont accoutumés.

La dose ne doit jamais être assez forte pour enivrer les malades; on ne ferait qu'ajouter ivresse sur ivresse, et l'ivresse n'est point un remède contre le typhus. Dans les derniers temps où la méthode d'enivrer les malades, était en faveur, on en a vu mourir par suite de ce moyen. Lorsque *D. Campbell* dit avoir prescrit à des malades atteints de typhus, deux bouteilles de vin de Madère et autant de vin de Porto dans l'espace d'un jour, on doit en être d'autant plus surpris que le plus

grand buveur dans un état de faiblesse, et surtout dans un état de fièvre, ne peut supporter autant de vin qu'en santé.

Outre des doses modérées de vin, il faut continuer de donner aux malades, dans cette période, des boissons mucilagineuses propres à réparer la perte des fluides, à nourrir en quelque sorte le corps, et à dissiper d'une manière convable la sécheresse des organes, en humectant surtout la langue, la gorge et le canal alimentaire. Elles agissent aussi avec beaucoup d'avantage sur les intestins qui, dans cette maladie, sont extrêmement irritables, et sur lesquels l'irritabilité générale du corps semble, en quelque sorte, s'être concentrée. Mais comme les malades sont en général dans un état de stupeur et d'indolence, ils doivent être souvent invités à boire par les gardes-malades, surtout lorsqu'ils ont la langue et la gorge sèches, et qu'ils répugnent à boire, à raison de la difficulté d'avaler produite par la sécheresse.

Les *mouvemens vonlontaires* du corps ont lieu ici avec beaucoup de difficulté ; cependant il est utile de les provoquer, surtout à cause de la paresse des malades, qui est beaucoup plus considérable que dans la période précédente. A la vérité, ils ne sont pas capables de marcher, mais ils peuvent rester hors de leur lit à l'aide de quelque soutien, ou s'y asseoir du moins, s'y retourner

et se soulever avec certains efforts. Si la position vérticale n'est pas soutenable à cause des vertiges ou des défaillances, on se contentera de faire lever et coucher le malade le plus souvent possible, en le faisant rester moins long-temps levé.

L'excitation des sens externes est encore plus nécessaire dans cette période que dans la précédente, parceque l'affaissement est plus considérable : cependant le traitement moral y est moins avantageux, à cause de l'état du malade qui est comme une masse.

Mais il ne faut pas négliger surtout la propreté. Le défaut de mouvement, l'humidité et la malpropreté de quelque manière que ce soit, produisent infailliblement les écorchures et les plaies des parties comprimées, circonstance si importante et si difficile à prévenir, et contre laquelle il faut le concours des soins les plus assidus, d'un attachement tendre pour les malades, et d'un amour fidèle et désintéressé.

A cette propreté nécessaire, il faut ajouter encore la précaution d'enlever plusieurs fois le jour, avec un peu d'eau, de vinaigre, ou de la limonade, les matières muqueuses collées et quelquefois desséchées sur la langue, les dents et les gencives, et de nettoyer toutes ces parties. Il serait également utile de recourir à cette précaution pour les ouvertures nasales. Ces matières paraissent quelquefois contrarier la rémission

désirée de la maladie et entretenir ou augmenter en quelque sorte, la contagion, à raison de la propriété dont elles semblent jouir, de recéler une partie de la matière contagieuse.

Quelques médecins conseillent de couper ou plutôt de raser les cheveux, lorsque la typhomanie est inteuse. Dans la première période du typhus, cela pourrait être pratiqué ; mais deux faits qui me sont particuliers prouvent qu'on ne peut pas toujous recourir à ce moyen, sans des suites fâcheuses, dans la période nerveuse.

On conçoit, en effet, que la coupe des cheveux peut avoir une influence défavorable sur les fonctions de l'organe cutané si nécessaires à rétablir.

Pendant les *crises*, le régime doit être réglé de manière qu'il soit toujours dans le rapport le plus parfait avec les autres indications curatives. L'état de l'air et les alimens surtout doivent être si bien disposés, que la nature soit secondée de la manière la plus puissante dans ses opérations critiques. Comme un accroissement de transpiration cutanée est un des phénomènes généraux les plus avantageux, il faut tâcher de le favoriser autant que possible par une température un peu chaude, par des chaleurs modérées du lit, par des boissons convenables, etc.

Le tyhpus arrive-t-il à sa *terminaison*, le régime est encore plus important, parce qu'on

cesse presque tous les remèdes. Un air pur, des alimens nourrissans, un peu plus solides, mais faciles à digérer, du vin et un exercice modéré, constituent le régime nécessaire dans cette période. Toutefois on augmentera les alimens dans la même proportion qu'on diminuera les médicamens.

Dans la *convalescence*, le régime se charge seul de consolider la guérison de la manière la plus prompte et la plus parfaite. L'emploi de tous les remèdes cesse avec la maladie; et le médecin n'a à se diriger alors que d'après les principes généraux des moyens d'hygiène applicables à des personnes affaiblies.

Mais comme les désirs des malades non-seulement augmentent tous les jours, mais dégénèrent quelquefois réellement, il convient de régler le régime de manière à ne pas trop accorder d'abord, et à ne pas trop refuser.

De plus, c'est une mesure capitale et extrêmement avantageuse, de faire changer au plus tôt le malade de chambre et de lit, si cela se peut. Il faut aussi lui recommander de ne pas occuper trop tôt son esprit, de ne pas user de bains avant que l'ancien épiderme et les cheveux ne soient tout-à-fait tombés et régénérés.

S'il se présente quelques anomalies dans cette période, c'est au médecin à modifier, d'après sa prudence, le régime convenable.

SECTION XII.

Moyens prophylactiques ou préservatifs, avec quelques aperçus sur les Mesures de police à prendre à cet égard.

Lorsqu'on examine combien les idées sur le typhus dans les différentes époques de la médecine étaient indéterminées, combien ses dénominations étaient vagues, et comment on l'a confondu, avec si peu de raison, avec différentes sortes de fièvres, il est facile de voir la source des contradictions perpétuelles des médecins sur sa propriété contagieuse ou non contagieuse. On a été souvent à cet égard, sur la voie de la vérité qu'on a ensuite abandonnée. Mais il en était de la connaissance de la nature contagieuse du typhus, comme de l'étincelle de l'art dont *J.-J. Rousseau* a dit qu'elle pouvait se perdre cent fois, que cent fois elle devait se retrouver.

Ce ne sont pas les anciens qu'il faut accuser de cette erreur; car ils ne connaissaient pas encore les fièvres ordinaires axanthémathiques contagieuses; leur observation sévère les aurait

conduit à la vérité s'ils avaient eu sur la contagion en général des idées plus claires. Mais les médecins du moyen âge et des derniers siècles, qui pouvaient avoir sur cet objet des connaissances plus positives, n'ont rien fait pour l'éclairer. La plupart ont confondu le typhus avec la peste d'Orient, et ils n'ont pas même distingué d'une manière suffisante les contagions des épidémies. Les médecins vétérinaires de tous les temps ont seuls, comme il paraît, d'après les écrits de *Konr. Gessner*, mieux apprécié le caractère contagieux dans l'épizootie des bêtes à cornes.

Plus tard, cependant, un grand nombre de médecins ont connu le vrai typhus et son caractère contagieux; mais les opinions de ceux qui professaient la doctrine de la contagion, étaient comme une voix jetée dans le désert. *F. Sauvages*, *W. Cullen*, et *J. Pringle* qui a tracé le plus heureux parallèle entre la fièvre des prisons et la fièvre pestilentielle, ont donné une attention suffisante à cette vérité, qu'on a trop légèrement négligée et abandonnée ensuite.

Les médecins modernes, au lieu d'y répandre plus de lumière, n'ont fait que l'obscurcir davantage par leurs contradictions continuelles, et une prétendue simplification de la doctrine de cette fièvre.

Quelques auteurs, voulant rapporter les idées générales des maladies à des maladies particu-

lières

lières, ont rangé le typhus contagieux dans divers autres genres de fièvres classées par eux. Ainsi le typhus a été compris communément parmi les fièvres bilieuses, nerveuses et putrides ordinaires; et comme ces fièvres, en général, ne sont point contagieuses, la nature contagieuse du typhus a dû être méconnue. Comme ces maladies se développent ordinairement à l'occasion de quelque écart de régime, ou des constitutions épidémiques, on n'a pas songé à opposer au typhus contagieux des moyens prophylactiques ou préservatifs. Quelques-uns même ont osé envisager la fièvre pestilentielle sous le même point de vue, et lui contester tout-à-fait sa nature contagieuse, sans avoir jamais vu un malade atteint de la peste. Il serait difficile de calculer les funestes effets qui résulteraient de cette manière de voir, si par malheur une contagion pestilentielle se déclarait sous la conduite de ces médecins.

Toutefois si ces médecins se sont écartés de la vérité, en méconnaissant la propriété contagieuse du typhus, il en est d'autres, au contraire, trop crédules et trop craintifs qui regardent comme contagieuse toute fièvre asthénique, et qui cherchent toujours l'origine d'un certain miasme contagieux dans les effets secondaires des fièvres putrides et nerveuses ordinaires. Cette opinion a été peut-être aussi nuisible que l'incrédulité des premiers;

comme la plupart de ces fièvres ont été trouvées sans contagion par les observateurs les plus exacts, le doute s'est élevé et les défenseurs de la contagion du typhus ont perdu beaucoup de partisans.

Quelques-uns ont cru que de telles fièvres n'étaient contagieuses que dans un certain degré de malignité, et d'autres ne savent pas ce qu'ils doivent croire. *A.-H. Gutfeld* (1) assure que le typhus n'est pas contagieux, mais qu'il peut le devenir suivant certaines circonstances.

Cependant, la véritable nature contagieuse du typhus n'échappe point aux médecins observateurs et dégagés de toute prévention; mais leur voix est trop faible et leur autorité trop peu imposante. D'ailleurs, tous les cas de contagion ne sont pas toujours évidens, ni parfaitement démontrés; par conséquent, il reste encore aux incrédules beaucoup de moyens d'évasion, parmi lesquels ils ont soin de faire valoir les épimédies.

Mais des essais d'inoculation, le développement successif de la maladie d'individu à individu, l'observation la plus exacte et des notes recueillies sur certains cas où le commerce, la communication avec de tels malades répandaient certainement la même maladie, le transport suc-

(1) Einleitung in die Lehre von anstenckenden Krankheiten. Posen, 1804.

cessif de cette maladie à des distances qu'on peut déterminer d'après la route qu'ont suivie les individus qui l'ont propagée, l'absence de ces maladies dans quelques contrées où, du reste sous les mêmes circonstances, elles ne se manifestent point, parce qu'il n'y a point eu de communication avec des malades suspects, prouvent réellement la propriété contagieuse du typhus.

Il serait superflu et fastidieux de répéter ici les observations qui attestent cette contagion, et qui ont été abondamment répandues dans le cours de cet ouvrage, et de recueillir les époques précises des nombreux auteurs qui ont écrit sur cet objet. On connaît chaque jour davantage la nature contagieuse du typhus, et le sceptique ne fait, à cet égard, que témoigner le défaut d'observation. Du reste, je ne parle ici que du typhus proprement contagieux, et que j'appelle ainsi pour éviter tout mal entendu.

Cela posé, dans une maladie évidemment contagieuse, il y a des moyens *préservatifs* ou *prophylactiques*, c'est-à-dire, propres à conserver la santé, et qui, pour cette raison, sont de la plus grande importance ; car il est possible, sans doute, d'empêcher la contagion de se propager. Il est, en général, bien plus heureux pour le médecin de détourner une maladie qui n'existe pas encore, que de la guérir quand elle est déjà développée. A cet égard, je me propose dans

cette section, de développer les moyens préservatifs du typhus.

On n'est pas sans doute à reconnaître les avantages d'un traitement prophylactique; il ne s'applique pas seulement à l'individu qu'il peut préserver de cette maladie et arracher à la mort, mais il s'étend encore à des milliers d'hommes dont il peut conserver la santé et la vie : on peut même l'employer pour la conservation de la santé des bêtes à cornes, si les vétérinaires veulent se donner la peine de faire l'application de nos principes à leur art, avec les modifications convenables.

J'examinerai maintenant les moyens propres à empêcher la contagion du typhus, à la détruire lorsqu'elle est développée, ou à la borner dans ses progrès; j'en ferai l'application à l'individu, et à tous les hommes en général.

Moyens préservatifs pour l'Homme, considéré individuellement.

Le préservatif le plus sûr du typhus pour un homme en santé, consiste sans doute à éviter avec soin la contagion, et surtout les lieux où se trouvent réellement des personnes atteintes de cette maladie, et ceux où l'on soupçonne seulement qu'il existe une matière contagieuse répandue. Tels sont, par exemple, non-seulement les hôpitaux, mais encore les auberges où,

pendant une épidémie de typhus et principalement en temps de guerre, se trouvent ou se sont trouvées des personnes atteintes de cette maladie. On doit également éviter avec le plus grand soin la fréquentation des convalescens et le commerce d'affaires avec tout malade de ce genre capable de transmettre encore la contagion.

Mais si l'on est obligé, par état, de visiter les lieux où se trouvent de tels malades, il est nécessaire, pour se préserver de la contagion, de ne pas s'arrêter long-temps dans leur atmosphère, et de s'abstenir principalement de s'asseoir auprès de leur lit, de les embrasser, et de les toucher beaucoup.

On doit éviter en outre de s'approcher de ces malades à jeûn, et lorsqu'on est affecté d'un froid humide. C'est une précaution sage de prendre un peu de vin, de l'eau-de-vie ou une petite quantité d'alimens, et d'être dans un état de chaleur modéré.

Un homme dont le sommeil est mauvais, est plus disposé à la contagion que celui dont le sommeil est suffisant et réparateur. Il faut, au lit des malades, avoir soin de cracher et de se moucher; car il est vraisemblable que la salive et les mucosités nasales retenues, doivent favoriser la contagion. Il est donc utile, pour s'en préserver, de tenir toujours pendant ce temps-là quelques moyens excitans sous le nez, de se rincer la bouche avec

du vinaigre ou d'autres substances analogues, de fumer du tabac toutes les fois que les convenances le permettent, plutôt avant que pendant la visite.

Après avoir quitté le lit des malades, il faut observer soigneusement de nettoyer les parties qui auraient pu être en contact avec les matières contagieuses. Cela consiste, non-seulement à rincer assidument le nez et la bouche, mais encore à laver les mains et le visage avec de l'eau froide. Il faut aussi changer d'habits, et laver ou soumettre aux fumigations ceux qu'on vient de quitter. On devrait éviter aussi de porter des habits de laine pendant la visite de ces malades, mais nos habitudes ne le permettent guère.

Nous ferons mention par la suite des précautions qu'il faut observer à l'égard de l'air dans lequel les malades sont plongés, pour prévenir la contagion.

S'il se montre déjà des avant-coureurs d'une contagion commençante du typhus, il y a des règles à observer pour éteindre le miasme ou le rendre sans efficacité. J'ai des raisons suffisantes pour assurer qu'avant que la contagion soit réellement développée, c'est-à-dire, avant que le frisson ait paru, il est encore possible de recourir avec sûreté à quelques préservatifs.

Ils consistent uniquement à employer le froid à un degré capable de détruire la matière du

typhus, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs, ou d'empêcher du moins son action dans le corps.

Le froid est le meilleur moyen prophylactique de toute contagion animale, parce qu'il détruit le virus contagieux déjà reçu dans le corps; mais il faut que son action soit constante et soutenue.

On arrête la contagion produite par la morsure d'un chien enragé, en plongeant les individus dans l'eau froide. La contagion syphilitique et gonorrhoïque est sûrement prévenue par le lavage des parties avec de la neige, ainsi que par l'aspersion long-temps continuée et répétée de l'eau froide sur ces parties. Au contraire, on peut la favoriser en lavant les parties à l'eau chaude où avec de l'urine. Cette contagion locale peut encore, lorsqu'elle est même produite par rupture ou dénudation des parties, être singulièrement affaiblie par l'application de la glace (1).

Ainsi le froid est le plus sûr moyen préservatif de la contagion du typhus, et l'usage des immersions ou des bains froids répétés de tout le corps, ou des frictions avec de la neige, peuvent sans

(1) D'après mon expérience, dit le docteur A. F. Hecker (loc. cit., pag. 172), je dois contredire cette opinion de l'auteur. J'ai vu des effets très-désavantageux de l'emploi du froid dans les affections locales vénériennes, à l'époque de leur développement, tels que des inflammations violentes dangereuses, des rétentions d'urine, des phymosis et paraphymosis, etc. (*Note du traducteur.*)

doute préserver, dans la période d'opportunité, d'un typhus déjà commençant, et l'étouffer en quelque sorte dans son germe.

En général, on doit laver à l'eau froide toutes les pièces d'habits imprégnées de matière contagieuse, qui sont susceptibles d'être nettoyées de cette manière; c'est le moyen le plus sûr de détruire le virus adhérent.

Tels sont les moyens généraux dont chaque individu peut se servir pour se garantir sûrement de la contagion du typhus.

J'ai rapporté plus haut que les ulcères et les suppurations artificielles devaient être comptés parmi les moyens préservatifs de cette contagion; mais je regarde ces prophylactiques comme trop cruels et rebutans pour les hommes. Ils sont très-convenables pour les animaux qu'on peut garantir de l'épizootie par des setons et des cautères entretenus avec la racine de gentiane. Du reste, je pense encore, et il ne s'agirait que de confirmer cette opinion par l'expérience, que les immersions répétées et les aspersions fréquentes d'eau froide seraient fort convenables aussi pour les bêtes à cornes frappées de contagion.

Moyens préservatifs pour tous Hommes en général.

C'est sans doute un objet important de police médicale, et du devoir le plus sacré, non-seule-

ment du médecin, mais encore des gouvernemens, de prévenir toute propagation d'épidémie et de contagion, et surtout celle du typhus, par laquelle la vie d'une foule d'individus se trouve souvent menacée.

Les gouvernemens ne devraient pas se contenter seulement de veiller au maintien de la salubrité publique par les moyens préservatifs les mieux dirigés, mais ils devraient encore s'occuper de l'individu avec l'attention la plus sévère, parce que de l'individu dépend souvent la conservation de la salubrité publique.

La violence de la contagion du typhus, illimitée jusqu'ici, a dû faire certainement, dans l'espace de plusieurs siècles, plus de mal à l'humanité, et occasionner une dépopulation plus considérable que la peste même d'Orient. Cette contagion mérite, par conséquent, les mêmes efforts, la même sévérité, le même zèle, pour la détruire ou la prévenir.

On est parvenu par des mesures sévères et avec le plus grand succès, à tenir la peste d'Orient éloignée de nous, ou à l'étouffer dans son développement. Des mesures analogues pourraient être prises contre le typhus.

Pour atteindre ce but, il faut, non-seulement empêcher la communication du typhus d'individu à individu, mais encore détruire tout-à-fait le miasme contagieux. Mais il est plus difficile

d'obtenir ce dernier résultat pour la matière du typhus, que pour le virus pestilentiel; car le miasme du typhus a la faculté de se produire de nouveau et de se développer journellement dans nos climats, d'après certaines circonstances; ce qui n'a pas lieu pour le virus pestilentiel.

Cependant, par des mesures rigoureuses et que je développerai dans la section suivante, il est possible de prévenir le typhus aussi-bien dans son développement que dans sa propagation. Je vais me borner ici à faire connaître les moyens préservatifs de la propagation, ainsi que ceux qui sont capables de détruire la matière contagieuse.

Pour empêcher, autant qu'il est possible, la propagation du typhus contagieux, il est indispensable de recourir aux règles suivantes :

1°. Il faudrait établir des maisons particulières ou des lazarets de typhus, à l'instar des lazarets pour la peste, des hôpitaux pour la petite vérole d'après les statuts de Juncker, et des maisons pour les fièvres de mauvais caractère, comme il y en a en Angleterre, et dans lesquels on ne recevrait que les personnes affectées du typhus. Elles ne pourraient en sortir qu'après une parfaite guérison, et une désinfection complette. Cependant ces institutions pourraient avoir quelque chose de décourageant et d'affreux pour les hommes.

2°. On pourrait, du moins dans les hôpitaux, établir des chambres ou des salles particulères,

où l'on ne recevrait que des malades atteints du typhus, et où par conséquent tous les malades de cette espèce répandus dans les autres salles et arrivés nouvellement, seraient introduits. Par ces moyens, on observerait la séparation la plus exacte des malades frappés de la contagion d'avec les autres, ce qui est une des mesures les plus essentielles pour prévenir la propagation de la maladie.

3°. Les malades atteints du typhus doivent être encore plus soigneusement séparés des hommes bien portans; par conséquent, tous les médecins publics ou particuliers devraient être obligés, sous leur responsabilité, d'isoler et de séparer des autres individus, tous les malades atteints du typhus qu'ils sont chargés de soigner. Si c'était un pauvre, il serait transporté à l'hôpital pour y être traité dans la chambre particulière destinée à cet objet; si c'était un riche, on disposerait dans sa maison une chambre particulière, où il serait soigné d'après les règlemens qui ont pour objet d'empêcher la propagation de la maladie. A cet égard, il serait à souhaiter que l'autorité et le pouvoir ne fissent aucune exception, et que le bien particulier fût sacrifié au bien général. Ainsi l'on pourrait instituer encore dans les hôpitaux, d'une manière convenable, de petits établissemens isolés, plus commodes pour recevoir de tels malades, et qui seraient sous une surveillance sévère.

4°. Dans les grands établissemens surtout, il faut aviser au plus prompt isolement des malades atteints du typhus ; et pour empêcher la propagation de cette maladie qui se développe quelquefois dans les prisons, il serait important d'établir, dans leur voisinage et dans celui des maisons de discipline, un local particulier pour recevoir ces malades.

5°. La manière de transporter le malade à l'hôpital, n'est pas une chose indifférente, et il serait à désirer qu'on affectât une chaise à porteur pour servir constamment à cet usage ; car quelques personnes ont contracté la contagion dans les voitures, qui, pendant une épidémie, avaient servi au transport de beaucoup de malades.

6°. Les chambres des malades devraient être disposées de manière qu'ils ne pussent avoir de communication avec aucune personne du dehors, par qui la contagion pourrait être répandue. Il devrait y avoir dans ces établissemens, des chambres particulières pour les malades, pour les convalescens et pour la désinfection. Il faut donner l'entrée à la matière contagieuse, mais on ne doit jamais la laisser ressortir. Tout doit être désinfecté et remis dehors avec la plus grande sécurité. Ces établissemens devraient donc avoir leurs infirmiers particuliers qui n'auraient jamais de communication avec les autres, leurs médecins,

leurs chirurgiens et leurs prêtres, qui, avant de sortir, auraient soin de se laver exactement, et de prendre toutes les précautions de propreté que nous faisons connaître plus bas. Toute visite des malades serait défendue. Tout ce qui est nécessaire en alimens, en médicamens, etc., serait introduit par des portes ou des fenêtres particulières. Pour l'inhumation des cadavres, on observerait également toutes les précautions qui peuvent empêcher la contagion.

Par ce moyen, la propagation du typhus, surtout celle qui se fait immédiatement d'individu à individu, serait très-exactement empêchée.

Mais la destruction du virus contagieux et la désinfection des objets qui le recèlent, et par lesquels la contagion médiate est encore à craindre, méritent une attention non moins exacte.

Pour détruire le virus contagieux, on doit observer les règles suivantes :

Il faut commencer d'abord par celui qui entourait le malade, et infectait l'air de son lit.

Les *fumigations* ordinaires avec du vinaigre, du genièvre, différentes résines, etc., sont insuffisantes pour parvenir à ce but. La fumée ordinaire du bois à laquelle on attribuait une vertu particulière, est aussi inefficace. *Lind* pensait qu'elle préservait de la contagion; mais *Campbell* l'a contredit en citant l'exemple d'un typhus contagieux qui fit beaucoup de ravage dans les pays

montagneux de l'Ecosse, où cependant tout est pénétré par la fumée de la tourbe.

Des *feux allumés* portés fréquemment dans les chambres des malades, sont des moyens beaucoup plus efficaces, non-seulement pour détruire la matière du typhus, mais encore tout autre virus aussi volatil.

Les fumigations de *Guiton Morveau*, quoique je n'en aie pas fait un grand usage, me paraissent extrêmement avantageuses dans ce cas : cependant leur propriété de désinfection se montre plus efficace pour un seul lit que pour toute une salle, où il faudrait une fumigation soutenue, qui agirait alors défavorablement sur les poumons des malades.

Mais si des médecins d'une grande autorité, comme *Chr.-G. Selle* et *M. Herz*, assurent que dans l'air infect des hôpitaux, la contagion est moins à craindre que dans l'atmosphère pure; cette opinion peut avoir, sans doute, les suites les plus funestes, outre qu'elle présente une contradiction frappante. Plus les salles sont encombrées de malades, plus elles sont humides et mal saines, plus elles sont infectées par les exhalaisons d'une paille pourrie et des excrémens, surtout lorsqu'il règne des dyssenteries; plus aussi les accidens de la contagion sont violens, plus le développement du typhus originaire est facile, et plus l'air doit être contagieux.

Tous les objets qui avoisinent les malades, ceux qui sont en contact immédiat avec eux, sont également infectés par cette matière contagieuse, surtout ceux qui ont plus d'affinité pour cette matière, comme les draps, les couvertures, les matelas, le linge et les habits dont se sont servis les malades pendant leur maladie ou leur convalescence.

Les moyens de désinfecter ces objets sont, *de les brûler, de les laver, de les fumiger et de les exposer au froid, et à la chaleur.*

Le plus sûr moyen, sans contredit, de détruire le virus contagieux, est de *brûler* les objets qui le recèlent. Il en est qui ne sont susceptibles d'être purifiés que de cette manière, et qui ont d'ailleurs peu de valeur : tels sont les effets inutiles et insignifians, les fourrures dont on ne peut plus se servir, les pailles, etc. C'est en outre un objet de police médicale dans les hôpitaux où il y a de l'ordre. Si cette loi avait été plus rigoureusement observée, des voyageurs n'auraient pas contracté la contagion sur des lits de paille dans les auberges. On devrait, par une précaution indispensable, brûler sans exception, en plein air, toutes les pailles, soit pures, soit infectées, sur lesquelles aurait été couché un malade atteint du typhus.

Le *lavage* comme moyen de purification, ne peut convenir que pour les corps infectés, qui se laissent facilement pénétrer par l'eau et qui peu-

vent être aisément débarrassés par ce moyen de toute impureté adhérente. Ce moyen qu'on peut exécuter à l'eau très-chaude ou à l'eau très-froide, est un des plus sûrs désinfectans, après la destruction par le feu; mais il faut dans les deux cas, surtout dans le dernier, répéter souvent l'opération dans laquelle, la neige, comme eau froide, est plus convenable. L'eau d'une température modérée s'empare en partie, il est vrai, de la matière contagieuse, mais elle ne la détruit pas tout-à-fait.

Les pièces de lit et les vêtemens exigent principalement ce genre de purification; mais les matelas, les plumeaux et les habits de laine ne sont pas toujours susceptibles d'être purifiés de cette manière: c'est pourquoi il faut éviter autant que possible de s'en servir pour de tels malades.

Mais on peut laver facilement les bois de lit, tous les meubles en bois, les ustensiles de verre, de métal, le plancher et les murs de la chambre des malades.

Toutefois une précaution utile à observer dans cette opération, c'est d'y affecter en général des personnes qui aient déjà éprouvé la maladie ou qui sont accoutumées à l'impression de la matière contagieuse.

Les *fumigations* sont un moyen désinfectant beaucoup moins certain que les précédens; car les poudres odorantes ordinaires, les résines, les

aromates

aromates conseillés ici sont trop insuffisans pour détruire le virus. Les plus efficaces, telles que les fumigations avec l'acide sulfurique et autres, pourraient détruire, à la vérité, le miasme contagieux dans les substances de laine et autres analogues qui ne sont guère susceptibles d'être lavées; mais elles enlèvent la couleur de quelques espèces d'habits; elles sont trop coûteuses et nécessitent trop de soins pour que tous les objets infectés, comme les plumes, les laines, les pelleteries, etc., puissent en être exactement pénétrés, et désinfectés.

Cependant les fumigations sont extrêmement utiles pour désinfecter les chambres dans les vaisseaux et dans les maisons, surtout si on a eu soin auparavant de racler et de laver les murs et le plancher, et de fermer exactement les ouvertures pendant cette opération.

Le *froid*, comme nous avons eu occasion de le répéter plusieurs fois, est un moyen sûr de destruction de la matière contagieuse; mais il doit agir à un haut degré et d'une manière permanente.

A côté du lavage à l'eau froide dont nous avons déjà parlé, nous comptons comme moyen certain de désinfection, la congélation des corps imprégnés de matière contagieuse; mais elle ne peut avoir lieu que par un froid très-rigoureux pendant l'hiver. Il faut exposer alors les objets à l'air extérieur, qui par une température plus modérée, n'a

guère la propriété d'éteindre ni de décomposer cette matière.

Un certain degré de *chaleur* peut aussi anéantir tout-à-fait les virus contagieux, et principalement celui du typhus, les volatiliser en quelque sorte, neutraliser leurs principes, ou occasionner de nouvelles combinaisons innocentes. Quelques médecins assurent même que par un très-haut degré de température, comme il en est sous la Zone Torride, la destruction de ce virus peut être opérée. Toutefois le degré de chaleur de l'eau bouillante a sûrement la propriété de l'anéantir. C'est ainsi que le lavage, les immersions dans l'eau bouillante et la cuisson, ou l'exposition des objets au même degré de température sèche, comme dans un four, sont des moyens efficaces de désinfection. Ils sont surtout très-convenables dans l'été, pour les lits, les étoffes de laine, etc.

On ne saurait observer avec trop de précaution, ces règles de désinfection pour les substances qui peuvent être imprégnées de virus, parce que, ce n'est que par leur moyen qu'on peut détruire ce virus, et arrêter la contagion déjà répandue.

Mais pour réussir d'une manière plus complette dans cette purification des objets, il serait nécessaire qu'elle fût entreprise sous les yeux des magistrats dans chaque établissement hospitalier, où les malades sont réunis et où la contagion s'est manifestée. Le comité médical du lieu établi pour cet

objet, devrait sur sa responsabilité être chargé de faire exécuter ponctuellement ces mesures, et il n'y faudrait pas seulement comprendre la désinfection des ustensiles de l'hôpital, mais celle des matières qui sont reconnues suspectes chez des malades particuliers. Les médecins devraient être aussi requis d'envoyer dans l'hôpital chaque malade atteint de typhus, avec ses effets de lit et ses habits suspects. Les malades particuliers qui auraient été traités séparément, devraient être forcés d'envoyer du moins à l'établissement de désinfection, le lit et les habits dont ils se sont servis.

Comme la contagion peut se répandre facilement par le moyen des convalescens, ou de leurs effets imprégnés de virus, ainsi que je l'ai vu par l'exemple frappant d'un instituteur juif, qui, à la suite du typhus, avait communiqué cette maladie à tous ses écoliers et à toute sa famille, on ne saurait apporter assez de soin pour que les convalescens et rien de ce qui leur appartient, ne sortent de l'établissement de désinfection, avant qu'ils n'aient été parfaitement désinfectés.

Lorsque toutes ces mesures seront exécutées ponctuellement, on doit s'attendre à borner le cours de la contagion, et à arrêter la propagation du typhus. Mais dans l'exécution de ces règlemens utiles, il serait à désirer qu'on mît autant de sévérité, mais plus de ménagement que pour la peste, afin de ne point effrayer.

Je dois encore ici faire mention d'un prétendu moyen préservatif qui a été conseillé, moins contre la propagation, que contre la violence du typhus: je veux parler de l'*inoculation*. Plusieurs artistes vétérinaires ont proposé l'inoculation du typhus des bêtes à cornes; et D. *Samuilowitz* a même proposé celle du typhus pestilentiel, dans une épidémie violente, pour le rendre moins mortel, ou pour affaiblir le cours de la maladie contagieuse chez quelques individus. On a cru pouvoir donner ce conseil d'après l'analogie de l'inoculation de la petite vérole.

Mais qui peut, sans frissonner, penser à la propagation artificielle et inconsidérée des maladies contagieuses, si dangereuses et si susceptibles d'anomalies dans leurs cours? Qui peut compter sûrement sur la propagation volontaire d'une semblable maladie, si terrible et si difficile à borner, lorsqu'elle est prompte et générale? Qui peut savoir encore à quel degré, et sous quelles modifications se présenteront toujours des maladies produites artificiellement? Qui peut enfin avec un cœur probe faire ces expériences meurtrières sur l'homme?

L'inoculation n'est utile sans doute que dans les maladies contagieuses qui ne peuvent se reproduire d'elles-mêmes et originairement; qui sont si générales, que l'homme peut difficilement les éviter dans le cours de sa vie; qui enlèvent

toujours complettement pour la suite toute susceptibilité à une maladie semblable ; qui peuvent être en tout temps, rendues plus benignes par l'inoculation ; et qui ne se répandent plus d'elles-mêmes, comme on le voit par la petite vérole dont on est préservé par l'inoculation de la vaccine.

Enfin, relativement aux moyens préservatifs des maladies des camps, en tant qu'elles sont ordinairement un typhus des prisons devenu général, je ne peux donner que des aperçus sur quelques mesures particulières que mes connaissances bornées en médecine militaire m'ont permis d'apprécier.

Les principales se fondent tout-à-fait sur ce que nous venons d'exposer.

Le premier et le plus sûr moyen de prévenir cette maladie en temps de guerre, est décidément d'empêcher le typhus originaire de se développer et de se produire comme artificiellement dans les hôpitaux, en procurant aux fiévreux et aux blessés un air pur et renouvelé, et en évitant l'encombrement. Il sera parlé de cet objet plus en détail dans la section suivante.

Mais je conçois qu'il est des circonstances qui ne permettent point d'éviter le développement du typhus originaire dans un hôpital militaire. Il faut alors avoir égard à sa propagation sur les autres malades et dans la société, afin de la prévenir ou

de l'arrêter à temps, en observant les mesures suivantes :

1°. Lorsque les hôpitaux de l'armée sont plutôt ambulans que fixes, alors la contagion du typhus peut se répandre dans toutes les directions, par les communications plus fréquentes en temps de guerre, par les points de contact plus nombreux, mais surtout dans une retraite. Il faudrait donc qu'on établît, comme Pringle l'a déjà observé, par droit de guerre ou par une convention réciproque entre les parties belligérantes, des lazarets qui seraient considérés comme des établissemens permanens en temps de guerre, et dans lesquels, d'après les lois les plus rigoureuses, la plus grande humanité serait exercée envers les soldats ennemis malades. Le défaut de cette convention est extrêmement préjudiciable à chacune des puissances belligérantes, lorsqu'il se fait surtout des retraites et des encombremens de prisonniers dans les hôpitaux.

2°. On pourrait encore établir un hôpital particulier pour le typhus des camps, où il serait défendu rigoureusement de communiquer au-dehors et avec les personnes saines, et dans lequel on observerait très-exactement les règles de police médicale appropriées à ce cas. Peut-être pour atteindre le but dont nous avons parlé plus haut, faudrait-il choisir pour soigner les malades

des soldats qui fussent accoutumés au service d'infirmiers.

3°. Les mesures de désinfection doivent être observées ici avec la plus grande précaution; les convalescens surtout, par lesquels se fait la contagion la plus fréquente, ne doivent être rendus à leur caserne ou à leur logement, qu'après avoir été soumis à la plus exacte désinfection.

4°. Souvent le typhus des camps n'est que la fièvre des prisons; c'est-à-dire, qu'il se développe de la même manière que dans les prisons et dans les vaisseaux, lorsque des soldats ou des recrues se trouvent trop à l'étroit et dans des lieux malsains, comme j'en ai vu des exemples. La médecine militaire doit trouver facilement à prévenir une telle maladie par des mesures convenables.

SECTION XIII.

Considérations générales sur le Typhus Originaire.

Il est évident que le miasme contagieux peut dans tous les temps se développer et se produire originairement dans nos climats, d'après certaines circonstances; mais alors il a la faculté de se répandre et d'occasionner des maladies analogues presque à l'infini. Ainsi il y a non-seulement un miasme formé sans contagion préalable, mais encore un typhus originaire ou primitif, d'où peuvent provenir beaucoup d'autres typhus communiqués ensuite par contagion.

Il y a peut-être même plusieurs autres virus contagieux qui peuvent se former journellement sous nos yeux, de la même manière, comme nous l'observons pour le virus de la rage, comme cela peut avoir lieu pour celui de la gonorrhée et de la syphilis, ainsi que j'ai des raisons de le présumer. Mais les circonstances et les conditions dans lesquelles de tels virus ont la puissance de se produire, nous sont encore pour la plupart inconnues.

Le développement originaire de la matière du typhus ne nous est pas encore tout-à-fait connu. Je consacrerai donc cette section à l'éclaircissement des circonstances dans lesquelles ce virus se forme ; à l'exposé des signes d'après lesquels on peut conclure qu'il existe un typhus primitif dans ce cas ; et enfin à l'indication des moyens de prévenir heureusement le développement de la matière contagieuse.

Les médecins ont eu sur les causes et le mode de développement de cette maladie lorsqu'elle se montre primitivement sans contagion préalable, des opinions aussi différentes que sur la contagion ou la non-contagion du typhus. Il n'est peut-être pas de circonstance occasionnelle de maladies qui n'ait été supposée capable de produire le typhus originaire.

Des viandes sans légumes, pour toute nourriture du pain et du vin, la chair saignante ou corrompue, celle des animaux malades, du poisson pourri ou des œufs gâtés, du pain fait avec du mauvais grain, des alimens végétaux altérés, des eaux insalubres, etc., ont été reconnus par beaucoup de médecins comme des causes générales du typhus. Mais l'expérience démontre journellement que ces diverses sortes d'alimens et de boissons ne sont pas toujours préjudiciables à la santé, mais qu'ils peuvent à la vérité produire souvent des maladies qui ne sont pas le typhus

contagieux : car s'ils avaient la propriété d'occasionner cette maladie, il faudrait qu'il fût possible de la produire artificiellement par des causes de cette nature. Or, les causes du typhus primitif, ainsi que celles du typhus contagieux subséquent, n'agissent pas certainement dans l'estomac des individus.

On ne peut entendre sans pitié les fauteurs de l'excitation, exposer en détail avec leur suffisance ordinaire, les causes de faiblesse qui doivent occasionner le typhus, c'est-à-dire, le défaut de viande et de vin, la faim ou une nourriture insuffisante, le froid, la perte des fluides, les affections tristes et l'abattement de l'ame, etc. On peut sans doute par quelques-uns ou par l'ensemble de ces moyens débilitans, produire véritablement une faiblesse dans le corps humain, mais non réellement un typhus artificiel. Car on voit des hommes dans d'autres maladies passer, jusqu'à la mort, par tous les degrés d'une faiblesse produite par ces causes, sans présenter les accidens, ni la marche particulière d'un typhus contagieux. C'est une grande erreur de croire que la faiblesse et le typhus sont une même chose, et c'est une grande question, de savoir si l'affaissement du système nerveux, comme on l'observe dans le typhus, et la faiblesse qui l'accompagne, sont un même état morbifique.

Les anciens étaient à cet égard plus près de la

vérité ; ils cherchaient les causes capables de produire cette maladie, plutôt dans l'air que partout ailleurs, et ses premiers effets morbifiques plutôt sur l'organe cutané que dans le canal intestinal. Mais on doit leur reprocher d'avoir fait trop peu d'attention à l'affection du système nerveux.

L'air des marais, les vapeurs d'une eau croupissante, les inondations, les exhalaisons des substances animales et végétales en putréfaction, d'un sang corrompu, des excrémens, du fumier, etc., sont reconnus principalement comme des causes de cette maladie. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'homme, suivant ses différentes habitudes, peut vivre en santé sous l'influence d'un air réellement et physiquement malfaisant, et que du moins, lorsque des maladies s'y développent, ce n'est pas toujours précisément un typhus contagieux. En général les mauvaises odeurs et le virus du typhus ne sont dans aucun rapport réciproque. Toutefois l'air des marais, et en général, les exhalaisons des eaux stagnantes, paraissent être parmi les autres exhalaisons impures, encore plus suspectes dans leur influence sur la production du typhus originaire : du moins, par le concours de ces causes, il se développe dans la Hollande, dans la Hongrie, dans le Mantouan, etc., des fièvres sous le type de fièvres intermittentes, qui sont dans quelques circonstances bientôt malignes (pernicieuses), et manifestent même alors

une propriété contagieuse analogue à celle du typhus.

Les médecins militaires, par des recherches exactes, nous ont les premiers fait connaître dans quel cas et comment l'air pouvait devenir cause du typhus. *R. Minderer*, *D. Monro*, *J. Pringle*, et autres, ont surtout signalé les dangers qu'occasionne l'air, lorsqu'il est trop chargé d'exhalaisons humaines. C'est véritablement là la source de la matière contagieuse et de la contagion du typhus.

Il est également reconnu, et trop confirmé par des exemples épouvantables, que les exhalaisons des hommes bien portans, entassés et pressés dans un lieu étroit, ont aussi l'influence la plus nuisible sur la santé. Dans les prisons, les maisons de correction, dans les chambres étroites des vaisseaux, et dans tous les établissemens où plusieurs hommes sains d'ailleurs, habitent ensemble en trop grand nombre, l'air offre le même danger.

Les mêmes causes produisent le typhus des bêtes à cornes, comme l'observe très-bien A. Will (1); lorsque pendant la guerre, le mauvais temps, et par d'autres circonstances, ces animaux sont entassés dans des lieux trop étroits.

---

(1) Bemerk über die in Bayern sich vermehrenden Vieseuchen. München, 1799.

Mais ces dangers se manifestent surtout dans les lieux où beaucoup d'individus atteints de fièvres, et principalement de fièvres ardentes continues, se trouvent ensemble trop serrés.

La fièvre en elle-même et toutes les fièvres sans distinction, ont déjà leur caractère propre, et reconnaissent un rapport particulier entre l'organe cutané et l'air; en sorte que toutes les choses égales d'ailleurs, il y a beaucoup plus d'air nécessaire au poumon de soustrait, et beaucoup plus d'exhalaisons humaines répandues, parmi les fiévreux, que parmi les hommes sains. C'est ce qui arrive principalement dans les hôpitaux, et plus facilement encore dans les hôpitaux militaires, où plusieurs fiévreux et blessés se trouvent ensemble entassés dans des chambres étroites. La bonne ou mauvaise nourriture n'a à cet égard presque aucune influence.

Ce qui est soustrait ou communiqué à l'homme d'une manière nuisible dans ce cas, et les combinaisons chimiques qui ont lieu dans l'air atmosphérique, ne peuvent être expliqués d'une manière satisfaisante, ni par les connaissances chimiques de l'atmosphère, ni par celles de la chimie animale de l'état sain ou malade des individus. *A. Volta*, dans ses Recherches sur l'air des hôpitaux, n'a pu découvrir rien de remarquable. Mais l'observation certaine démontre que les causes du typhus primitif dépendent des change-

mens qui s'opèrent dans l'air atmosphérique ; car on peut en tout temps produire, par les circonstances ci-dessus indiquées, un virus artificiel du typhus, de même qu'il est possible, au contraire, d'éviter son développement, en écartant ces mêmes circonstances.

Je n'ai en vue que d'écrire un Traité pratique sur le typhus, sans me mêler d'opinions hypothétiques inadmissibles. Cependant je crois pouvoir conclure qu'une désoxidation de la peau, à laquelle *Hartmann* attribue la production du typhus, ne saurait constituer l'essence de cette maladie, ni produire son développement; parce que l'activité permanente dans les mélanges et les combinaisons de l'air atmosphérique, n'est pas propre à entretenir facilement une désoxidation continuelle sur l'organe cutané des malades atteints du typhus, ni sur les corps infectés de matière contagieuse, aussi long-temps qu'on l'observe en général dans les uns et dans les autres.

Maintenant, cette matière contagieuse originaire ne s'attache pas seulement à l'air qui entoure les malades, mais elle s'applique encore aux corps avec lesquels elle a plus d'affinité, et qui en sont les meilleurs conducteurs. Ainsi elle agit, soit sur des hommes sains, soit sur des malades, mais principalement sur des fiévreux qu'elle environne et qu'elle touche. Les fiévreux, en effet (et peut-être y a-t-il quelque espèce de fièvre qui

la favorise), sont surtout susceptibles de la recevoir, et il se produit alors une double maladie; car le typhus se joint à la fièvre qui existait auparavant, et sous cette complication, la marche de la maladie est presque toujours anomale. La contagion, dans ce cas, se fait d'une manière plus prompte, et on ne peut découvrir communément aucune opportunité préalable à la fièvre contagieuse : mais il paraît bientôt un caractère nerveux qu'on attribue en général à d'autres causes.

Il se présente ici la question de savoir comment cette coïncidence du typhus originaire avec toute autre maladie, peut être assez tôt reconnue pour employer à temps les remèdes nécessaires.

Toute fièvre, soit intermittente ou continue, inflammatoire, gastrique, exanthématique, nerveuse ou putride, peut passer à l'état de typhus. La fièvre intermittente devient alors continue, et les caractères des fièvres continues précédentes se dissipent ou se cachent sous les symptômes essentiels du typhus, de manière à faciliter son diagnostic. Aux accidens de la fièvre qui précède, se joignent le vertige et la stupeur, la typhomanie, la rougeur des yeux, l'affection catarrhale du nez, de la gorge, de la trachée-artère, des poumons, la sécheresse de la langue et de l'organe cutané, la surdité, le météorisme du ventre, la limpidité de l'urine, etc., qui forment

les principaux signes du typhus. Il se distingue de la fièvre nerveuse simple et non-contagieuse, en ce que dans celle-ci, le vertige, la stupeur et les accidens de l'état catarrhal manquent tout-à-fait; mais en revanche, d'autres accidens plus nombreux et plus violens peuvent avoir lieu, tels que des tremblemens, des convulsions, des crampes et en général l'éréthisme au plus haut degré. Les exacerbations périodiques, quotidiennes ou tierces, sont aussi plus particulières aux fièvres nerveuses simples non-contagieuses.

Mais la marche d'un typhus survenu pendant la durée d'une autre fièvre, est toujours anomale. Sa durée est d'autant plus difficile à déterminer, qu'on ne peut assigner l'époque de son invasion. Survient-il avec la fièvre axanthématique ou putride? Son cours est extrêmement rapide, parce qu'il est ordinairement mortel.

Lorsque le typhus primitif se montre dans les hôpitaux ou dans les grands établissemens, à quoi les médecins doivent faire journellement beaucoup d'attention, il est extrêmement important de prévenir par toutes les mesures connues, la propagation de la maladie dont les suites sont si funestes; mais il vaudrait encore mieux empêcher la formation de la matière contagieuse, en détournant les causes et les circonstances qui la produisent, et qui sont suffisamment connues.

Pour diriger de la manière la plus favorable

cette

cette entreprise extrêmement utile, j'ajouterai, en terminant, quelques observations sur la possibilité d'éviter le développement de cette contagion. Quoique ces observations ne soient pas neuves, on ne saurait trop souvent les répéter, afin de les rendre plus profitables. Malheureusement les médecins ont trop négligé cet objet dans la pratique, ou lorsqu'ils ont eu des vues utiles à cet égard, ils n'ont pas été suffisamment secondés par la police médicale.

Il serait donc à souhaiter que les autorités constituées fussent d'abord convaincues par le médecin, de l'importance de cet objet, et que les moyens de prévenir la maladie fussent plutôt du ressort de la police que de celui des médecins particuliers, qui, lorsqu'ils ne sont pas secondés ni interpelés par les magistrats, doivent voir tous leurs efforts les mieux intentionnés sans aucun succès.

Comme l'atmosphère des hôpitaux ou de tout autre établissement, altérée et surchargée de beaucoup d'exhalaisons, surtout des exhalaisons des malades, est la seule cause du typhus originaire, et que le meilleur moyen préservatif de cette maladie terrible, consiste uniquement à détourner ces causes et à entretenir un air pur et respirable, toute autorité, aussitôt qu'elle serait convaincue de l'importance et de l'utilité de cet objet, devrait prendre sur elle le soin de recourir aux

mesures les plus salutaires et les plus propres à parvenir à ce but. Tel est certainement le vœu desGouvernemens : ils veillent avec tant de sollicitude sur les malades ; ils font tant de frais pour la nourriture, les remèdes et les commodités de toute espèce, pourquoi négligeraient-ils de faire attention à ce qui est le plus nécessaire aux malades, à la pureté de l'air, comme l'élément indispensable de la vie, et dont les mauvaises qualités sont si souvent dangereuses ?

Que peut-il y avoir de bienfaisant pour l'humanité souffrante, lorsque dans un hôpital et dans un lazaret militaire, un nombre considérable de malades se trouvent entassés et infectés l'un après l'autre par le mauvais air ? ne serait-il pas plus convenable de placer ces malades dans des granges ou dans des mansardes à l'air libre, que de les entasser dans des chambres ? On éviterait par-là bien des dangers et des malheurs.

On est soigneux, on est même prodigue quelquefois pour procurer de la chaleur aux malades ; pourquoi ne le serait-on pas pour entretenir un air pur et suffisant ? L'air est plus utile que la chaleur. Le défaut de chaleur peut quelquefois être remplacé par le régime ou des médicamens ; le manque d'air ne peut jamais l'être, ni par le meilleur régime, ni par les remèdes les plus dispendieux.

Les autorités civiles et militaires ne devraient

jamais perdre de vue cette importante vérité. C'est le devoir de tous ceux qui sont appelés à travailler pour le bien de l'humanité, de s'en bien pénétrer pour atteindre le but désiré.

Dans l'état civil, les hôpitaux doivent être assez nombreux ou suffisamment grands, suivant la population, afin que, si le nombre des malades augmente extraordinairement comme en temps d'épidémie, on puisse procurer à ces malades l'air qui leur est nécessaire. Lorsqu'un tel hôpital est en état de recevoir commodément et de mettre à couvert, sous l'influence d'un air pur, plusieurs malades, il ne faut, dans aucun cas, y en laisser entrer trop : il vaut mieux les renvoyer tout-à-fait que de les placer dans un air mal sain et infecté par l'encombrement.

Il faut, à un homme sain ou malade, une toise carrée d'air pur et facile à renouveler. Si on ne peut le lui procurer dans un établissement ou dans un hôpital, on ne le recevra alors qu'aux dépens de sa vie et au préjudice des autres : il vaudrait donc mieux le laisser exposé à l'air libre.

L'autorité militaire, pour observer plus exactement les mesures dont nous avons déjà parlé, pour le bien particulier des soldats, ainsi que pour le bien général, surtout lorsque les logemens sont encombrés durant une campagne, que les hôpitaux militaires ne peuvent être assez grands ni assez nombreux, et que les soldats, suivant une

foule de circonstances, ne peuvent être prudemment transférés dans divers établissemens et dans des endroits dispersés, l'autorité militaire, dis-je, ne pourrait-elle pas préférer alors des granges pour procurer aux soldats malades, l'air qui leur est nécessaire, et prévenir les maladies les plus graves qui causent souvent plus de ravages que les batailles même ?

Il est vrai que cela exigerait plus de frais et plus de dépenses en argent que dans de grands établissemens où beaucoup plus de choses peuvent être faites en commun, etc; mais on ne doit pas regarder à cette économie, qui, à proprement parler, n'en est pas une. La plus grande économie consiste, dans ce cas, à éviter le mal qui occasionne souvent dix fois plus de soins, de frais en médicamens, etc., et rend incalculable la perte des hommes. Je suis convaincu que pour la dixième partie de ce qu'on dépense en musc, en éther, en quinquina et autres remèdes coûteux pour le traitement du typhus, on disposerait facilement des moyens préservatifs suffisans de cette maladie.

Je conviens qu'il est des circonstances où toutes ces dispositions sont, si non impossibles, du moins extrêmement difficiles à établir, surtout lorsqu'il y a encombrement. Mais de quoi l'homme n'est-il pas capable avec sa raison, et surtout avec sa volonté ?

L'autorité supérieure fera son possible pour créer des établissemens aussi utiles, à moins que les médecins ne soient assez faibles pour lui cacher le mal, et ne pas le lui peindre tel qu'il est.

FIN.

FRAGMENT SUPPLÉMENTAIRE

SUR

LES COLLECTIONS D'EAU

DANS L'ORGANE CÉRÈBRAL,

QUI SONT UNE TERMINAISON FRÉQUENTE DU TYPHUS;

Par ERN. HORN, Professeur de Clinique à l'Hôpital de la Charité, à Berlin, etc.,

Traduit de l'Allemand (1).

LORSQUE le typhus est mortel, il se termine ordinairement, ou par paralysie ou par apoplexie, c'est-à-dire, par le plus haut degré de faiblesse, ou par la perte subite et totale de la force nerveuse. Souvent dans ces deux cas on ne trouve à l'ouverture des cadavres presqu'aucun changement remarquable, si ce n'est que le sang est comme dissous, et que les viscères du bas-ventre sont plus flasques et plus mous chez ceux qui sont morts de fièvre nerveuse compliquée de fièvre dite putride.

L'apoplexie par laquelle le typhus se termine,

---

(1) Archiv. für praktische Medizin und Klinik. Juillet août, Berlin, 1810.

est souvent symptomatique et occasionné par la compression ou par toute autre lésion mécanique du cerveau et de ses membranes. Elle a lieu lorsque ces organes sont dans un état d'inflammation, et lorsque cette inflammation ne se résout pas promptement et d'une manière complette. Alors il se fait des épanchemens ou des suppurations partielles qu'on découvre facilement après la mort, par le scalpel. S'il n'y a point épanchement, on remarque les vaisseaux du cerveau et de ses membranes injectés de sang. Dans quelque cas où la maladie offrait des symptômes de manie, de délire ou d'assoupissement, j'ai observé entre la dure-mère et le cerveau, des abcès d'une étendue considérable. Cependant j'ai vu d'autres malades qui mouraient d'apoplexie nerveuse, à la suite de laquelle les cadavres n'offraient aucune trace évidente de lésion organique.

L'accident le plus commun de l'apoplexie, qui, comme je l'ai observé, enlève plusieurs malades atteints de typhus ou de fièvre nerveuse, et qui, sous ce rapport, mérite qu'on y fasse plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'ici, est l'*hydrocéphale*. Les meilleurs auteurs n'en ont fait nullement mention. M. de Hildenbrand lui-même, dont le nouvel ouvrage sur le typhus contagieux est si précieux, paraît l'avoir méconnu (1). Mais des

(1) Quoique M. de Hildenbrand n'ait pas traité à part de cette terminaison du typhus, il est aisé de voir qu'il ne l'a

observations que j'ai recueillies à l'hôpital de la Charité, m'ont convaincu que cette accident se montre souvent dans les dernières périodes du typhus. Lorsqu'il est complettement développé, les remèdes les plus énergiques deviennent inutiles, de même que dans l'hydropisie cérébrale des petits enfans. Il est d'autant plus important de réveiller l'attention des praticiens sur cet objet, et de reconnaître cette sorte de terminaison mortelle, qu'il serait possible, peut-être, de découvrir par la suite quelques phénomènes qui indiqueraient d'avance la tendance du typhus à cette terminaison, et de trouver des moyens capables de la prévenir.

---

point méconnue, puisqu'il dit, section VII, que l'apoplexie est la terminaison la plus fréquente de cette maladie. Or, l'apoplexie est ou *humorale* ou *nerveuse*. La première a lieu par la compression du cerveau et de l'origine des nerfs, au moyen d'un liquide. La deuxième dépend d'un relâchement subit du système nerveux, sans la présence d'aucun fluide. D'après cela, M. de Hildenbrand reconnaît la terminaison du typhus par l'épanchement d'un fluide aqueux dans les cavités du cerveau. Reste à savoir maintenant si la quantité de ce fluide, qui dans la plupart des cas, ne va pas au-delà de quatre onces, est suffisante pour justifier la dénomination d'hydrocéphale qu'on donne à cet accident, qui me paraît être le plus souvent un résultat de la mort. Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir joindre à ce Traité, les Observations de M. Horn, qui m'ont paru propres à fixer l'attention des praticiens sur cet objet. (*Note du traducteur.*)

Dans ces dernières années, et surtout dans l'hiver de 1808, j'ai vu beaucoup de typhus qui se terminaient par la mort dans les trois premiers jours de l'entrée des malades à l'hôpital. Leurs cadavres nous ont servi à répéter nos recherches sur l'objet dont il est ici question, et nous avons trouvé fréquemment un amas d'eau considérable daus les cavités du cerveau. Cela se rencontrait surtout chez ceux qui étaient morts d'apoplexie nerveuse, et dont l'assoupissement avait duré trente ou quarante heures avant la mort.

Dans certains cas, les individus, quelque temps avant de tomber malades, jouissaient de la meilleure santé. Le traitement était dirigé avec précaution dans cette maladie, dont la marche paraissait prendre une tournure si favorable, qu'on avait lieu d'espérer une terminaison heureuse. Tout à coup on remarquait des traces non équivoques d'une congestion vers la tête ; rougeur au visage, fixité des yeux, dilatation considérable de la pupille qui se contractait faiblement par l'approche même d'une lumière. Alors les malades déliraient constamment ou tombaient dans une somnolence profonde dont on ne pouvait les réveiller qu'avec peine, et pour un temps très-court. Ils étaient couchés en suppination; ils ne demandaient ni médicamens, ni boissons; l'urine et les selles étaient rendues involontairement. Ils ne cessaient de ronfler et d'avoir les yeux à demi-

fermés. On avait beau les secouer fortement, les brosser, appliquer sur la tête des fomentations à la glace, faire usage des aspersions et des douches froides, les piquer avec des aiguilles ; on ne pouvait les réveiller. L'état de stupeur parvenu à ce degré, ne comportait plus aucun secours, les remèdes les plus forts étaient infructueux. L'assoupissement continuait, et après quarante ou cinquante heures de cet état, il survenait une paralysie générale mortelle.

Ainsi ce degré de l'affection du sensorium, indiqué par l'état de somnolence continuelle, est suffisant pour produire la mort. Cet état peut survenir sans être annoncé et sans qu'on ait lieu de le prévoir. Souvent il se présente sous une apparence benigne, la fièvre est modérée, les accidens nerveux sont très-légers; il n'y a point de symptôme de colliquation, la faiblesse musculaire n'est pas marquée; mais la disposition à l'assoupissement se développe tout à coup ; le malade devient faible et abattu, la langue est dans un état de sécheresse considérable, et le pouls est quelquefois plus rare qu'auparavant.

Si les malades sont apportés à l'hôpital dans un état tel qu'on puisse s'éclairer sur l'histoire antérieure de la maladie, et découvrir, d'après la propre déclaration des malades, la succession des phénomènes qui ont précédé, la guérison peut avoir lieu fréquemment par l'emploi des excitans

volatils et pénétrans, principalement par l'usage de l'éther sulfurique avec le camphre, de la teinture de valériane avec l'ammoniac, l'huile de romarin, le castoreum, etc. On doit faire usage, en même temps, des fomentations froides sur la tête, placer quelquefois pendant le jour, le malade dans une baignoire vide, et verser sur lui de l'eau à la glace à grands seaux. Lorsque ce traitement est salutaire, la guérison a lieu promptement; la somnolence diminue; le malade reprend connaissance, et se met en rapport avec les objets extérieurs; il demande à boire, ce qu'il avait oublié de faire auparavant; et va tous les jours de mieux en mieux.

Si l'état soporeux continue malgré l'emploi de ces remèdes; cet état est la plupart du temps mortel; et lorsque le traitement n'agit pas d'une manière prompte, la guérison n'a pas lieu ordinairement. Ainsi, quoiqu'il ne soit pas douteux que, lorsque les fièvres ardentes ont un cours régulier et naturel, il n'est pas convenable, en général, de troubler leur marche par l'emploi de quelques remèdes; il importe cependant ici de faire disparaître promptement cette forme très-défavorable de la maladie dont la continuité suffit pour produire une terminaison funeste. S'il est possible seulement d'écarter la lésion profonde de la vitalité du cerveau qui entretient l'afflux du sang vers la tête, produit la somnolence, favorise l'épanche-

ment aqueux dans l'organe cérébral, c'est un point très-important pour la guérison qui a lieu alors fréquemment, quand même on ne ferait presque plus rien. Tout consiste donc ici à éloigner cet état d'activité cérébrale qui produit l'exsudation du fluide aqueux. Le reste est d'une bien moindre conséquence, et souvent on peut dire avec certitude que le malade ne mourra pas, s'il est possible de prévenir l'hydropisie du cerveau.

L'état de faiblesse générale est souvent si léger, le malade si pléthorique, la fièvre si peu considérable, la faiblesse musculaire si modérée, qu'ici nous n'avons pas à craindre la mort par épuisement. Dans ce cas, un traitement violent avec des remèdes forts et excitans, surtout avec ceux qui agissent sur le système vasculaire, tels que l'alcool, l'opium, les teintures aromatiques, etc., est dangereux, parce qu'il favorise la congestion du sang vers la tête, l'excitation de l'irritabilité et l'épanchement aqueux. Il me paraît vraisemblable qu'ici une action antagoniste, une irritation portée dans les régions du corps les plus éloignées, peuvent être indirectement salutaires. C'est ainsi que dans un cas de cette espèce, j'ai provoqué l'évacuation du canal intestinal au moyen d'un lavement irritant, et diminué par-là d'une manière sensible, les accidens violens du cerveau. J'ai vu également, il y a environ deux ans, à la clinique, un cas où un vomitif ayant pro-

duit une salivation abondante et très-remarquable, avait dissipé heureusement l'hydrocéphale qui commençait à se former. La terminaison heureuse d'autres cas, qui avait été déterminée par l'emploi hardi des douches froides, peut être considérée sous le même point de vue.

Des cas malheureux de ce genre m'ont fourni, à cet égard, quelques éclaircissemens que je n'aurais point acquis sans l'ouverture répétée des cadavres. Il en résulte qu'un véritable état d'hydropisie du cerveau est très-commun, et que les phénomènes pendant les derniers jours de la maladie, tels que le coucher en suppination, la dilatation de la pupille, la somnolence continuelle, la fièvre relativement modérée et légère, dans laquelle le pouls était communément plein et fort, indiquaient d'avance l'accumulation commençante de l'eau dans les cavités cérébrales.

Un jeune paysan atteint d'une fièvre nerveuse stupide (*febris nervosa stupida*), fut apporté à l'hôpital dans le mois de janvier 1809. Il était dans un état de stupeur, et ne pouvait donner presque aucun éclaircissement sur son état. La peau était chaude et sèche, et parsemée en différens endroits de taches rouges de la grosseur d'une lentille; le visage était rouge, les yeux brillans, les lèvres et la langue sèches et sales. On voyait à l'os sacrum une tache d'un rouge violet, grande comme la moitié de la main, et qui menaçait de

passer à l'état de gangrène. La maladie augmentait chaque jour : il se développa un délire tranquille qui alternait avec un sommeil ronflant ; le pouls était plein, mais peu fréquent ; le malade était sans connaissance, ne se plaignait point, ne demandait point à boire. Les remèdes les plus actifs furent employés avec la plus grande précaution, sans rien changer à l'état de la maladie qui marcha comme un véritable typhus. L'éther sulfurique, l'arnica, les synapismes, les aspersions fréquentes avec le vinaigre scillitique, les bains tièdes et les aspersions d'eau froide sur la tête, un vésicatoire sur cette partie, ne purent dissiper la somnolence. Le malade mourut après avoir passé quatre jours et quatre nuits dans cet assoupissement continuel. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans les cavités du cerveau une quantité de fluide clair et aqueux, qui pouvait être évaluée à cinq onces. Il n'y avait dans la poitrine ni dans le bas-ventre aucun changement remarquable. La rate était cependant un peu plus flasque qu'elle ne l'est ordinairement. Les intestins étaient distendus d'air comme cela a lieu fréquemment chez ceux qui meurent du typhus.

Une femme d'environ trente ans qui venait d'essuyer une fausse attaque de goutte, éprouva une fièvre nerveuse ardente. Le temps était froid et humide, et le typhus régnait alors. Cette femme était plutôt grasse que maigre, et elle se plaignait

si peu, que le médecin qu'elle fit d'abord appeler, prit sa maladie pour une fièvre catarrhale légère. Mais quelques jours après, les caractères de cette maladie furent mieux déterminés, fièvre continue, délire commençant, faiblesse, abattement et avant-coureurs d'un danger réel. Il survint différens accidens nerveux graves, comme tremblement des membres, soubresauts dans les tendons, chaleur à la peau, et un peu plus tard assoupissement considérable.

Les remèdes les plus efficaces ne firent presque rien; de petites doses de camphre avec l'éther sulfurique, le castoréum, l'arnica avec l'opium à petites doses, la teinture de valériane, ne purent changer cet état. Six bains chauds employés l'un après l'autre, ne produisirent guère plus d'effets; les synapismes les plus forts ne rougissaient point la peau; en un mot, l'assoupissement était continuel et des plus opiniâtres. Comme l'organe cutané était chaud et sec, on mit en usage les douches froides; on plaça la malade dans un bain froid, et on versa sur sa tête de l'eau à la glace. Pendant cette opération, elle semblait reprendre un peu connaissance : mais quelquefois elle était si fortement affectée par ce remède, qu'elle se plaignait du sentiment désagréable du froid, et qu'elle demandait à sortir de la baignoire et à être reportée dans son lit. Ce moyen violent, malgré son emploi soutenu, ne produisit aucun soulagement

ment réel. La peau, quoique un peu rafraîchie par le bain froid et les douches, conservait sa sécheresse. Aussitôt que la malade fut remise dans son lit, elle retomba dans un assoupissement continuel et si fort, que, malgré le frottement des pieds avec des brosses rudes, malgré les piqûres faites à la peau avec des épingles, et malgré l'application de la neige et de la glace sur la tête, la stupeur et la somnolence ne purent être dissipées. Cet état dura trois jours et trois nuits, et la mort survint vers le quatorzième jour de la maladie.

On fit l'ouverture du cadavre, et le cerveau fut examiné avec beaucoup d'attention. Les vaisseaux et les membranes de cet organe étaient fortement injectés de sang; les ventricules contenaient une quantité de liquide aqueux qu'on pouvait évaluer à quatre onces; on en trouva également à la base du cervelet une quantité si considérable, qu'on ne pouvait l'évaluer. Cet état n'était pas à comparer à celui qu'offrent ordinairement les cadavres à la suite du typhus. La sérosité ramassée dans ces organes, était trop abondante pour pouvoir être considérée comme le résultat de la mort.

Cette maladie a évidemment de l'analogie avec l'hydrocéphale des enfans, quoique dans les premières périodes surtout, elle ait presque toujours le caractère de synoque. Lorsque le fluide aqueux est une fois épanché, il n'est pas possible de

compter sur la guérison, et il en est sans doute de même dans le typhus. Il serait donc très-important de pouvoir découvrir combien de temps doit durer l'assoupissement pour produire infailliblement l'épanchement de l'eau dans les cavités cérébrales. Il est certain que cette affection soporeuse n'a point d'époque tout-à-fait déterminée pour produire l'hydropisie du cerveau : car j'ai réussi quelquefois à sauver des malades qui étaient affectés de fièvres nerveuses ardentes, de fièvres intermittentes malignes, de convulsions épileptiques extraordinaires, et chez lesquels l'assoupissement avait déjà duré trois ou quatre jours. Ainsi, quoique l'état soporeux, après avoir duré un certain temps, soit mortel, il est cependant remarquable que dans certaines circonstances il peut durer plus long-temps sans être suivi de cette terminaison.

Il y a d'autres formes de fièvre nerveuse où des amas, des collections d'eau ont lieu dans le cerveau, sans qu'on se soit attendu à cet accident. Leur formation exige alors un temps beaucoup plus court; l'assoupissement manque souvent dans ce cas, et le délire ne survient que par intervalle. Il se rencontre souvent d'autres affections locales assez dangereuses en elles-mêmes pour attirer l'attention du médecin, jusqu'à ce que la forme du mal ait changé tout à coup, et ait donné lieu à des accidens qu'on ne pouvait attendre d'une

manière certaine, d'après la marche que la maladie avait eu jusqu'alors, et au milieu desquels la mort survient ordinairement.

Une femme qui avait été reçue à la Clinique, au commencement de juin 1809, paraissait être dans un état tel qu'on ne pouvait espérer de la guérir. Il est possible que la fièvre fût, dès le principe, une véritable synoque; mais au moment de l'examen, elle se trouvait dans un état qui indiquait, à tous égards, une paralysie: l'abattement était extrême, et elle s'exprimait si difficilement, qu'elle ne pouvait nous éclairer en rien sur l'état précédent de la maladie. Le pouls était fréquent et petit, la faiblesse musculaire considérable, la respiration courte et fréquente, la chaleur forte; elle supportait avec beaucoup de gêne le défaut d'air: cependant elle ne se plaignait point de douleurs dans la poitrine; elle se couchait indifféremment sur les deux côtés et sur le dos; elle était dans un état de stupeur et se plaignait de douleur à la tête; elle entendait difficilement; la langue était extrêmement sèche, sillonnée et d'une couleur brune; la couleur du visage d'un rouge bleuâtre, les lèvres couvertes d'une mucosité jaunâtre, et depuis quelques jours diarrhée.

Elle passa la nuit du 13 au 14 juin dans un état fort triste; la respiration était courte, suspirieuse et fréquente; la langue complettement

embarrassée, le pouls extraordinairement petit et fréquent, la peau couverte d'une sueur gluante; la langue et la bouche sèches et couvertes, ainsi que les dents, d'un enduit brun noirâtre; état passif de la malade, qui n'éprouvait point de somnolence, et paraissait être en rapport avec les objets extérieurs; l'affection du poumon était évidemment prédominante.

Dans ce cas, on pouvait supposer qu'aucune espèce de remède n'était capable de guérir cette malade. Comme elle était propre à servir à l'instruction clinique, il fut essayé successivement plusieurs remèdes d'une efficacité reconnue; mais elle mourut le 15 juin au soir, ayant conservé jusqu'à la fin sa parfaite connaissance.

L'ouverture du cadavre fut faite le jour suivant. On commença par la tête: on trouva les vaisseaux de la dure-mère et de la pie-mère, le sinus longitudinal, remplis de sang noir; le cerveau ne paraissait pas malade, il avait une consistance convenable; les ventricules, surtout le droit, contenaient une quantité d'eau qui pouvait être estimée à quatre onces; la glande pinéale, les plexus choroïdes étaient dans l'état naturel.

On passa ensuite à l'ouverture de la poitrine, qui contenait un amas d'eau beaucoup plus considérable du côté droit que du côte gauche: on pouvait en évaluer la quantité à une livre environ. Il n'y

avait point d'adhérence de la plèvre avec le poumon ; le côté gauche de celui-ci était rempli de sang, mais sans aucune trace d'inflammation ; le côté droit offrait les phénomènes qui sont propres à diverses périodes de l'inflammation pulmonaire. Le lobe supérieur était compacte, dur et brun, analogue à la substance du foie. En incisant cet organe, on n'observait point ce crépitement ordinaire qui accompagne le dégagement de l'air des cellules du poumon. On trouva aussi dans l'espace interlobulaire supérieur, une quantité assez considérable de pus ; le lobe inférieur paraissait être dans un état de demi-suppuration ; on en exprimait le pus, au moyen de chaque incision qu'on pratiquait sur cet organe. On ne trouva dans le larynx, ni dans la trachée-artère, aucune trace de suppuration. Le péricarde adhérait si intimement au cœur, qu'on ne pouvait les séparer par le scalpel. L'ouverture du bas-ventre ne fit découvrir rien de remarquable. Les intestins étaient seulement distendus par des gaz, comme cela a lieu presque toujours chez ceux qui meurent de fièvre nerveuse. L'ovaire droit contenait dans une petite cavité, un petit caillot de sang de la grosseur d'une fève, qui s'était accumulé vraisemblablement dans une veine devenue variqueuse.

Voici un autre cas très-remarquable, mais différent du précédent, et qui mérite de trouver place ici.

Dans l'été de 1809, une fille phthisique, âgée de 23 ans, fut reçue à la Clinique. Habituellement faible, elle était très-sensible aux influences extérieures. A l'époque de la puberté, il parut une affection hystérique, compliquée de chlorose. L'amélioration des influences extérieures, unie à l'emploi de moyens diététiques et des remèdes, surtout des bains de pied excitans, développèrent enfin un degré modéré de force de corps qui se manifesta par une activité plus grande de la part des organes et par celle des fonctions naturelles du système sexuel.

Depuis, la menstruation avait été toujours régulière, et cette personne avait joui pendant quelques années d'un meilleur état de santé; cependant de légères affections de poitrine, des difficultés de respirer, des toux tantôt faibles, tantôt fortes, auxquelles la malade était sujette, avaient été, sinon tout-à-fait négligées, mais regardées du moins comme des maux légers et supportables. Au mois de décembre de l'année dernière, elle devint mère; l'accouchement fut facile et naturel; mais l'enfant, qui était faible, mourut quatorze jours après. Pendant et après la grossesse, les maux de poitrine devinrent plus intenses; la toux était violente et accompagnée d'une expectoration muqueuse abondante; sueurs copieuses pendant la nuit; suppression de la menstruation, qui ne reparut point, malgré l'usage des pédiluves chauds.

La malade avait une couleur pâle cachétique, des yeux creux et entourés d'un cercle bleuâtre; les lèvres et la langue étaient extrêmement rouges; la poitrine un peu comprimée et rétrécie; le cou assez long et penché en avant; la respiration courte, avec un degré modéré de fréquence; la toux était forte, sans être accompagnée d'expectoration abondante; elle augmentait la douleur de côté dans la partie inférieure du côté gauche de la poitrine jusqu'au sternum : les crachats n'avaient point d'odeur; mêlés à l'eau, ils paraissaient plutôt muqueux que purulens. La malade pouvait se coucher indifféremment sur les deux côtés et sur le dos; elle avait remarqué seulement que le changement de position faisait naître la toux. Il n'y avait pas de symptômes de fièvre le soir, quoique le pouls fût toujours un peu accéléré, peu de sueur la nuit, appétit bon, excrétions naturelles.

Les remèdes, tels que le lichen d'Islande, l'eau de fenouil, les extraits amers, celui de jusquiame avec le fer, employés dans ces circonstances, ne purent prévenir l'accroissement de la maladie. Comme les douleurs augmentaient dans la poitrine et se concentraient dans un seul endroit, on fit appliquer sur cette partie un cautère, qui ne produisit point d'effets bien avantageux.

Vers la fin de juillet, il se développa une fièvre ardente, dont il fut impossible de découvrir la cause occasionnelle. Déjà au 1er. d'août la fièvre était continue, le pouls très-fréquent et petit, la chaleur considérable, les lèvres, le palais et l'organe cutané très-secs. Dans les premières trente heures, on n'avait pas remarqué d'accidens nerveux importans; mais le 2 d'août, vers le soir, le délire parut et fut si violent, que la malade se levait en sursaut de son lit, et qu'elle voulait s'éloigner de l'hôpital. Cette affection du système nerveux augmentait d'heure en heure, et avait, en quelque sorte, le caractère d'une mélancolie aiguë, dépendante d'une affection fébrile générale. La malade était continuellement occupée d'une idée principale : elle paraissait cependant reprendre la raison, lorsqu'on parvenait à la distraire de cette idée; mais alors elle retombait dans une sorte d'abattement. L'idée d'un grand vol qu'elle croyait avoir commis et de la punition qu'elle avait encourue, jointe aux efforts pour diminuer cette punition par des supplications, la rendait si agitée et si violente, qu'on fut obligé de l'attacher dans son lit. Cet état dura toute la nuit, et le délire continuait encore le jour suivant : cependant elle paraissait un peu mieux, elle se levait sur son lit, dans une posture suppliante, comme pour

me demander pardon du dommage qu'elle avait fait dans l'hôpital. Elle avait la peau chaude et sèche, le pouls faible et fréquent.

On fit usage pendant plusieurs jours, sans aucun effet sensible, des bains chauds, des aspersions et des fomentations froides sur la tête, des clystères laxatifs, de la valériane avec l'éther sulfurique.

Le délire continuait toujours et donnait à la malade, l'air d'une personne ivre. Elle ne paraissait être dans aucun rapport avec les objets extérieurs, et cependant elle répondait quelquefois raisonnablement à telles questions qui ne lui rappelaient point son délire : semblable à un malade qui est dans un état de somnolence ou qui se réveille d'un profond sommeil, elle offrait du côté de la physionomie un état de stupeur, ou le défaut réel d'expression morale; elle s'élevait sur son lit, quoique la chaleur continuelle et la fièvre lui donnassent l'air d'une personne extrêmement malade. Un vomitif qu'on venait d'essayer avait produit quelques évacuations, mais l'état général prit ensuite la tournure la plus défavorable. La malade était étendue dans son lit, insensible, décolorée, les yeux fermés, la respiration suffocante; les mâchoires étaient si serrées l'une contre l'autre, qu'il n'était pas possible de les ouvrir. Il faut remarquer cependant qu'avant de prendre le vomitif, la malade éprouvait déjà la carpologie. Cet état

dura toute la nuit, la respiration était stertoreuse, entre-coupée, les pieds et les mains étaient froids, les pieds insensibles; les mâchoires aussi serrées que nous venons de le dire : cependant les autres membres étaient souples; la malade n'entendait rien et paraissait insensible aux piqûres d'aiguille. Tous ces accidens augmentèrent jusques vers le soir, époque à laquelle elle mourut. L'ouverture du cadavre fut faite le 6 août. On trouva dans le cerveau entre la dure-mère et la pie-mère, et vis-à-vis le lieu où la suture sagitale se rencontre avec la suture lambdoïde, une exsudation épaisse, d'un pouce et demi de circonférence et de couleur jaunâtre. Les ventricules du cerveau étaient remplis d'un liquide aqueux qui pouvait être évalué à plusieurs onces. On trouva également dans le cervelet et dans la moelle allongée une quantité considérable d'eau claire; le plexus choroïde, ainsi que tous les vaisseaux du cerveau étaient remplis de sang.

Les poumons de l'un et de l'autre côté adhéraient avec la plèvre et étaient gorgés de sang; le poumon gauche, excepté son adhérence avec la plèvre, n'offrait, à l'endroit où la malade s'était plainte d'une douleur fixe et constante, aucune altération remarquable; mais la partie supérieure du lobe supérieur était dans un état d'induration. Il s'était formé aussi dans la partie supérieure du poumon droit une vomique considérable qui

n'offrait aucune trace d'issue au-dehors. Les autres parties de cet organe présentaient plusieurs points qui étaient dans un état de demi-suppuration. Les deux ventricules du cœur étaient pleins d'un sang noir; la vésicule du fiel contenait une bile aqueuse de mauvaise nature; la rate était très-flasque, les intestins étaient d'une couleur brune jaunâtre, et paraissaient enflammés sur beaucoup de points. Les reins, ainsi que la matrice et les ovaires étaient dans un état sain.

TABLE

DES

SECTIONS ET SOUS-DIVISIONS

CONTENUES DANS L'OUVRAGE.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 5, ligne 3, nosocamiales, *lisez :* nosocomiales.
Page 15, ligne 4, qui lui sont, *lisez :* qui leur sont.
Page 16, ligne dernière, Erahr, *lisez :* Erfahr.
Page 112, ligne 22, ne le répare pas, *lisez :* ne les répare pas.
Page 159, ligne 16, traitement existant, *lisez :* traitement excitant.
Page 238, ligne 22, difciles, *lisez :* diffusibles.
Page 267, ligne 8, convable, *lisez :* convenable.